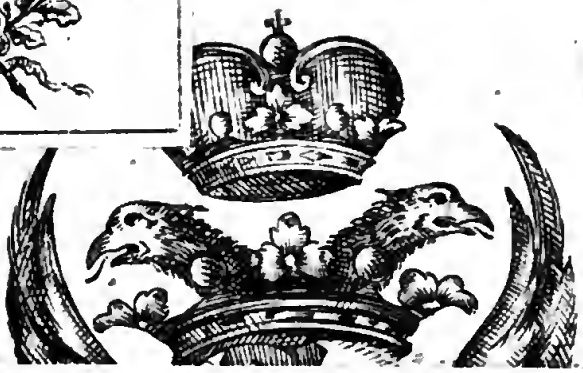


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE
F
9
6
87
RACCOLTA NENCINI

OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca

Ex Libris Joannis Nencini
1874

Z. 317.

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.
TOME SIXIEME.

Digitized by Google

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

CONSIDERABLEMENT AUGMENTE'E,

avec des très-belles Figures en taille-douce.

TOME SIXIEME.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTE'E & MERKUS.
M D C C L I V.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

TABLE

Du Contenu de ce Sixiéme Volume.

SUITE DES LETTRES du Dr. JONATHAN SWIFT & de Mr. POPE, &c.

Depuis 1714 juſqu'à 1737.

LETTRE XXX. *Du Dr. Swift : Réponſe à la Lettre précédente : Situation de ce Doyen en Irlande.* Pag. 3

——— XXXI. *Du même. Son caractére & celui de Mr. Pope.* 6

——— XXXII. *Vie de Mylord Bolingbroke à la Campagne. De la Dunciade.* 9

——— XXXIII. *Du Dr. Swift. Avis touchant la publication de la Dunciade. Concernant Mylord B. & Mr. Gay.* 12

——— XXXIV. *De Bath. Plaiſir qu'il y a à ſe trouver aſſocié dans une même Satyre avec des Perſonnes de mérite.* 15

——— XXXV. *Du Dr. Swift. Sa maniére de vivre à la Campagne avec un Ami. Mort de Mr. Congrève. Portrait d'un Ami indolent.* 18

——— XXXVI. *Du Dr. Swift à Mylord Bo-*

lingbroke. Il l'exhorte à travailler à l'Histoire. Humeur du Doyen, ſes amuſemens, & ſon panchant. Pag. 21

LETTRE XXXVII. *Du même ſur le même ſujet, & concernant l'Economie; ſes ſentimens ſur les tems, & ſa maniére de vivre — du déſir d'acquérir de la réputation & de ſe faire diſtinguer. Son amitié pour Mr. Pope.* 25

——— XXXVIII. *Du même. Sa condition: l'état de l'Irlande: Caractère de Madame Pope: Réflexions ſur les circonſtances où ſe trouvoient Mrs. Pope & Gay.* 32

——— XXXIX. *Réponſe de Mr. Pope: Sa ſituation & ſon contentement: Détail concernant ſes autres Amis.* 36

——— XL. *Mylord Bolingbroke au Dr. Swift. Récapitulation des principaux événemens de ſa Vie; ſes penſées ſur l'Economie & ſur la Réputation.* 39

——— XLI. *Réponſe du Dr. Swift. Inconvéniens & malheurs attachés aux grands talens: Concernant la Réputation, & le déſir d'en avoir.* 46

——— XLII. *Le Dr. Swift à Mr. Pope. Réflexions ſur la Dunciade, & ſur ſa propre ſituation.* 49

——— XLIII. *De Mylord B. Qu'on eſt plus ſenſible à l'amitié à meſure qu'on avance en âge. Concernant l'Hiſtoire de ſon tems,*

&

& un Poëme Moral de Mr. Pope. Pag. 52
LETTRE XLIV. *Du Stile de ſes Lettres, de ſa ſituation préſente, de ſes amitiés paſſées, & de ſon averſion pour l'Eſprit de Parti. Réflexions ſur les Avancemens & ſur les Penſions.* 55
——— XLV. *Des Diſſertations de Mr. Weſtley ſur Job. P. S. de Mylord Bolingbroke ſur le plaiſir qu'on trouve à lire des Lettres.* 61
——— XLVI. *De Mylord B. au Dr. Swift, qu'il invite à venir en Angleterre. Réflexions ſur l'efficace des Ecrits pour la réformation des Mœurs.* 64
——— XLVII. *Du même. Caractére qui convient à un Homme avancé en âge. Son propre caractére, & celui de ſa Femme. P. S. de Mr. Pope touchant ſa Mére. Effet des paſſions mêlées de tendreſſe.* 66
——— XLVIII. *Du même. De ſes études, & particuliérement d'un Ouvrage Métaphyſique. De la retraite & de l'exercice. — P. S. de Mr. Pope. Son vœu que leurs travaux fuſſent réunis dans un Ouvrage utile aux Mœurs. Son dégoût pour toutes les Productions de l'Eſprit de Parti.* 71

LETTRES du Dr. SWIFT à Mr. GAY.

Depuis 1729 jusqu'à 1732.

LETTRE XLIX. *Concernant la Ducheſſe de Q—y. Exhortations à l'Economie.* Pag. 76

——— L. *Sur les mêmes ſujets.* 78

——— LI. *Lettre badine.* 81

——— LII. *Dans le même goût, à Mr. Gay & à la Ducheſſe.* 84

——— LIII. *Etrange fin d'un Procès. Sa manière de vivre*, &c. P. S. *à la Ducheſſe.* 87

——— LIV. *Deux nouvelles Pièces du Doyen. Réponſe à ſon invitation à venir en Angleterre. Avis d'écrire*, &c. 91

——— LV. *Les mêmes ſujets. Heureuſe ligue contre la corruption.* P. S. *au Duc de Q. & à la Ducheſſe.* 95

——— LVI. *Mr. Gay au Dr. Swift. Détail concernant lui-même; ſes dernières Fables: Son Economie* — P. S. *de Mr. Pope au ſujet de leurs indiſpoſitions communes; & contre l'Eſprit de parti dans les Ecrits.* 98

——— LVII. *Du Dr. Swift à Mr. Gay, qu'il félicite d'avoir quitté la Cour; Mylord Cornbury refuſe une penſion: Caractère de Mr. Gay.* 104

LET-

LETTRE LVIII. *Du même. Concernant l'Apologue: avis sur l'Economie, & proviſion pour la vieilleſſe; de l'inattention*, &c. P.S. *à la Ducheſſe.* Pag. 108

——— LIX. *Du même à Mr. Gay*, & P.S. *à la Ducheſſe ſur différens ſujets.* 110

——— LX. *Du même, touchant l'uſage d'ouvrir des Lettres à la Poſte. Encouragement donné à de miſérables Ecrivains. Raiſons qui l'empêchent de vivre en Angleterre.* P.S. *à la Ducheſſe; caractère de cette Dame; raillerie au ſujet de Mr. Gay lui-même.* 112

——— LXI. *Du Dr. Swift à Mr. Pope. Différentes petites Piéces publiées comme étant de lui. Quelles de ces Piéces étoient de lui, & quelles n'en étoient pas.* 114

——— LXII. *De Mr. Pope & du Dr. Arbuthnot au Dr. Swift: Sur la mort ſoudaine de Mr. Gay.* 119

——— LXIII. *Du Dr. Swift. Sur le même ſujet. Des Epitres de Mr. Pope, & particuliérement de celle ſur l'uſage des Richeſſes.* 121

——— LXIV. *De Mr. Pope ſur Mr. Gay. Intérêt qu'il prend à ſa Mémoire & à ſes Ecrits; concernant les Ouvrages du Doyen, & les ſiens propres; & de pluſieurs autres choſes.* 125

——— LXV. *Touchant Mr. Gay, ſes Ecrits,*

& ſon Epitaphe. De la deſtinée de ſes propres Ecrits, & du but qu'il s'y propoſe. Invitation au Doyen de venir en Angleterre. Pag. 129

LETTRE LXVI. *Du Dr. Swift. Du Poëme intitulé* La Vie & le Caractére du Dr. SWIFT. *De Mr. Gay, & du ſoin qu'il faudroit prendre de ſes Papiers. Libelle contre Mr. Pope. De l'Edition des Oeuvres du Doyen en Irlande.* 133

——— LXVII. *Des vers du Doyen contre le Dr. D. Ecrits de Mylord Bolingbroke: Indolence des Grands-Hommes parvenus à un âge avancé.* 137

——— LXVIII. *Du Dr. Swift. Sur la mort de Madame Pope. Invitation à venir à Dublin. Sa ſituation dans cette Ville, & ſa maniére d'y vivre.* 139

——— LXIX. *Réponſe à la précédente. Sa maniére de vivre depuis la mort de ſa Mére. Conformité entre ſes ſentimens & ceux de ſes Amis.* 143

——— LXX. *Déſir de le voir. D'un Libelle fait contre lui. Réflexions ſur la groſſiéreté d'un homme ſans mérite.* 146

——— LXXI. *Ce qu'il y a de triſte dans la ſéparation des Amis. Impertinence de ceux qui font ſemblant d'être liés d'amitié avec eux. De l'*Eſſai ſur l'Homme, *& du Recueil des Oeuvres du Doyen.* — P.S. *de Mylord Boling-*

Bolingbroke touchant ſes Ouvrages Métaphyſiques. Pag. 149

LETTRE LXXII. *Du Dr. Swift. Sa Réponſe. De ſes amuſemens, de l'Eſſai ſur l'Homme, & des Ecrits de Mylord B.* 154

——— LXXIII. *Des charmes de ſa converſation. Mauvais état de la Santé du Dr. Arbuthnot. De la nature des Ecrits Moraux & Philoſophiques.* 158

——— LXXIV. *Du Dr. Swift. Sur les Amis que la mort enléve.* 163

——— LXXV. *Du même. De l'offenſe priſe de leurs Ecrits. Des Lettres de Mr. Pope. Caractére du Dr. Rundle, Evéque de Derry.* 165

——— LXXVI. *Concernant le Comte de Peterborowgh, & ſa mort à Lisbonne. Charités du Dr. Swift.* 168

——— LXXVII. *Du Dr. Swift. Pluſieurs des Anciens écrivoient des Lettres pour les publier. De ſes propres Lettres. Soin qu'il prendra d'empécher que celles de Mr. Pope ne ſoient publiées.* 171

——— LXXVIII. *Du Dr. Swift. Sur les Amis que la mort enléve. Quelle ſorte de gens ont de bonnes maniéres à ſon égard en Irlande. Contre la corruption générale.* 173

——— LXXIX. *Du même. Son affection pour Mr. Pope, & ſon propre état d'infirmité* 176.

LETTRE LXXX. *Mr. Pope au Dr. Swift. Plan de ſon ſecond Livre d'Epitres Morales, ſur l'étendue & les limites de la Raiſon humaine & des Sciences; & ce qui l'empêchoit de remplir ce plan. — Des Ecrits de Mylord B. Nouvelles invitations à venir en Angleterre.* Pag. 179

——— LXXXI. *Du Dr. Swift. Son deſſein de conſerver les Lettres de Mr. Pope.* 183

——— LXXXII. *Quelle ſorte de Lettres il écrit à-préſent, & la diminution de ſes correſpondances. Des fautes humaines que de grands Génies commettent, & du ſupport qu'il eſt juſte de leur accorder. Haute idée qu'il a de Mylord Bolingbroke & du Dr. Swift, comme Ecrivains.* 186

——— LXXXIII. *Du Dr. Swift. De la vieilleſſe, & de la mort de nos Amis. Des Epitres Morales.* 189

——— LXXXIV. *Des plaintes que font nos Amis. — Ce qui doit le plus nous conſoler dans la vieilleſſe. — Quelques unes de ſes Lettres copiées en Irlande, & imprimées. — De la retraite de Mylord Bolingbroke. De quelques nouveaux Amis, & de quelle ſorte ils étoient.* 193

——— LXXXV. *Sa ſituation en elle-même & rélativement à ſes Amis. Souhaits qu'il pût paſſer avec eux les derniers jours de ſa vie.* 198

LET-

LETTRE LXXXVI. *Du Dr. Swift. Causes qui empêchoient sa venue en Angleterre. Désir que Mr. Pope fasse mention de lui dans ses Epitres. Perte de plusieurs des Lettres que Mr. Pope lui avoit écrites, & comment la chose est arrivée.* 201

——— LXXXVII. *Du Dr. Swift. L'Article des Lettres perdues. Objections faites en Irlande contre quelques passages des Lettres de Mr. Pope publiées en Angleterre. Opinion du Doyen sur ce sujet.* 205

——— LXXXVIII. *Du Dr. Swift. Mauvais état de sa santé. Le recueil entier de ses Lettres & de celles de Mr. Pope, écrites pendant l'intervalle de vingt ans & plus, remis entre les mains d'une Dame : digne & judicieuse rélation de la façon du Doyen.* ——— *C'est une erreur; ce n'étoit pas entre les mains de cette Dame, mais dans d'autres mains sures.* 208

LETTRES à RALPH ALLEN, Ecuyer.

LETTRE LXXXIX. *De l'Usage, tant Civil, que Religieux de la Peinture & de la Sculpture.* 213

——— XC. *D'une Nouvelle Edition de ses Lettres & de leur usage.* 215

LETTRE XCI. *Du plaiſir qu'il prend à cultiver ſon Jardin.* Pag. 219
——— XCII. *Réflexions ſur la fauſſe nouvelle de ſa mort.* 221
——— XCIII. *Mort de la Reine.* 223
——— XCIV. *Concernant un objet de leur commune Charité.* 225
——— XCV. *Son inquiétude pour ſes Amis.* 227
——— XCVI. *Deſcription de ſa dernière maladie.* 229

LETTRES à Mr. WARBURTON.

LETTRE XCVII. *Commentaire de Mr Warburton ſur l'*Eſſai ſur l'Homme. *Obligation que Mr. Pope témoigne lui avoir.* 231
——— XCVIII. *Sur le même ſujet.* 233
——— XCIX. *Sur le même ſujet.* 234
——— C. *Sur le même ſujet.* 236
——— CI. *Sur le même ſujet.* 238
——— CII. *Son attente de le voir en Ville.* 240
——— CIII. *Son déſir que l'*Eſſai ſur l'Homme *fût jugé auſſi favorable aux intérêts de la Religion qu'à ceux de la Vertu.* 241
——— CIV. *Son projet d'avoir une Traduction Latine en proſe de ſon* Eſſai ſur l'Homme; *approbation de l'échantillon qui lui en eſt envoyé.* 244
——— CV. *Chagrin qu'il a de ce qu'un nouveau*

veau volume de ſes Lettres avoit été imprimé en Irlande. Pag. 247
LETTRE CVI. *Joye que lui cauſe l'eſpérance de rencontrer ſon Ami en Ville.* 249
——— CVII. *Détail des obligations qu'il a à un Grand Seigneur.* 250
——— CVIII. *Projet d'ajoûter un quatriéme Livre à la* DUNCIADE. 252
——— CIX. *Il invite ſon Ami à venir à Bath.* 254
——— CX. *Sur le même ſujet.* 257
——— CXI. *Concernant l'Edition projettée de ſes Oeuvres.* 259
——— CXII. *Sur le même ſujet. Du quatriéme Livre de la* DUNCIADE. 261
——— CXIII. *Sur le même ſujet.* 263
——— CXIV. *D'un Seigneur généreux en promeſſes.* 265
——— CXV. *Caractére de leur Ami commun, — ſes amuſemens dans ſon Jardin, & ſon inquiétude pour l'Edition projettée.* 266
——— CXVI. *Déſir que ſon Ami corrige* l'Eſſai ſur Homére. 268
——— CXVII. *Remercimens pour avoir eu cette bonté.* 270
——— CXVIII. *Publication de la* DUNCIADE. 272
——— CXIX. *Du mauvais état de ſa ſanté — L'Edition de ſes Oeuvres — Le Poëte*

Poëte couronné —— & le Clergé. Pag. 273
LETTRE CXX. *Sa maladie devient plus violente, & il en prévoit les ſuites.* 275
—— CXXI. *Sur le même ſujet.* 277
La derniére volonté de Mr. Pope. 279
Remarques de Dennis, ſur le Prince Arthus. 287
Témoignages des Auteurs. Concernant notre Poëte & ſes Ouvrages. 289
Remarques ſur la Dunciade. 329
Du Héros de ce Poëme. 341
Paralléle des Caractéres de Mr. Dryden, & de Mr Pope. 358
Paralléle des Caractéres de Mr. Pope & de Mr. Dryden. 359

SUITE

SUITE
DES
LETTRES
DU
Dr. JONATHAN SWIFT
ET DE
Mr. POPE, &c.

SUITE DES LETTRES DU Dr. JONATHAN SWIFT ET DE Mr. POPE, &c.

Depuis l'An 1714 jusqu'à 1737.

LETTRE XXX.

DU Dr. SWIFT.

JE me suis fait un plaisir de faire voir dans les Feuilles volantes arrivées de la nouvelle Angleterre les deux noms de Jonathan Gulliver, & je me rappelle que Mr. Fortescue vous a envoyé de ce même Pays le détail d'un procès, dans lequel un certain Lémuel Gulliver fut convaincu d'être un menteur. Si des particularités aussi étranges avoient eu lieu dans des choses de grande importance, de graves His- Dublin, May 10. 1728.

toriens n'auroient pas manqué de les transmettre à la Poſtérité. L'Opéra de Mr. Gay a été joué vingt fois ici, & le Viceroi dit que la Piéce eſt très-bien repréſentée; il y a été plus d'une fois, & en eſt fort content.

Vous fréquentez les Grands, dites-vous: peu s'en faut que je ne vous plaigne: malgré toutes leurs bonnes qualités, leur air facile, & leurs politeſſes, des gens infirmes comme nous ne doivent les voir que rarement. Il y a une autre claſſe d'hommes que je leur préfére, comme le bœuf & le mouton (quand il eſt queſtion d'une nourriture ordinaire) doivent être préférés aux perdrix: je veux dire une claſſe d'hommes médiocres en fait de génie & de fortune, qui ne ſont jamais les impertinens, qui ſont prêts à rendre tous les petits offices dont vous & moi pourrions avoir beſoin, qui dinent chez moi de bonne amitié toutes les fois que je les invite, & qui, lorſqu'ils me prient de venir diner chez eux, ne trouvent pas mauvais que je leur diſe que je ſuis engagé ailleurs. Vous ne ſauriez eſpérer rien de pareil de certains perſonnages que nous connoiſſons: nous ne nous portons pas aſſez bien pour eux, & d'ailleurs ils ſont trop affairés. A Dieu ne plaiſe que je vous condamne à être relegué

en

en Irlande (*Quanquam O*)! & pour ce qui me regarde, je ne ſerai jamais transplanté en Angleterre. Je ſuis trop vieux pour que le changement le plus étonnant puiſſe rien opérer en ma faveur. Vous avez conſervé Madame Pope, & avez été l'objet de ſes ſoins, plus longtems que vous ne pouviez naturellement l'eſpérer; ce qui n'empêchera point que ſa perte ne vous ſoit très-ſenſible. Quand aucun bien ne vous attachera plus à l'Angleterre, ſouvenez-vous que les Etés & les Hivers ſont plus doux ici que là où vous êtes; que toutes les choſes néceſſaires à la vie, s'y trouvent mieux pour ceux qui n'ont qu'une fortune médiocre; & que vous aurez un empire abſolu ſur tous ceux qui ſeront à portée de recevoir vos ordres. J'ai un vieux Concierge, qui a été mon *W-lp-le* depuis trente ans, c'eſt-à-dire, depuis que je ſuis établi dans ce Royaume: il y a deux Maiſons de campagne à ma diſpoſition aux environs de Dublin. Vous aurez chez moi un bon appartement bien chaud & deux jardins pour prendre l'air. J'en ai aſſez dit, & cependant pas la moitié de ce que j'aurois à dire; ſi j'en excepte le malheur d'être abſent de mes Amis, je n'ai d'autre ſujet de mécontentement ici, que celui qui naît d'un

ridicule eſprit de Liberté, dont j'ai réſolu de me défaire, ne le trouvant bon à rien.

Je ſuis impatient de voir votre Dunciade *volare per ora* — la Renommée n'a autre choſe à faire à-préſent; le *Beggars Opéra* n'exige plus rien d'elle, *diſcedat uti conviva ſatur.*

Adieu.

LETTRE XXXI.

DU Dr. SWIFT.

Juin 1. 1728.

JE regarde Mylord Bolingbroke, & nous deux, comme un Triumvirat parfaitement bien aſſorti; car nous n'avons tous trois rien à eſpérer ni à craindre. Il n'y a que Mylord & moi, qui ſoyons ſujets à former des projets, dont quelques-uns (je ne dirai pas de qui de nous deux ils ſont) habitent la moyenne région de l'air. J'avoue ingénûment ne mériter guéres le titre de Patriote que vous me donnez, tout ce que je puis faire pour ma Patrie ayant uniquement ſa ſource dans un principe de reſſentiment dont les lâchetés que je vois commettre à chaque inſtant, m'empêchent de me rendre le maître. Et je ferois ſerment que vous

êtes

êtes plus vertueux en une heure, que moi dans l'eſpace de ſept ans; car vous mépriſez les folies & haïſſez les vices du Genre-Humain, ſans que votre humeur en ſoit le moins du monde altérée; & rélativement aux particuliers, vous êtes accoutumé à en juger favorablement; au-lieu que je fais préciſément le contraire. J'eſpére néanmoins que cette différence vient plutôt de ce que nos ſituations ne ſe reſſemblent guéres, que de la ſupériorité de vos perfections. Je n'ai pas le bonheur d'être comme vous, à qui tous les Partis ſont indifférens, & qui êtes auſſi peu amoureux des *Anglicans* que des *Presbytériens*, des *Whigs* que des *Torys* —. Votre longue Lettre eſt la derniére que j'aye reçue avant celle-ci du Dr. Delany, quoique vous faſſiez mention d'une autre Lettre comme écrite depuis. Le Docteur m'a fait confidence de votre ſecret au ſujet de la *Dunciade*; & je n'en ſuis pas content du tout, parce que ma vanité n'y trouve pas ſon compte. Au reſte je vous dirai en réponſe à une de vos queſtions, que je ſuis facile dans des choſes importantes, mais aſſez petit pour être ſenſible à des bagatelles: les tracaſſeries que mon Chapitre me fait, pourroient ſervir de matiére à un *Lutrin*. Je ne converſe avec qui que ce ſoit de rang ou

de condition, mais je fréquente une classe de gens qui m'accommodent fort, & dont je vous ai autrefois fait la description. Mais quand vous viendrez, je rassemblerai autour de vous tout ce qu'il y a ici de plus distingué, & ferai une figure brillante tout le reste de ma vie. J'espére que Dieu conservera Madame Pope pour l'amour de vous; car je l'aime & l'estime tant, que je serois fâché de former un pareil vœu pour l'amour d'elle-même: si je n'avois que vingt-cinq ans, je voudrois être de son âge, pourvu que je fusse aussi sûr qu'elle d'une meilleure vie. Madame P.B. m'a écrit: je n'ai jamais vu de Lettre mieux tournée; elle est pleine de sens & d'amitié, & sans aucun mêlange d'affectation ni de contrainte. La réputation de la *Dunciade* est parvenue ici, où vous êtes d'ailleurs tellement connu, qu'il n'y a point d'Etudiant de notre Université qui ne se fît un honneur de baiser le bord de vos vêtemens. J'ai appris avec chagrin, que la mauvaise santé de Mylord Bolingbroke l'a obligé à se rendre à Bath. La tempérance n'est-elle pas nécessaire aux Grands-Hommes, puis qu'elle est la Mére de l'Aise & de la Liberté? & si nécessaire, que sans elle l'ame ne sauroit faire usage de ses plus nobles facultés, c'est-à-dire, jouir des plus gran-

grandes félicités de la vie? Je crois que ſi la ſanté vous avoit été donnée auſſi libéralement, vous auriez mieux ménagé ce bien, dont la poſſeſſion n'auroit fait aucun tort à vos talens.

LETTRE XXXII.

JE tiens la plume pour Mylord Bolingbroke, qui eſt occupé à lire votre Lettre entre deux tas de foin. Toute ſon attention cependant n'eſt pas employée à cette lecture, qu'il interrompt de tems en tems en levant les yeux vers le Ciel, moins d'admiration de ce que vous dites que de crainte d'une ondée. Il eſt fort content que vous l'ayez placé dans le Triumvirat entre vous-même & moi, quoiqu'il s'attende, à ce qu'il dit, au ſort de Lepidus, & qu'un de nous deux s'emparera de tout le pouvoir comme Auguſte, tandis que l'autre aura pour ſa part tout le plaiſir comme Antoine. C'eſt en conſéquence de ce coup d'œil prophétique, qu'il a fait mettre ſa Ferme en état de le recevoir quand il le faudra. Il s'eſt trouvé (dit-il) purgé de toutes ſes humeurs peccantes à ſon retour de Bath; & ſa tempérance, auſſi bien que ſon écono-

Dawley, Juin 28. 1728.

mie, ſont ſi prodigieuſes, que la premiére pourroit me convenir à moi, & que l'autre vous procureroit l'argent néceſſaire pour acheter un Evêché en Angleterre. Pour ce qui eſt du retour de ſa vigueur & de ſa ſanté, vous pourriez vous en informer à ſes Moiſſonneurs, ſi vous étiez ici; mais à l'égard de ſa tempérance, je puis vous aſſurer que durant un jour entier nous n'avons eu pour tout dîner qu'un bouillon, un plat de fêves au lard, & une poularde.

Je profite d'un moment d'abſence de Sa Grandeur, qui court après ſa charette, pour vous dire qu'afin de pouvoir à juſte titre appeller cet endroit une Ferme, il a réſolu d'embellir ſa ſale à manger de bêches, de rateaux, & de fourches en peinture: le marché en a été fait hier pour 200 livres ſterling ——. Tournez préſentement la page —.

Mylord m'ordonne de vous aſſurer qu'il ſeroit bien fâché s'il n'avoit pas des projets d'affection plus étendus pour ſes Amis que d'ambition pour lui-même: il ajoûte, que s'il manque de force pour exécuter les premiers de ces projets, les motifs qui l'animent, ne laiſſent pas d'être très-puiſſans; & que ſi vous pouviez ſupporter une auſſi grande diminution de vos revenus, qu'il

qu'il ſait par expérience le pouvoir faire des ſiens, vous ne reſteriez pas une heure en Irlande.

La *Dunciade* va être imprimée avec toute la pompe imaginable. On y trouvera tout ce qui eſt néceſſaire pour embellir un Ouvrage, des *Prolegomena*, des *Teſtimonia Scriptorum*, un *Index Authorum*, & des Notes *Variorum*. A propos de ce dernier article, je vous prie de parcourir le Texte, & de l'enrichir de quelques Remarques, telles qu'il vous plaîra (*a*); qu'elles faſſent la ſatyre du gros des Commentateurs, ou des Auteurs nommés dans le Poëme; ou que ce ſoient des traits hiſtoriques, rélatifs aux perſonnes, aux lieux, & aux tems; ou bien, enfin, qu'elles indiquent les paſſages paralléles des Anciens; j'en ſerai toujours content. Adieu. Je me porte bien, & ma Mére n'eſt pas mal. Le Dr. Arbuthnot a de tems en tems quelques accès de fiévre. Je ſuis fort inquiet ſur ſon chapitre, & crains que nous ne perdions bientôt en lui un digne Ami.

Je ſuis, &c.

(*a*) Le Dr. Swift fit ce que Mr. Pope exigeoit de lui.

LETTRE XXXIII.

DU DR. SWIFT.

Juill. 16. 1728. J'Ai parcouru ſouvent une Edition Irlandoiſe de la *Dunciade*, qu'un de mes Amis m'a envoyée, & que je ſuppoſe pleine de fautes. Je voudrois que les notes, rélativement aux perſonnes, fuſſent très-amples; car j'ai obſervé depuis longtems, qu'à vingt milles de Londres, ame qui vive ne comprend rien aux inſinuations, aux lettres initiales, & aux anecdotes de Ville; & qu'en peu d'années, les mêmes ténébres enveloppent ceux qui demeurent dans la Capitale. Je voudrois que les noms de ces miſérables Ecrivains fuſſent imprimés au commencement ou à la fin du Poëme, avec un Catalogue détaillé de leurs Ouvrages. Je voudrois que toutes les Parodies fuſſent accompagnées des endroits imités. J'ai lu vingt fois votre Poëme, & n'ai jamais vu dans un petit volume tant d'excellente ſatire, & tant de bon-ſens. Je ne ſais pas encore de quelle maniére l'Ouvrage a été reçu à Dublin; mais je ne doute pas qu'il ne fût à l'heure qu'il eſt infiniment plus goûté,

goûté, ſi les perſonnages & les faits indiqués y étoient mieux connus. Il ſera bon qu'une pareille explication ſoit publiée vers le commencement de l'Hiver, quand tout le monde rentrera en Ville. Je le répéte, il faut abſolument que vos Aſtériſques contiennent de vrais noms d'Etres réels.

Je lis actuellement votre Lettre en date du 28 de Juin, & trouve que tout ce que je viens de vous conſeiller y eſt preſque en autant de termes. Ce me ſeroit un véritable plaiſir de ſavoir, ſi l'Edition in-quarto ſera publiée par un Commentateur anonyme, qui ſe plaindra dans ſa Préface des Editions peu éorrectes, & qui, conformément à l'ancien ſtile, dira de vous, *Cet excellent Auteur*, &c. En ce cas, il ne doit pas oublier de mettre dans le texte des rafinemens inconnus à vous-même, & de faire connoître les Sots par nom & par ſurnom, leurs avantures, leurs Ouvrages, &c.

Pour ce qui eſt de vous, je crois que votre découragement vient de ce que vous donnez trop dans la ſolitude. C'eſt uniquement à cela que j'attribue le peu de diſtance que vous mettez entre vous & le tombeau. Je parierois que Mr. Gay reviendra de Bath avec vingt livres de chair de plus, & deux cens livres ſterling de moins en ar-

gent, le tout parce qu'il ne s'inquiéte de rien, la Providence l'ayant deſtiné à ne point paſſer l'âge de vingt-deux ans. Il s'embarraſſe auſſi peu d'âge, de maladie, de pauvreté, ou de perte d'admirateurs, que ne feroit une Fille de quinze ans. Jamais Mylord Bolingbroke n'a vécu auſſi magnifiquement, que depuis ſon retour du lieu de ſon exil: il faut que lui & ſes pareils ayent des reſſources, où nous autres ne comprenons rien. Dieu vous béniſſe, vous, que votre grand génie n'a pas abuſé au point de vous livrer à la diſcrétion du Genre-Humain; car l'abondance eſt la compagne de la Liberté, & la Liberté eſt une bénédiction qui convient à un Philoſophe — & Gay ne ſeroit pas eſclave s'il avoit deux mille livres ſterling de plus —. Horace eſt de mon avis, que Mylord le contrediſe, s'il l'oſe —.

LET

LETTRE XXXIV.

J'Ai depuis ſix ſemaines été en quête de la ſanté, & ne l'ai point trouvée juſqu'à-préſent; mais en revanche j'ai trouvé, qu'en mille occaſions cette recherche eſt une vraye folie. A qui ſe fier à la vue de cette étrange contrariété de ſentimens des Médecins, de l'obéiſſance aveugle de quelques-uns de leurs patiens, & de la non moins aveugle rebellion des autres? Je ſuis tenté de croire qu'à un certain âge les hommes deviennent leurs propres Théologiens & leurs propres Médecins. Bath, Nov. 12. 1728.

Je m'étois flatté que vous aviez deſſein de nous rendre une viſite cet Hyver; mais la ſemaine paſſée je me ſuis repenti de mon ſouhait, ayant appris que vous étiez tombé malade ſur la route de Dublin à Londres; mais la nouvelle s'eſt trouvée fauſſe, & je ſais que vous êtes actuellement occupé à planter & à bâtir: deux plaiſirs que je vous envie fort, pour ne rien dire d'un troiſiéme plaiſir, qui eſt la ſociété d'une Dame de tant de mérite, que je parierois que vous lui en faites la guerre chaque jour. Je m'étonne que ni vous,

vous, ni quelque autre, n'ayez jusqu'à-préſent compoſé quelque Satire contre elle, à cauſe que vous l'eſtimez. En général, quand d'honnêtes gens ſe plaiſent enſemble, les envieux ne manquent guéres de ſe déchaîner, & louent par-là, à leur maniére, des perſonnes qu'ils ne ſauroient imiter. Je ne puis vous exprimer le contentement que j'ai éprouvé en dernier lieu, en trouvant votre nom & le mien conſtamment unis dans plus d'un Libelle. Si vous penſiez à cet égard comme moi, vous chanteriez *Io Triumphe!* & célébreriez mon bonheur en vers: en cas que vous n'en veuilliez rien faire, je me chargerai moi-même de ce ſoin.

L'honneur qui pourra me revenir de la *Dunciade*, vous eſt dû en grand' partie par tout ce que vous y avez mis du vôtre: ſans vous ce Poëme n'auroit jamais exiſté. Quel bonheur, ſi nous pouvions paſſer le reſte de nos jours enſemble! la nombreuſe tribu des mauvais Auteurs ne feroit que nous amuſer, & rien de plus. Je compte que vos occupations ſont trop agréables pour vous ſouvenir d'eux: chaque arbriſſeau que vous mettez en terre, & chaque pierre que vous poſez, a ſon but; mais tous leurs efforts ne ſervent à quoi que ce ſoit au monde; ils travaillent, & ne produiſent rien.

Je

Je voudrois ſeulement que nous puſſions nous aider mutuellement à ſupporter nos infirmités corporelles, & que ceux qui prétendent avoir plus d'eſprit que nous, en euſſent davantage encore qu'ils ne s'imaginent. Je ſuis content pourvu que j'aye de la ſanté, une ame tranquille, & du beau tems. Vous ſavez de qui eſt ce vœu, que je trouve fort bon, quoique je n'aye pas l'honneur de l'invention. Si je vivois en Irlande, je craindrois que le Climat humide n'attaquât quelque choſe de plus précieux que ma vie; je veux dire, mon humeur & ma ſanté. Je ſuis l'homme le plus atmoſphérique de tout notre Globe.

Il eſt bon que vous ſachiez, que ce qu'on vous a rapporté des mots qui auroient été proférés au Cercle, n'eſt point vrai. Les dits des Princes ſont ordinairement rapportés auſſi infidélement que les bons-mots des Beaux-Eſprits. Ne nous embarraſſons pas de ces ſortes de rapports, & ſurtout ne permettons pas qu'ils ayent la moindre influence ſur notre conduite.

LETTRE XXXV.

DU DR. SWIFT.

Dublin, Févr. 13. 1728.

J'Ai passé mon tems fort agréablement à la campagne: le Chevalier A—a du sens, quelque Littérature, & une bonne voix, quoique moins bonne que celle de sa femme. Cette Dame a été fort bien élevée, & ne demande pas mieux que de cultiver son entendement, qui seroit fort bon, s'il n'appartenoit pas à une belle Dame. Durant le tems que j'ai passé avec elle, je lui ai tenu lieu de Précepteur, l'ai fait lire, & l'ai bien grondée quand elle lisoit mal. Cet amusement, la promenade, & quelques vers badins pour la Dame du lieu, ont emporté tout mon loisir: de sorte que j'ai infiniment mieux passé mon tems que je ne fais ici, où je ne vois ame qui vive excepté mes domestiques, & mon vieux Concierge Presbytérien, ne voulant avoir commerce avec personne, avant que j'aye recouvré l'usage de mes oreilles.

La nouvelle insérée dans une Feuille volante, touchant un autre Vice-roi qui devoit nous venir, ne s'est pas trou-

trouvée vraye: ſans quoi la ſituation où je ſuis, m'auroit bien fait ſouhaitter d'avoir accès auprès de lui. Cette idée renouvelle la douleur que me cauſe la mort de notre Ami Mr. Congréve, que j'ai aimé dès ma premiére jeuneſſe, & qui, ſans compter ſes autres talens, étoit d'un commerce tout-à-fait agréable. Il eut le malheur de ruiner de bonne heure une excellente conſtitution; ce qui étoit d'autant plus mal fait à lui, que tout homme de ſens & de mérite eſt obligé de ménager ſa ſanté pour l'amour de ſes Amis, auſſi-bien que de lui-même. A en juger par ſon propre rapport, il y auroit eu de la cruauté à lui ſouhaitter la continuation d'une vie accompagnée de tant d'infirmités & de douleurs. Les années ne m'ont pas encore endurci; & ſa perte m'a vivement touché, quoique je ne le viſſe plus que rarement, & que je ne l'euſſe peut-être plus jamais revu, s'il avoit encore continué à vivre. Peu s'en faut que je ne ſouhaitte de n'avoir jamais connu aucun homme de mérite, & même de n'avoir jamais eu d'Ami! Il y a ici un Médecin, homme d'eſprit, & de la plus charmante humeur du monde: il a de l'étude, beaucoup de bien, & quantité d'Amis, qu'il régale très-ſouvent; après avoir, au nombre de huit

ou dix, fait une partie de jeu, ils restent à ſouper chez lui & boivent du meilleur: en un mot, il les aime tous, & eſt aimé d'eux. Il a une vingtaine de pareils Amis à ſes ordres; & quand un d'eux vient à mourir, la formule de ſes regrets eſt, *le pauvre Garçon!* après quoi il cherche quelque autre pour remplacer le mort, dont la perte ne le touche pas davantage que celle de ſon chat; il n'offenſe perſonne, eſt à ſon aiſe avec tout le monde —. N'eſt-ce point-là un Homme véritablement heureux? J'ai décrit ſon caractére à Mylady A —, qui le connoît auſſi, mais qui le hait tellement à cauſe du portrait que je lui en ai fait, qu'elle ne veut pas même boire à ſa ſanté. Je donnerois la moitié de mon bien pour être de la même humeur, & cependant je ne ſaurois dire que cette diſpoſition d'ame me plaiſe; car je n'aime point Mylord — qui ſur l'article en queſtion penſe à peu près comme le Docteur. J'apprends que la repréſentation du ſecond Opéra de Mr. Gay a été défendue. Donnez-lui encore des avis, mais ne vous attendez pas qu'il en profite. Adieu.

LET-

LETTRE XXXVI.

LE DR. SWIFT
A MYLORD BOLINGBROKE.

VOus m'aſſurez n'avoir pas encore renoncé au deſſein de mettre en ordre vos Mémoires, &c. C'eſt-là le langage que tient tout pécheur qui différe de ſe repentir. Je voudrois que Mr. Pope, qui ſouhaitte auſſi avec ardeur de voir la vérité miſe dans tout ſon jour, vous preſſât auſſi fortement que je fais de confondre enfin la calomnie —. D'année en année, & de mois en mois, je deviens plus colére & plus vindicatif; & ma fureur eſt ſi ignoble qu'elle s'abbaiſſe juſqu'à s'irriter de la folie & de la baſſeſſe des vils eſclaves au milieu desquels je ſuis obligé de vivre. Je connois un vieux Seigneur en Leiceſter-Shire, qui s'amuſe à raccommoder *gratis* les fourches & les bêches de ſes Fermiers. Pour moi, j'ai des idées plus relevées, & tout ce qui me manque eſt de me trouver à portée des objets ſur leſquels je pourrois en faire uſage. Avec quel plaiſir ne paſſerois-je pas la mer, & ne volc-

Dublin, Mars 21. 1729.

volerois-je pas au ſecours de mes Amis, afin de les aider à chaſſer les Verrats du Jardin, pour peu que la choſe fût faiſable. Quand j'étois de votre âge, il m'arrivoit ſouvent de penſer à la mort; mais à-préſent que j'ai douze ans de plus, cette idée eſt preſque toujours préſente à mon ame, & ne me fait pas la moindre peine. J'infére de-là, que la Providence a réglé les choſes de façon que nos frayeurs décroiſſent en même raiſon que nos forces. Cependant j'aime la bagatelle plus que jamais: car la lecture m'ennuyant le ſoir, & la compagnie, qu'il y a ici, ne me procurant en aucun tems le moindre agrément, je m'amuſe à écrire de la mauvaiſe proſe, ou de mauvais vers. Celles de ces Piéces, qui ſont propres à piquer, ou à faire rire, ſont conſervées, & le reſte eſt condamné au feu.

On vient d'imprimer à Londres un miſérable Recueil, qu'on m'attribue, & dont je déclare ſolemnellement qu'il n'y a de ma façon qu'une ſeule Feuille volante (*a*), qui m'a attiré des gronderies de la part de Mr. Pope. Je me ſouviens que Votre Grandeur avoit accoutumé de dire, qu'un petit nombre

(*a*) Intitulée. *Satyre contre le Dr. Delany, & un certain Grand-Seigneur.*

bre de bons Orateurs emporteroit avec le tems tout point pourvu qu'il fût juſte, & que la méthode ordinaire de triompher à la pluralité des voix ne pouvoit ſubſiſter longtems, à-moins qu'elle n'eût la raiſon de ſon côté. J'ignore ſi l'on n'invente pas de nouveaux tours en Politique, comme on fait au Jeu; mais je m'imagine, que de votre tems vous n'auriez, comme Miniſtre, jamais permis qu'un Acte fût approuvé par la Chambre des Communes, uniquement parce que vous ſaviez que cet Acte ſeroit rejetté par la pluralité des ſuffrages dans la Chambre des Seigneurs. C'eſt cependant ce qui vient d'arriver rélativement au Bill deſtiné à exclure du Parlement ceux qui ſont trop ouvertement aux gages du Miniſtére. Il ſemble que, telle que l'Avarice, la Corruption ne connoît plus de bornes. J'ai eu occaſion, plus qu'aucun autre homme de mon rang, d'étudier la conduite de votre Miniſtére, & l'ai comparé avec celui des ſeize années d'une profonde paix, durant leſquelles la Nation s'eſt endettée de ſept millions de livres ſterling. Un Syſtême Politique, ſuivant lequel un Sot peut gouverner douze ans de ſuite, eſt ſurement quelque choſe de merveilleux. Si l'on me fâche, je paſſerai en Angleterre, & irai pren-

prendre quelque Dictateur occupé à mener la charrue. Je ne veux plus dire, *O mihi præteritos* —— mais bien *cruda deo viridisque ſenectus.* De grace, Mylord, en quel état ſont les Jardins? avez-vous applani la montagne, & fait ôter les hayes d'If? Y a-t-il apparence que le froment rende beaucoup cette année? Pope continue-t-il à travailler à des Poëmes Moraux? Que dit Polybe? & comment ſe porte Mylord St. Jean? Cette derniére queſtion m'intéreſſe beaucoup; car j'aime le Bourgogne, & les promenades entre Twickenham & Dawley —. Il y a cinq ans que j'ai fait bâtir un mur: mon grand plaiſir étoit d'être préſent à l'ouvrage, & de voir détruire par mes gens ce que les Maçons ne faiſoient pas à mon gré: j'ai pareillement connu un Moine, qui ſe divertiſſoit à jetter tous les plats de la cuiſine à terre, uniquement pour entendre le bruit qu'ils faiſoient en tombant. Je voudrois bien que vous me procuraſſiez encore un pareil divertiſſement. Mais vous penſez (comme je devrois le faire) qu'il eſt tems que je prenne congé du monde; & je vous aſſure bien que je ſerois du même avis ſi je pouvois en avoir un meilleur, avant de paſſer dans le plus excellent de tous, & ne pas mourir ici dans un accès de fu-

fureur, comme un rat empoiſonné dans ſon trou. Je m'étonne que vous n'ayez pas honte de me laiſſer languir ici miſérablement, pendant que vous êtes hors de charge.

Je viens de relire ma Lettre, qui dépeint exactement la ſituation actuelle de mon ame. La Piéce vous plaſra ſans-doute; car je n'en ſuis nullement content. Oſerois-je vous prier d'offrir à Mylady les aſſurances de mon très-humble reſpect?

LETTRE XXXVII.

LE DR. SWIFT

A MYLORD BOLINGBROKE.

JE vous ſuis infiniment obligé de la juſtice que vous me rendez, en ſuppoſant que vos affaires m'intéreſſent au moins autant que les miennes propres. Je vous dirai à propos de cela, que l'Eté paſſé j'ai vu, avec une extrême ſatisfaction dans je ne ſais quelle Feuille volante, que vous étiez occupé à compoſer l'Hiſtoire de votre tems. Apparemment que le bruit qui en a couru, eſt fondé ſur l'intention que vous avez eue, & dont

Dublin, Avril 5. 1729.

vous n'avez point fait un ſecret à vos Amis, de publier quelques Mémoires Hiſtoriques. Mr. Pope & moi déſirons avec une égale ardeur, que vous exécutiez ce deſſein, qui ne peut que vous faire honneur en vous faiſant connoître entant qu'Homme d'Etat. Mylord, j'enviſage l'Economie comme la véritable Mére de l'Aiſe & de la Liberté, & je ne ſuis pas le ſeul de vos Amis qui vous ait blâmé dans le fond du cœur de négliger cette vertu, quoiqu'il s'en trouve peu qui l'ayent fait auſſi diſtinctement que moi. Car c'eſt une erreur trop généralement établie dans le monde, qu'il ne faut point ſe mêler des affaires des gens, dès qu'il s'agit d'un article auſſi délicat que celui-là. Je me ſuis fait une maxime, que je graverois volontiers ſur l'airain, ſavoir, *Qu'un Homme ſage doit avoir de l'argent dans ſa tête, mais point dans ſon cœur.* Je vous prie, Mylord, de vous informer ſi votre Prototype, Mylord Digby, étant à Briſtol après le Rétabliſſement, n'eut pas ſoin de ſa fortune, nonobſtant l'endroit de ſa Harangue à la Chambre des Communes, que je vous citai un jour. Je crois, en conſcience, qu'à meſure que les gens vieilliſſent, la Fortune fait moins de cas d'eux: par exemple, il m'arrive quelquefois de

jouer au Piquet avec un homme & une femme, qui ont deux ans moins que moi, & je perds toujours. Pour ce qui eſt du monde, je n'ai ſuſpendu mon commerce avec lui que depuis que je ſuis ſourd, au-lieu que je devrois y renoncer par raiſon: il y a bien peu de ſens à former des liaiſons durables avec des gens qui changent eux-mêmes à propos de rien. Combien n'en ai-je pas vu dans mon dernier voyage à Londres, qui, à l'occaſion d'un changement, démentoient de la maniére la plus honteuſe les principes dont ils avoient fait profeſſion juſqu'alors? Voudriez-vous bien prendre une plume, & effacer cette Maxime Politique, *Res nolunt diu malè adminiſtrari*, en quelque endroit qu'elle puiſſe ſe trouver; elle eſt ſi commune que je ne ſaurois en deviner l'Auteur, mais il faut ſurement que ce ſoit quelque Moderne.

La mauvaiſe ſanté de Mylady Bolingbroke me cauſe une véritable peine; mais je lui proteſte que je n'ai jamais connu aucune Dame d'un mérite diſtingué, qui n'eut lieu de ſe plaindre de quelque indiſpoſition. Il n'y a point de matin que je ne trouve la vie une choſe plus frivole qu'elle ne m'avoit paru la veille; & c'eſt-là un des grands avantages que me procure mon ſéjour

dans ce Païs, où la mort ne m'ôtera rien qui vaille la peine d'être regretté. Ce qui me fait le plus de peine, eſt quand je me rappelle la ſituation où j'étois il y a vingt ans, & que de-là je me tranſporte tout-à-coup dans le préſent. Je me ſouviens, qu'étant encore un petit garçon je ſentis au bout de ma ligne un gros poiſſon, qui retomba dans l'eau au moment que j'étendois la main pour le ſaiſir: le chagrin que j'en eus, me fait de la peine juſqu'à ce jour, & je regarde cet accident comme un préſage de tous les deſagrémens que j'ai éprouvés dans la ſuite. J'aurois honte de vous dire ceci, ſi vous n'aviez pas plus de force pour ſupporter vos malheurs, que je n'en ai pour en ſoutenir ſeulement l'idée. Y a-t-il patience qui y puiſſe tenir, quand on ſonge par quelles qualités les Richeſſes & la Grandeur s'acquiérent, & par quelles qualités ces mêmes choſes ſe perdent? J'ai lu les vers que Congréve adreſſe à Mylord Cobham, & qu'il termine par une Maxime, que je n'approuve nullement, & qui n'eſt point dans Horace, qu'il prétend imiter, „ Que tous les tems „ ſont également vertueux & vicieux "; en quoi il différe de tous les Poëtes, de tous les Philoſophes, & de tous les Chrétiens qui ont jamais écrit. Je croi-

rois

rois plutôt qu'il y a toujours une égale quantité de vertus dans le Monde, mais qu'il s'en trouve quelquefois un picotin en Aſie, tandis qu'on auroit peine à en remplir un dé à coudre en Europe. Que ſi nous manquons de vertu, en revanche nous avons prodigieuſement de ſincérité ; car je gage tout ce que je puis avoir au monde, qu'il n'y a aucune Créature Humaine conſtituée en dignité, qui ne ſoit aſſez modeſte pour avouer qu'elle dirige les choſes de ſon département par le puiſſant ſecours de la Corruption. Je dis ceci, parce que j'ai formé un plan, diamétralement oppoſé à vos notions, qui eſt de gouverner l'Angleterre à l'aide de quelques principes de vertu: quand la Nation ſera diſpoſée à adopter mon plan, je vous prie de me faire venir. J'ai appris ce ſecret en vivant comme un Hermite : cette retraite m'ayant fait reculer dans l'Ere du Monde d'environ dix-neuf ſiécles, & me faiſant regarder avec étonnement la méchanceté des hommes! Je me contente d'un ſeul plat, dont je mange quatre bouchées, mets de l'eau dans mon vin, fais dix milles par jour, & lis Baronius. *Hic explicit Epiſtola ad Dominum* Bolingbroke, *& incipit ad amicum* Pope.

Ayant achevé ma Lettre à Ariſtip-

pe, je commence celle que je vous deſtine. J'ai été fort en peine au ſujet de Madame Pope, ayant appris par d'autres que vous qu'elle étoit dangereuſement malade, ce qui m'a empêché de vous écrire, pour ne point augmenter votre embarras & vos peines. C'eſt avec une eſpéce de honte que je vous dis qu'étant encore fort jeune j'ai beaucoup plus déſiré d'être fameux que je ne l'ai fait depuis; & que telle que toutes les autres vanités de la Vie, la réputation me paroît un bien plus frivole de jour en jour. Mais vous, en comparaiſon duquel je ſuis un Vieillard, quoique vous n'ayez pas la ſanté que je vous ſouhaitte, ne laiſſez pas d'avoir autant de vigueur d'eſprit que ſi vous jouiſſiez de la plus parfaite ſanté. Je hais une foule où je ne puis pas voir & être vu. Un accès de mélancholie me prend à la vue d'une grande Bibliothéque, où le meilleur Auteur eſt auſſi ſerré & auſſi obſcur qu'un Portier à la Cérémonie d'un Couronnement. Dans ma petite Bibliothéque, je fais plus de cas des Compilations de Grævius & de Gronovius, qui font trente & un volumes in folio (que Mylord Bolingbroke m'a donnés) que de tous mes autres Livres, à cauſe que tous ceux qui entrent dans mon Cabinet, jettent d'abord les yeux

yeux ſur cette reſpectable Collection, & ne daignent pas honorer Platon ni Xénophon d'un ſeul de leurs regards. Je vous dis qu'il n'eſt guéres poſſible de concevoir quel changement l'affoibliſſement du corps & le declin de l'âge produiſent en nous, & j'ajoûterai que depuis mon enfance j'ai fait tout mon poſſible pour primer; & que faute de richeſſes & de titres, j'ai ſouhaitté de donner une haute idée de mes talens: au reſte je ne me ſuis guéres mis en peine que cette idée fût fondée ou non: je voulois ſeulement que la réputation d'être un Bel-Eſprit ou un Savant me tînt lieu d'un Ruban bleu ou d'un Caroſſe à ſix chevaux. Rien ne me charmeroit tant qu'une immortalité fondée ſur notre amitié; & cependant je ne me ſuis jamais fait un honneur de me promener avec de plus grands Seigneurs que moi, à cauſe que toutes les civilités ne s'adreſſent qu'à eux. Je me dédis de ce que je viens d'avancer; car je me rappelle l'Epitaphe du Chevalier Grevie, „ Ci git &c. qui étoit Ami du Cheva„ lier Sidney ". Ainſi je vous remercie de bon cœur de ce que vous exigez de moi, que je célébre notre amitié en vers; ſi je réuſſis dans cette Piéce, je dis un éternel adieu aux Muſes. Je vous prie d'aſſurer de mes

très-humbles reſpects Madame Pope, & de lui dire que je fais des vœux pour qu'elle continue à vivre, afin de continuer à avoir ſoin de vous.

LETTRE XXXVIII.

DU DR. SWIFT.

Août 11. 1729. DAns une précédente Lettre je vous ai parlé avec beaucoup de modération de mes propres affaires, & de mes foibles déſirs, qui, à ce que je remarque avec plaiſir, s'affoibliſſent de jour en jour, ce qui convient très-fort à l'état de ma ſanté depuis quelques mois. Car je me ſens preſque toujours attaqué de vertiges, & principalement vers le ſoir. Cependant je puis ſupporter cette incommodité, & depuis ſix mois j'entends à merveille. Ainſi, tout bien examiné, je reſſemble à un cheval, qui, quoiqu'il n'ait plus de vigueur, trotte encore paſſablement bien; & cette comparaiſon m'engage à ajoûter que je ſuis redevenu Cavalier, en quoi je voudrois bien que vous vouluſſiez m'imiter.

Trois années de ſuite le blé a été ici d'une cherté terrible, & l'on ne voit que des mendians de quelque côté

té qu'on tourne les yeux ; mais il y a bien d'autres Climats où il fait cher vivre, & nos maux ſont d'un autre genre. Imaginez-vous un Peuple qui voit ſortir de ſon Pays les deux tiers de ſes revenus ſans qu'il lui ſoit permis de faire commerce avec l'autre tiers : la foible reſſource même de porter nos propres Manufactures nous eſt enlevée par l'orgueil de nos femmes, qui ne font cas que de ce qui vient de l'Etranger. Voilà en peu de mots l'état de l'Irlande. Notre miſére augmente de jour en jour, & le Royaume eſt abſolument ruiné : triſte vérité, que j'ai plus d'une fois confiée à la preſſe depuis dix ans.

Je n'ignore pas que ce langage ne ſoit un crime ; mais je n'ai pu m'empêcher de vous faire ſavoir l'état de nos affaires, & la raiſon que j'ai d'être plus touché qu'il ne convient peut-être à un Eccléſiaſtique & à une maniére de Philoſophe : il ſe pourroit auſſi qu'avancé en âge, & indiſpoſé comme je ſuis, on ne trouvera pas ſi mauvais que je me répande en plaintes, moi ſurtout que puis m'appeller un étranger dans un étrange Pays. Pour ce qui eſt de Madame Pope (ſi elle vit encore) je vous prie de lui témoigner combien je ſuis ſenſible à ſon état : ſa grande piété & ſa vertu la rendront imman-

quablement heureuſe dans une Vie à venir, & ſon grand âge l'a parfaitement mûrie pour le Ciel & pour le Tombeau; ſes meilleurs Amis ſouhaiteront avec le plus d'ardeur qu'elle ſe repoſe de ſes travaux, puiſqu'il y a tant de bonnes œuvres prêtes à la ſuivre. Je conçois toute la grandeur de la perte que vous ferez par-là; mais elle a achevé ſa courſe, & il eſt tems qu'elle ſe repoſe. Un des motifs qui me porte à ſouhaitter que vous veniez en Irlande auſſi-tôt que vous pourrez diſpoſer de vous-même, eſt afin que vous ſoyez à portée d'être le maître des revenus de deux ou trois années, *proviſæ frugis in annos copia*: ce qui ſera une reſſource, lorſque vous avancerez en âge, ou que votre ſanté ſe trouvera altérée. Et quand ce Royaume ſera entiérement abîmé, vous pourrez me prendre à votre charge pour le peu d'années que j'aurai encore à vivre.

Eſt-ce par un badinage, deſtiné ſimplement à me faire plaiſir, que vous dites votre fortune augmentée de cent livres ſterling par an depuis que je vous ai quitté? Si la choſe étoit réelle, vous m'auriez expliqué comment cela s'eſt fait. Ces *ſubſidia ſenectuti* ſont extrêmement à déſirer, pourvu qu'ils ſoient acquis juſtement & ſans avarice.

ce. Quoique je n'aye point à me reprocher ce dernier vice, ni rien qui lui reſſemble, j'avoue pourtant qu'il n'y a point d'Uſurier au monde qui ſouhaitte avec plus d'ardeur que moi d'être riche (ou plutôt d'être ſûr de mes rentes). Je ne ſuis pas à moitié auſſi modéré que vous; car je déclare avoir beſoin du double de ce que vous exigeriez pour être content.

J'eſpére que Mr. Gay gardera ſes trois mille Piéces, & vivra du revenu ſans diminuer le capital d'un ſou; mais je voudrois que vous le viſſiez plus ſouvent, & que lui, de ſon côté, fût moins occupé de ſes propres affaires: diſpoſition que j'ai toujours blâmée en lui, & qui eſt diamétralement oppoſée à celle que je vous connois, à-moins que vous ne ſachiez merveilleuſement bien vous déguiſer. Mes très-humbles reſpects à Mylord Oxford, à Mylord Bathurſt, & particuliérement à Madame B. —, mais à aucune Dame de la Cour. Dieu vous béniſſe, vous qui êtes une plus grande dupe encore que moi. J'aime ce caractére en moi-même, mais à d'autres égards j'ai beſoin de votre charité.

Adieu.

LETTRE XXXIX.

Octob. 9. 1729. JE ſuis charmé que vous ayez à la fin reçu mes Livres; mais vous n'avez juſqu'ici pas daigné me dire ſi vous approuvez le tout, ou ſi vous ne deſapprouvez pas quelques endroits de l'Ouvrage, du Commentaire, &c. Mon grand but dans cette Production, a été de perpétuer l'amitié qui ſubſiſte entre nous, & de montrer que les Amis ou les Ennemis de l'un ſont les Amis ou les Ennemis de l'autre. Si vous remarquez quelque choſe que vous voudriez voir corrigé, marquez-le-moi librement: le tout ſera rectifié dans les nouvelles Editions qu'on prépare actuellement. Celle *in*-8. ſera la plus correcte, & outre cela enrichie de pluſieurs Notes & de quelques Epigrammes qui ne ſe trouvent point dans l'autre *in*-4. La deſcription que vous me faites de votre Païs me touche ſenſiblement; & je voudrois que vous fuſſiez loin d'un ſéjour dont la vue excite trop puiſſamment votre compaſſion. Mais ſi nous ne vous voyons point ici, je crois qu'une fois en ma vie je vous verrai là-bas. Vous avez à mon égard des attentions plus généreuſes, que n'en

n'en a jamais eu aucun de mes autres Amis. Peut-être ne ſerez-vous pas content (quoique je le ſois bien moi), que les cent piéces par an ne me ſoient accordées que durant ma vie. Ma Mére vit encore, & j'en rends graces à Dieu: elle ne me ſera jamais à charge, pourvu qu'elle ne le ſoit pas à elle-même: mais c'eſt un triſte ſpectacle, que celui qu'offre le déclin presque journalier de l'ame & du corps, dans une perſonne à laquelle on eſt attaché par ces deux liens. Je doute que ſa mort même fût quelque choſe d'auſſi affligeant pour moi. Vous prenez trop d'intérêt à mes affaires temporelles: je ſuis aſſez riche, & puis ſans m'appauvrir donner cent piéces par an. Ne vous mettez pas en peine: je ne deviendrai pas vieux: une révélation, que j'ai eue à cet égard, m'en aſſure. Pourquoi ramperois-je ſur la Terre ſans faire un peu de bien dans le tems que j'en ai l'intention: je veux jouir de ce que je donne, en le donnant tandis que je ſuis en vie, & en voyant qu'un autre en jouit. Quand je viendrai à mourir j'aurois honte de laiſſer aſſez de quoi me bâtir un Monument, ſi je laiſſois ſur Terre un Ami dans le beſoin.

Mr. Gay m'aſſure que ſes trois mille Piéces ſont un objet ſacré, auquel il ne

touche point; il paroît ſoupirer après une ligne ou deux de votre main, & ſe plaint tendrement de votre ſilence. Mylord Bolingbroke m'a répété dix fois qu'il étoit ſur le point de vous écrire. L'a-t-il fait, ou non? Le Docteur eſt inaltérable, tant en Amitié qu'en Quadrille: ſa Femme a penſé mourir la ſemaine paſſée: ſes deux Fréres ont enterré leurs Femmes dans l'eſpace de ſix ſemaines. Gay eſt à ſoixante milles d'ici, avec le Duc & la Ducheſſe de Queensbury. C'eſt toujours le même homme: j'en dis autant de tous ceux que vous connoiſſez ici: le Genre-Humain eſt incorrigible. *Optimus ille qui minimis urgetur.* —— La pauvre Madame * eſt comme tout le reſte: elle crie de la douleur que lui cauſe l'épine qu'elle a au pied, & n'a garde de permettre que quelqu'un la lui ôte. Quoique j'aye une opinion aſſez favorable de la Dame de Cour, je l'ai plus négligée que vous ne faites, apparemment, parce que je ne la conſidére pas ſous le même point de vue. Je ne lui ai rendu que deux viſites. Vous avez une main hardie pour tracer un caractére par de grands traits, & en même tems un pinceau infiniment délicat pour de fines touches. Je ſerois bien fâché que vous entrepriſſiez de traçer mon portrait, s'il

y avoit dans mon caractére quelque choſe de vicieux; mais comme il ne s'y trouve qu'une doſe honnête de folie, je n'ai aucune crainte à cet égard. Pour revenir à la Dame en queſtion, elle croit faire du bien, & n'a aucune mauvaiſe intention, ce qui eſt beaucoup pour une perſonne qui reſpire l'air de la Cour. Je puis vous aſſurer que Mylord Péterborowgh parle toujours avec amitié de vous, & j'ai tout lieu de croire qu'il veut être de vos Amis. Je jette-là ma plume, qui ne ſauroit jamais vous marquer combien je vous aime. *Quod nequeo monſtrare & ſentio tantum.*

LETTRE XL.

MYLORD BOLINGBROKE AU DR. SWIFT.

J'Ai mené votre Dame Françoiſe juſqu'ici, d'où elle gagnera ſa Patrie en bien meilleur état que quand elle ſe rendit à Aix, & avec l'eſpérance fondée de paſſer le reſte de ſa vie d'une maniére ſupportable. Nous avons tous deux fourni notre dixiéme luſtre, & il eſt plus que tems que nous ſon- Bruxelles, Sept. 27. 1729.

ſongions au dernier Acte de la Piéce. Ma vie en eſt une ſans-doute; mais je ne ſais bonnement dans quelle claſſe la ranger. Ne pourroit-on pas l'appeller une Tragi-Comédie, entremêlée de quelques Scénes du Théatre Italien? Autrefois je penſois de tems en tems à la vieilleſſe & à la mort, ſuffiſamment pour m'y préparer, mais pas aſſez pour anticiper ſur des ſoucis à venir, pour me rendre inſenſible aux plaiſirs de la jeuneſſe, & pour mourir à chaque inſtant durant tout le tems de ma vie. Les idées que j'écartois alors, s'offrent à-préſent plus fréquemment à mon eſprit, & je jette les yeux en arriére ſans regret, & en avant ſans frayeur.

Vous vous plaignez griévement de votre ſituation en Irlande: je me plaindrois volontiers de la mienne en Angleterre, mais je ne le veux pas, & même ne le dois pas; car je trouve par une longue expérience que je puis être infortuné ſans être malheureux. Je n'approuve point ce que vous dites du *plaiſir de jouir de ce qu'on donne, en le donnant pendant qu'on eſt en vie*, quoique votre Ami Montagne ait avancé quelque choſe de pareil. Si je voulois vous alléguer toutes mes raiſons, je ferois un Livre entier, & à peine ai-je le tems d'écrire une Lettre; mais ſi

vous

vous voulez venir ici, & vivre avec Pope & moi, je vous ferai ſentir dans un moment que vous avez tort. Vous ſavez que je ſuis trop dépenſier, & tout le monde ſait que mes biens ont été abandonnés au pillage; & cependant je me ſens encore la force de deſcendre deux ou trois degrés ſans que cela me faſſe de la peine. En un mot (Mr. le Doyen) ſi vous voulez vous rendre à une certaine Ferme à Middleſex, vous trouverez que je ſuis en état de vivre frugalement ſans me plaindre du monde, ni ſans être de mauvaiſe humeur contre ceux que la fortune deſtine à manger mon pain au-lieu de me deſtiner à manger le leur; & néanmoins j'ai naturellement auſſi peu de diſpoſition à la frugalité qu'homme qui vive. Vous dites que vous n'êtes pas philoſophe, & vous avez ſurement raiſon de deſapprouver ce terme, dont on abuſe ſi fréquemment; mais je vous rends la juſtice de croire, que vous aimez à ſuivre la Raiſon, & point la Coutume, (qui eſt quelquefois la raiſon, & plus ſouvent le caprice de la folle Multitude.) Pour vous maintenir dans cette ſage habitude, vous ferez bien de porter auſſi conſtamment ſur vous vos lunettes philoſophiques, que les Eſpagnols portent leurs lunettes matérielles: car ce

n'eſt

n'eſt que par leur ſecours que vous appercevrez diſtinctement, qu'il y a bien peu de choſes dans la vie, dont il faille s'inquiéter, & peu de perſonnes contre leſquelles on doive ſe mettre en colére : & cependant il y aura toujours des choſes qu'on voudroit changer, & des perſonnes qu'on ne ſeroit pas fâché de voir pendre.

Dans votre Lettre à Pope, vous convenez que le déſir de ſe faire un nom convient davantage à un homme vers la fin de ſa vie, que quand il ne vient que d'entrer dans le monde ; & vous avouez pourtant d'un autre côté, que plus vous vivez, moins vous êtes épris de ce qu'on appelle Renommée. Votre ſentiment eſt vrai & naturel, mais je n'en dis pas de-même de votre raiſonnement en cette occaſion. La prudence doit nous faire ſouhaitter d'avoir de la réputation, qui eſt un moyen d'obtenir divers avantages réels dans le cours de la vie. La réputation eſt un inſtrument merveilleux entre les mains d'un homme ſage ; ſes fins ſont ſon propre bien, & celui de la Société. Vous autres Poëtes & Orateurs avez renverſé cet ordre ; vous propoſez la réputation comme une fin ; & les bonnes, du-moins les grandes actions, comme des moyens. Vous allez plus loin : vous apprenez à notre amour-

amour-propre à anticiper ſur les applaudiſſemens, que nous ſuppoſons être dus à notre nom par la Poſtérité ; & par de frivoles notions d'immortalité, vous faites tourner encore d'autres cervelles que la vôtre. Je crains que ceci n'ait produit bien du mal dans le Monde.

La réputation eſt un objet que les hommes pourſuivent par différentes routes, dont les unes ſont quelquefois oppoſées aux autres. Votre doctrine les engage à regarder cette fin comme eſſentielle, & les moyens comme indifférens ; de ſorte que Fabricius & Craſſus, Caton & Céſar tendoient vers le même but. Après tout, on pourroit dire peut-être, en égard à la dépravation du Genre-Humain, qu'il n'eſt guéres poſſible de maintenir la vertu dans le monde, ſans y employer cette paſſion ou cette direction de l'amour-propre. Tacite a trouvé cette excuſe pour vous, & conformément à ſa coutume, l'a tournée en Maxime, *Contemtu famæ, contemni virtutes.* Mais ſoit que nous enviſagions la réputation comme un inſtrument utile dans toutes les occurrences de la vie privée & publique, ou que nous la conſidérions comme la cauſe de ce plaiſir qui chatouille ſi fort notre amour-propre, il me ſemble que notre entrée

dans

dans la vie, ou (pour m'exprimer avec plus de préciſion) notre jeuneſſe, eſt la véritable ſaiſon de la déſirer avec ardeur. Si elle eſt utile, nous devons la déſirer le plus fortement dans un tems, où il y a lieu d'eſpérer que nous pourrons vivre encore une longue ſuite d'années. Cet eſpoir nous eſt interdit dans la vieilleſſe; outre qu'il ſied mal à cet âge d'être fortement épris d'une choſe qui va bientôt s'évanouir avec nous. Si la réputation a des charmes, il faut en jouir le plutôt poſſible. Celui qui acquiert ce bien de bonne heure, peut en tirer parti juſqu'à la fin de ſa vie, quelque longue qu'elle ſoit; au-lieu qu'en acquérant ce même bien dans la vieilleſſe, le plaiſir, qu'on reſſentira, ſera toujours foible, & entre-mêlé du regret de ne l'avoir pas goûté plutôt.

De ma Ferme, Oct. 5.

Je ſuis ici; j'ai vu Pope, & une de mes premiéres queſtions a été touchant vous. Il m'a dit une choſe qui me fait de la peine: vous bâtiſſez, à ce qu'il paroît, dans une Terre, que vous avez achetée pour cet effet en Irlande. Quoique j'aye bâti dans un endroit du Monde que je ne trouve guéres préférable à celui où notre malheur & le vôtre vous ont confiné, je crains

crains que vous n'imitiez mon exemple. Je me ſuis repenti mille fois d'avoir fait cette ſottiſe, & j'eſpére que vous vous repentirez de la vôtre avant de l'exécuter. Adieu, mon ancien & digne Ami; puiſſent les maux phyſiques de la vie vous reſpecter durant une longue ſuite d'années, & les maux moraux, qui nous environnent, faire auſſi peu d'impreſſion ſur vous, qu'ils doivent en faire ſur un homme, qui poſſéde un ſens ſupérieur, & des vertus peu communes.

Ma Femme vous prie de ne la point oublier: elle eſt votre fidéle Servante & Admiratrice. Ce lui ſera un véritable ſujet de chagrin de ne vous pas trouver en Angleterre à ſon retour: eſpérance qu'on nous avoit donné lieu de concevoir avant mon départ de ce Royaume.

LET-

LETTRE XLI.

LE DR. SWIFT

A MYLORD BOLINGBROKE.

Dublin, Octob. 31. 1729.

J'Ai reçu la Lettre dont Votre Grandeur m'a honoré, & qui m'eſt bien parvenue malgré tous les Pays différens qu'elle a été obligée de parcourir. Je ſuis très-ſenſible à l'idée qu'en quelque endroit que vous ſoyez, vous avez la bonté de vous ſouvenir de moi. Pour ce qui eſt de vos dix luſtres, je me rappelle que m'étant plaint un jour à Prior par Lettre, que j'avois cinquante ans, il m'allégua par maniére de plainte (quoiqu'en badinant) ce paſſage de Térence, *iſta commemoratio eſt quaſi exprobatio.* Que faut-il donc que je vous diſe à-préſent, moi qui ai douze ans de plus, que j'ai tous paſſés monaſtiquement dans ce Pays de liberté, & de délices, & d'argent, & de bonne compagnie? Voici ce que j'ai à répondre à votre Lettre.

Vous êtes mon Héros, mais l'autre (*a*) ne l'a jamais été; s'il l'avoit été,

(*a*) Mylord Oxford.

été, je devrois m'en prendre à vous, qui m'avez appris à l'aimer, & qui, au commencement de votre Miniſtére, l'avez ſouvent défendu contre mes accuſations. Je n'ai jamais vu d'homme avoir de plus grandes inégalités que lui, & le cours de ſon Miniſtére a été une vraye énigme, au-lieu que celui du vôtre m'a toujours paru fort uni : tout ce qui me reſte à ſouhaitter à cet égard ; eſt que vous faſſiez enſorte que tout le monde ſoit auſſi éclairé que moi ſur cet article. Mr. Pope le ſouhaitte auſſi, & je ne penſe pas qu'il y ait un plus honnête homme en Angleterre, indépendamment du génie. Mais vous ne vous embarraſſez guéres de nous. —— J'avois quarante-ſept ans quand je commençai à ſonger à la mort ; & mes réflexions ſur ce ſujet commencent à-préſent le matin quand je me réveille, & finiſſent le ſoir lorſque je m'endors. —— J'écris à Mr. Pope, & point à vous. Ma naiſſance, quoique je ſois ſorti d'une famille qui a eu autrefois quelque éclat, eſt de pluſieurs degrés inférieure à la vôtre ; j'en dis davantage encore rélativement aux talens & aux qualités perſonnelles ; je ſuis le fils cadet d'un fils cadet ; vous êtes né pour une grande fortune : tant d'avantages ont produit à votre égard un abaiſſement,

qui

qui n'auroit jamais pu avoir lieu ſans eux. Cependant je vous vois autant eſtimé, autant aimé, autant craint, & peut-être davantage (quoique la choſe ſoit à peu près impoſſible) que vous l'ayez jamais été du tems de votre ſupreme élevation —— ſeulement (adoptant la maniére de penſer d'un vrai Négociant) je vous plains de n'être pas aſſez riche. Ce n'eſt pas que je faſſe cas de l'argent: je le mépriſe autant que Votre Grandeur elle-même peut le faire, & m'engage à prouver la choſe par cinq cens témoins, qui (à-la-vérité) ſeront tous Irlandois. Je renonce à toute votre philoſophie, parce qu'elle eſt démentie par votre pratique. Si vous aviez pour les choſes extérieures le mépris qu'elles méritent, vous ſeriez homme à venir vivre avec Pope & moi dans mon Doyenné. Puiſſe le Ciel vous préſerver du malheur d'en être jamais réduit-là. Pour vous mettre en état de faire une dépenſe proportionnée à votre naiſſance, il ſuffira que vous appreniez un peu d'Arithmétique, comme, par exemple, que trois & deux font cinq, & ne feront jamais davantage. Mes lunettes philoſophiques, que vous me conſeillez de prendre, m'ont fait appercevoir que je n'ai beſoin que de cinquante Piéces par an (au vin près, dont

dont l'état de ma ſanté ne permet pas que je me prive) mais je ne puis ſouffrir que l'*otium* ſoit *ſine dignitate*. —— Mylord, ce que j'ai dit de la Réputation, je l'ai dit de cette réputation dont un homme jouit durant ſa vie; comme il eſt impoſſible que je ſois un grand Seigneur, je voudrois faire enſorte que ceux qui tiennent un rang plus diſtingué que moi dans le Monde, me recherchaſſent à cauſe de quelque qualité diſtinguée qu'ils croiroient remarquer en moi, & que je fuſſe ainſi diſpenſé de les rechercher, eux. Mylord, j'ai du plaiſir à vous écrire, mais ce plaiſir me plonge bientôt dans une profonde mélancholie, en me faiſant ſentir que je ſuis loin de vous. Cela n'eſt pas ſage: il faudroit, pour mon bonheur, que je fuſſe plus philoſophe, ou plus ſtupide, que je ne ſuis.

LETTRE XLII.

DU DR. SWIFT.

J'Ai reçu de votre part cinq Exemplaires de la *Dunciade*, & m'en ſuis fait quatre Amis. J'approuve très-fort le texte & le commentaire, & à cet égard je me trouve confondu dans la foule; mais j'en ſuis glorieuſement dis- Octob. 31, 1729.

distingué par l'avantage d'être considéré comme votre Ami aussi longtems que le bon goût & l'esprit seront en quelque estime parmi nous. Pour ce qui est de votre Edition *in*-8. elle nous est inconnue; mais nous en avons une du même format de notre façon, qui s'est parfaitement bien vendue, eu égard à notre pauvreté, & à la stupidité qui en est une suite nécessaire. J'écris par cette poste à Mylord B. pour lui dire que je n'ai garde de me mettre à bâtir: je n'ai pour cela, ni assez de tems à vivre, ni assez de forces, ni assez de patience, ni assez d'argent. Ce Royaume s'appauvrit tellement de jour en jour, que c'est un grand trait de sagesse ici, de garder le peu qu'on a pu amasser d'argent comptant. On prétend qu'il n'y a pas plus de deux cens mille livres sterling en espéces dans cette Ile, dont il sort annuellement bien plus d'argent qu'il n'en rentre par le Commerce; de sorte que nous sommes ruinés. Il y a dix ans que j'ai fait imprimer cette vérité, dont j'ai continué à fatiguer le Public durant tout cet intervalle, mais avec aussi peu de fruit que si j'avois parlé en Chaire. En voilà assez pour un Politique Irlandois, qui n'en auroit pas tant dit si la chose ne le touchoit pas de si près.

Je

Je répéte ce que je crois vous avoir déjà dit, que je vous plains davantage, que je ne fais Madame Pope. Voir dépérir d'heure en heure une pareille Mére & une telle Amie, eſt un ſpectacle qui ne peut que vous émouvoir puiſſamment, & par cela même altérer votre ſanté. Je ſuis auſſi ſatisfait que vous ayez cent Piéces de plus par an durant votre vie, que ſi votre capital étoit augmenté de ce revenu pour toujours. Vous laiſſerez aſſez à vos Amis, qui ne doivent pas avoir le moindre ſujet de joye de votre trépas: quant à moi, j'aurai bien ſoin que mes ennemis ſeuls puiſſent ſe réjouir du mien. Vous m'avez engagé dans une querelle avec Mylord B. — ſur la maniére de figurer pendant la vie, & ſur le plaiſir de donner. Dans la ſituation où je me trouve je ſuis réduit à faire une tant ſoit peu ſotte figure; mais je la fais la moins ſotte qu'il m'eſt poſſible. Par rapport à l'autre article, je ne ſaurois acquieſcer à votre déciſion, ayant toujours été auſſi généreux que mes facultés ont pu me le permettre; & cependant, toute proportion gardée, votre généroſité l'emporte ſur la mienne: ce que je n'avois pas bien conçu toutes les fois que je me ſuis étonné que vous puſſiez trouver le bout de l'an

avec un revenu auſſi borné que le vôtre. Adieu.

LETTRE XLIII.

MYLORD BOLINGBROKE AU DR. SWIFT.

Nov. 19. 1729. J'Apprends que vous avez renoncé à votre projet de bâtir en Irlande, & que nous vous verrons dans cette Ile *cum zephyris & hirundine primâ.* Je ne ſais ſi l'amour de ſe faire un nom croît à meſure qu'on avance en âge; ce qu'il y a de certain, c'eſt que la force de l'amitié va en augmentant. Je vous ai aimé conſtamment depuis vingt ans, & ne puis vous exprimer combien votre caractére m'a toujours plû. Je ne déciderai pas l'embarraſſante queſtion, ſi vous m'avez plus d'obligation de vous avoir aimé, autant que je fais à-préſent, pendant que je vous connoiſſois moins, ou de vous aimer toujours de-même après vous avoir déjà aimé durant tant d'années. Quoi qu'il en ſoit, je dois vous dire, que mon ame devenant de jour en jour plus indépendante du monde, & ſentant

tant qu'elle acquiert peu à peu le pouvoir de ſe paſſer des objets extérieurs, les idées d'amitié reviennent plus fréquemment, m'occupent, & me raniment. Cela viendroit-il de ce que nous devenons plus tendres quand le moment du grand départ approche? ou bien, faut-il attribuer cet effet à ce que ceux qui doivent vivre enſemble dans une autre Economie, (car *vera amicitia non niſi inter bonos*) commencent à ſentir plus fortement cette ſympathie divine, qui doit être le grand lien de la Société qu'ils vont former. Il n'y a point d'idée qui me tranquilliſe autant que celle-là : j'encourage mon imagination à s'y attacher, & ſuis extrêmement mortifié quand (*a*) une autre de mes facultés, en me réveillant fait ceſſer un ſonge auſſi

(*a*) Savoir la Raiſon. Cicéron (ou, ce qui revient au même, ſon Diſciple) obſerve quelque choſe de pareil dans la même occaſion : *neſcio quomodo* (dit-il, en parlant du fameux Ouvrage de Platon ſur l'immortalité de l'ame) *dum lego, adſentior : cum poſui librum, & mecum ipſe de immortalitate animo cœpi cogitare, adſenſio illa omnis elabitur.* Cicéron paroît n'avoir eu qu'une notion très-confuſe de la *Cauſe* que l'Auteur de cette Lettre adopte ici, ſavoir, que l'*imagination* eſt toujours prête à recevoir une idée auſſi flatteuſe, que la *Raiſon*, comme plus ſévére, ne ſauroit s'empêcher de rejetter pour ce qui eſt de la RELIGION, il n'en eſt pas queſtion : Cicéron n'ayant écrit qu'en qualité de Philoſophe.

auſſi agréable, ſi pourtant c'en eſt un. Je n'ajoûterai plus à ce que j'ai dit dans ma précédente Lettre au ſujet de la dépenſe qu'il convient de faire, qu'il y a moyen d'avoir *otium cum dignitate* avec cinq cens Piéces par an auſſi bien qu'avec cinq mille: la différence conſiſtera dans la valeur de l'homme, & point dans celle du bien. Je vous aſſure que je n'ai nullement renoncé au deſſein de recueillir, de revoir, de corriger, & d'étendre divers matériaux qui ſont encore en mon pouvoir; & j'eſpére que le tems de mettre la main à ce dernier ouvrage de ma vie n'eſt plus guéres éloigné. Divers Papiers curieux & importans ſont perdus, & quelques-uns d'une maniére qui exciteroit également votre ſurpriſe & votre indignation. Cependant je tâcherai de transmettre à la Poſtérité pluſieurs grandes vérités, ſi clairement & d'une maniére ſi authentique, que les Burnets & les Oldmixons d'un autre ſiécle pourront railler, mais ſeront hors d'état d'en impoſer à qui que ce ſoit. Adieu, mon Ami. J'ai pris plus de ce papier qu'il ne m'en appartenoit, Pope devant auſſi vous écrire. N'importe après tout: car, tout bien examiné, les régles de la proportion ne ſeront point violées; il vous dira autant dans une page que je pourrois faire en trois.

trois. Ordonnez-lui de vous parler de l'Ouvrage auquel il travaille. C'eſt un Poëme Philoſophique, & un Chef-d'œuvre en ſon genre (*a*). Il ſe plaint ſeulement de n'en pas trouver l'exécution aſſez difficile: c'eſt-à-dire, qu'il ſe plaint d'avoir un génie heureux & aiſé: qualité, qu'il ma toujours paru poſſéder éminemment, & d'une façon ſupérieure à tous les Auteurs, morts ou en vie, à moi connus. Je n'en excepte pas même Horace. Adieu.

LETTRE XLIV.

CEtte Lettre ſera (à mon ordinaire) une véritable rapſodie; car il y a déjà bien longtems que j'ai renoncé à faire le Bel-Eſprit (*b*). Que de choſes ne faut-il point paſſer ſous ſilence, quand on ne veut abſolument dire que de jolies choſes? J'ai reçu de la Veuve d'un de mes Correſpondans, & du Pére d'un autre, pluſieurs de mes Lettres, écrites il y a quinze ou vingt ans; & je me ſuis aſſez agréablement amuſé à obſerver, comment & par quels degrés j'ai ceſſé d'être un Ecri- Nov. 28. 1729.

(*a*) L'Eſſai ſur l'Homme.
(*b*) Il ſe faiſoit un honneur d'avoir eu aſſez de ſens pour cela.

Ecrivain ingénieux. Ce changement eſt arrivé en moi, d'un côté, à meſure que j'acquérois plus d'expérience, & de l'autre, à proportion de ce que mon amitié pour mes Correſpondans alloit en augmentant. Or comme je vous aime davantage que la plupart de ceux que j'ai connus, & que mon eſtime pour vous accroît toutes les fois que je vous compare avec le reſte du monde, il s'enſuit que je dois écrire d'un ſtile moins recherché: ce qui paroîtroit une négligence impardonnable à ceux qui ignorent ce que c'eſt que l'amitié. Je ris quand je penſe combien Curl ſeroit piqué ſi nos Lettres tomboient entre ſes mains, & combien un Lecteur Bel-Eſprit ſe trouveroit loin de ſon compte en les parcourant.

Je ſuis bien aiſe que vous approuviez mon annuïté: hélas! tout ce que nous avons au monde n'eſt qu'une annuïté, rélativement à la ſatisfaction d'en jouir: mais j'augmenterai votre reſpect pour ma ſageſſe, en vous diſant que cette annuïté comprend auſſi la vie d'une autre (*a*), dont les intérêts doivent m'être auſſi chers que les miens, & avec laquelle tous mes projets de fortune prendront fin. Je ne lance pas plus

(*a*) Sa Mére.

plus loin le javelot de mon eſpérance, *Cur brevi fortes jaculamur ævo* — &c. La ſeconde (comme on l'appelle, mais réellement la huitiéme) Edition de la *Dunciade*, augmentée de quelques Remarques &c. vous ſera envoyée par la premiére occaſion que je pourrai trouver. Si l'on réimprime cet Ouvrage chez vous, on fera bien de ſuivre en tout l'Edition *in*-8. Il vient de paroître ici une nouvelle Edition de vos *Lettres:* le papier, le caractére, &c. méritent des louanges, & en auront de ma part: mais c'eſt tout auſſi; car vous ſavez que je desapprouve le Systême des Politiques Irlandois (comme mon Commentateur vous l'a déjà dit) étant un zélé & jaloux Partiſan de l'Angleterre. Ne vous plaignez pas de la Dame qui ne fait ſemblant de rien après avoir reçu votre préſent; elle en a reçu en dernier lieu un bien plus conſidérable de Mr. Knight de la *Mer du Sud*: & vous comprenez bien qu'elle ne ſauroit jamais rendre la pareille à un Proſcrit. Il eſt certain que comme il ne peut jamais eſpérer ſa grace (*a*), le motif de ſa généroſité doit être parfaitement deſintéreſſé. Ce que je viens de dire, ne vous cauſe-t-il pas

(*a*) Il s'eſt trompé en cela, Mr. Knight obtint ſon pardon, & revint en Angleterre en 1742.

pas un peu de honte. Vos griefs éternels ſur la maniére dont on traite l'Irlande, me font ſouhaitter que vous fuſſiez aſſez longtems ici pour oublier toutes les ſcénes qui vous affligent ſi fort: je crains ſeulement que ſi vous y étiez, vous ne devinſſiez un aſſez bon Patriote pour déplorer auſſi le ſort de l'Angleterre —. Il ſe pourroit très-bien que votre voyage (ſi je calcule exactement le tems) & celui que je me propoſois de faire pour vous aller voir, s'entre-répondiſſent: ainſi vous auriez compagnie au retour, en cas que vous fuſſiez obligé de ne vous arrêter guéres ici. Car la pauvre Femme s'affoiblit de ſemaine en ſemaine, & cet Hiver terminera probablement une vie longue & irreprochable. Le ſpectacle continuel qu'elle offre à mes yeux, me touche vivement, & tempére plus que je ne puis dire le déſir de parvenir à un âge fort avancé, qui, après tout, eſt une triſte bénédiction. Depuis deux ans que je ne vous ai vu, je ſuis vieilli d'un bon nombre d'années, & je compte que nous pourrons arriver enſemble au Séjour du repos: je ſouhaitte ſeulement que je n'aye pas le malheur de vous laiſſer ſeul achever le voyage. A l'âge de ſeize ans je contractai ma premiére amitié avec un homme de ſoixante & dix ans, que je

ne

ne trouvai pas assez grave pour moi, quoique nous ayons vécu en bonne intelligence jusqu'à sa mort. Je parle du vieux Mr. Wycherly, dont plusieurs Lettres, qu'il m'avoit écrites, sont tombées avec mes réponses entre les mains des Libraires, qui les ont d'abord publiées. Ce procédé m'a fort déplû, quoique je n'aye pas sujet d'en être honteux, la honte devant être le partage des fripons, & pas des imbécilles. Devrois-je rougir, par exemple, si l'on imprimoit la Lettre que j'écris actuellement, ce qui seroit facile, pour peu que les Commis de la Poste voulussent en tirer copie? J'admire à cette occasion le peu de façon que vous y faites, en m'envoyant votre derniére Lettre toute ouverte. Est-ce une figure de Rhétorique, pour marquer la franchise de l'Ecrivain? Je serois tenté de vous faire parvenir demême celle-ci, mais il me semble qu'il y auroit en cela une espéce d'affectation.

J'ai autrefois eu lieu d'être mécontent de vous, à cause que vous vous étiez plaint à Mr. *. de ce que je n'avois point de Pension; & vous venez de renouveller le même sujet de mécontement, en réïtérant cette plainte à Mylord *. J'ai donné des preuves durant tout le cours de ma vie (de-

puis le tems de mes liaiſons d'amitié avec Mylord Bolingbroke & Mr. Craggs, juſqu'à celui où j'ai été traité civilement par le Chevalier R. Walpole) que je n'ai jamais épouſé aſſez chaudement l'un ou l'autre Parti pour mériter qu'aucun d'eux me donnât de l'argent; auſſi n'en aurois-je jamais accepté. Mais permettez-moi de vous dire, que de tous les hommes du monde, les deux auxquels vous avez eu le malheur de vous adreſſer, ſont préciſément ceux dont j'aurois le plus de répugnance à recevoir quelque grace. J'exige comme réparation, que vous effaciez les impreſſions que vous avez faites à cet égard ſur Mylord *, de maniére qu'il comprenne que je n'ai jamais eu la penſée de lui avoir la moindre obligation. Et cependant vous ſavez que je ne ſuis nullement ennemi de la Conſtitution préſente. Je veux autant de bien à l'Etat, & même à l'Egliſe établie par les Loix, qu'aucun Miniſtre en charge ou hors de charge, ou quelque Evêque d'Angleterre ou d'Irlande: ce qui n'empêche pas que je ne ſois de la Religion d'Eraſme, un Catholique. C'eſt dans la créance de ce Grand-Homme que je prétens non ſeulement vivre, mais auſſi mourir; & j'eſpére de vous rencontrer un jour, vous, l'Evêque Atter-

terbury, le jeune Craggs, le Dr. Garth, le Doyen Berkeley, & Mr. Hutchenſon, dans le ſéjour de l'amitié & de la vertu.

Je viens de recevoir la réponſe de Mylord B. à votre Lettre, & je la joins à ce paquet. L'Ouvrage, pour lequel il paroît ſi prévenu, eſt un Syſtême de Morale dans le goût d'Horace.

LETTRE XLV.

VOici une Lettre unique en ſon genre, n'étant deſtinée qu'à vous recommander (en qualité d'Eccléſiaſtique, & d'Eccléſiaſtique charitable) une bonne œuvre à opérer en faveur d'un honnête-homme, qui eſt âgé & pauvre. Peut-être croirez-vous que cette derniére qualité étoit compriſe ſous le mot d'honnête. Je regarderai comme une grace accordée à moi-même, ſi vous contribuez à faire réuſſir parmi vos Théologiens (dont j'excepte les Evêques) & parmi ceux qui liſent l'Ecriture, la ſouſcription de Mr. Weſtley pour ſon Commentaire ſur Job. Ceux-là mêmes qui ne cherchent guéres ce qui édifie, y trouveront des choſes qui pourront leur plaſ-

Avril 14. 1730.

re. Cet Ouvrage eſt le fruit d'un travail de douze années. La proſe de ce ſavant homme (& ce nom lui convient) vous charmera plus que n'ont autrefois fait ſes vers. Mylord Bolingbroke le protége, & vous permet de rendre ſervice à un ancien *Tory*, qui a beaucoup ſouffert pour l'Egliſe Anglicane, quoique vous ſoyez un *Whig*, comme moi.

On a débité ici ſous votre nom quelques Vers, dont je ne ſuis pas content. Surement vous n'êtes pas aſſez mon ennemi pour me flatter. D'où je conclus que l'Auteur en eſt quelque autre pauvre Irlandois.

P. S. Je vous proteſte que ce n'eſt pas moi qui ai ôté la plume des mains de Mr. Pope. Mais puisqu'il refuſe de remplir le reſte de la page, je m'imagine avoir le droit de me charger de cette commiſſion. Je n'aſpire pas à une réputation épiſtolaire, mais je ne laiſſe pas de ſonger avec plaiſir qu'on ſaura dans la ſuite, qu'il y a eu entre vous & moi des liaiſons de la plus intime amitié. Pline a compoſé ſes Lettres pour le Public, & j'en dis autant de Senéque, de Balzac, de Voiture, &c. Cicéron n'en a pas fait de-même: auſſi ſes Epitres ſe font-elles lire avec plus de plaiſir que toutes les autres que l'Antiquité nous a transmiſes.

En

En les parcourant nous démêlons des ſecrets, qu'on avoit eu deſſein de nous cacher. Nous voyons Caton, Brutus, Pompée, & pluſieurs autres, tels qu'ils étoient réellement, & non pas tels que la ſtupide Multitude de leur tems ſe les figuroit, ou que les Hiſtoriens & les Poëtes les ont repréſentés. Je me ſouviens d'avoir vu à Aix-la-Chapelle une Proceſſion, dans laquelle une Figure de Charlemagne eſt portée ſur les épaules d'un Homme qui eſt caché ſous la longue robe du Monarque. Si l'on accompagne ce Prince juſque dans la Sale qui lui ſert de demeure, on voit le Porteur ſortir de deſſous la robe, & la Figure gigantesque, devenue d'une taille ordinaire, aller humblement occuper un coin de la Sale.

Je conviens avec Pope, que notre Climat eſt meilleur que le vôtre, & que votre caractére de bon Patriote auroit moins à ſouffrir ici que là où vous êtes. Venez donc nous voir, ne fût-ce que pour nous rendre une viſite. Il y a bien des gens ici qui ſouhaittent de toute leur ame que vous veniez demeurer avec nous. Mais beaucoup de bonne volonté, & peu de pouvoir, produiſent des effets ſi foibles & ſi lents, qu'il n'y a que le Ciel ſeul, ou des Hommes Céleſtes, qui

qui veuillent les accepter ——. Je ſais que vous ſerez fâché contre moi ſi je ne vous dis rien d'une bonne Femme, qui eſt toujours abſente & dans un état de langueur. Si elle gagne aſſez de forces pour repaſſer la Mer (& elle ſe porte mieux depuis quelques ſemaines) je la nourrirai dans cette Ferme avec tout le ſoin & toute la tendreſſe poſſibles. Sinon il faudra que je lui aille rendre les derniers devoirs de l'amitié en quelque endroit qu'elle ſoit, ce qui dérangeroit pourtant le plan de vie que je me ſuis formé. Adieu, je ſuis à vous fidélement, & avec toute la ſincérité imaginable.

LETTRE XLVI.

MYLORD B.

AU Dr. SWIFT.

Janv. 1730--31. JE commencerai ma Lettre par vous dire, que ma Femme eſt de retour depuis environ un mois, & que ſa ſanté, quoique mauvaiſe, eſt meilleure qu'elle n'a été depuis deux ans. Elle vous aime beaucoup; & comme elle s'eſt émancipée à être ſon propre Médecin

decin avec quelque ſuccès, elle vous offre ſes ſervices. Plût à Dieu que vous fuſſiez à portée de la conſulter de bouche! Il y auroit dans ſes recettes quantité de *Medecina animi*, & cela ſans avoir recours aux Livres de Trismégiſte. Pope & moi ſerions ſes principaux Apoticaires pour le tems de la cure; & quoique nos plus habiles Botaniſtes ſe plaignent que les Simples & les Herbes qui entrent dans la compoſition des remédes qu'il vous faut, ſont à-préſent aſſez difficiles à trouver ici, il y en a pourtant davantage en Angleterre qu'en Irlande; ſans compter que par le ſecours d'un peu de Chymie les Drogues les plus pernicieuſes changent de nature, & le plus terrible poiſon devient un ſpécifique —. Pope eſt actuellement avec moi dans ma Bibliothéque, & écrit tant au ſiécle préſent qu'aux ſiécles avenir, pendant que je commence cette Lettre, qu'il a promis d'achever. J'ignore quel bien il fera au Genre-Humain; mais il a pourtant cette conſolation, de ne pouvoir en faire moins que vous n'en avez fait avant lui. J'ai penſé quelquefois, que ſi des Prédicateurs, & des Auteurs qui écrivent ſur la Morale, arrêtent ou même retardent un peu les progrès du Vice, ils font tout ce dont la Nature Humaine eſt

eſt capable: une réformation réelle ne ſauroit être produite par des moyens ordinaires ; elle exige de puiſſans moyens, qui ſoient en même tems des châtimens & des leçons: c'eſt par des Calamités Nationales qu'une Corruption Nationale doit ſe guérir ——. Donnez-nous de vos nouvelles: nous méritons cette attention, parce que nous le déſirons, & parce que nous croyons que des nouvelles de notre part vous feroient plaiſir.

LETTRE XLVII.

MYLORD B.

AU Dr. SWIFT.

Mars 29. J'Ai différé pendant quelques ſemaines à répondre à votre Lettre du mois de Janvier, dans l'eſpérance de pouvoir vous dire quelque choſe de poſitif concernant un Projet qui nous regarde tous deux, mais moi principalement, puiſqu'il tend à nous réunir. Il y a déjà du tems qu'il me roule en tête, & qu'il me tient au cœur. S'il y a moyen qu'il réuſſiſſe, je m'expliquerai plus clairement. Au com-

commencement de l'Hiver j'ai été malade près d'une ſemaine entiére, mais ſans aucun danger, ni de la part de la maladie même, ni de celle de trois Médecins, dont j'ai eſſuyé les remédes. C'étoit une fiévre intermittente, qui a été ſuivie d'une meilleure ſanté, que mon peu de reſpect pour les loix d'un ſage régime ne mérite. Mon cher Doyen, nous ſommes tous deux dans le déclin de la vie, & cela déjà depuis quelques années: rendons la deſcente auſſi douce qu'il ſera poſſible. Garantiſſons-nous des maux phyſiques à force de ſoins, & par l'uſage des moyens que l'expérience nous a appris être les meilleurs. Garantiſſons-nous du mal moral par le moyen de la Philoſophie. Je ne veux point de l'alternative que vous propoſez; mais nous pouvons, même (pourvu que nous ſuivions la Nature, & que nous écartions les chiméres de l'imagination) nous devons néceſſairement devenir d'année en année plus indifférens pour la vie, & pour les intérêts d'un ſyſtême que nous allons bientôt quitter. Ce reméde vaut bien mieux que la Stupidité. L'affoibliſſement des paſſions donne des forces à la Philoſophie: car les paſſions peuvent s'affoiblir, ſans que la Stupidité vienne offrir ſes ſervices. *Les paſſions*

(dit

dit Pope, notre Théologien, comme vous le verrez un jour ou l'autre) ſont les *Souffles* de la vie : ne nous plaignons pas que ces Souffles ne dégénerent point en tempêtes. Quel tort l'âge nous fait-il, en ſubjuguant des ennemis que nous aurions dû combattre durant tout le tems de notre vie ? Il eſt à-préſent ſix heures du matin : je me rappelle le tems (& je ſuis bien aiſe qu'il ſoit paſſé) que je me couchois à peu près vers cette même heure, raſſaſié de plaiſirs, ou accablé d'affaires : ma tête étoit remplie de projets, & mon cœur ne l'étoit guéres moins d'anxiété. Croyez-vous que ce ſoit un malheur, que je me léve maintenant à cette même heure, le ſang rafraîchi par un paiſible ſommeil, & avec une ame tranquille ? que non ſeulement les affaires paſſées de la vie, mais même celles qui ſont préſentes, ſe trouvent à mon égard comme placées à une certaine diſtance, de ſorte que leurs desagrémens m'affectent moins ? Si les paſſions exerçoient encore ſur moi leur empire, elles m'expoſeroient à l'attaque, non ſeulement de tous ces objets, mais même à celle de quantité de futurs contingens, & la Raiſon me laiſſeroit fort mal à mon aiſe dans la mêlée. Je laiſſe à Pope le ſoin de parler pour lui-

lui-même, mais il faut que je vous diſe combien ma Femme a d'affection pour vous. Elle dit avoir aſſez de forces pour vous ſervir, ſi vous veniez ici, & cependant elle eſt bien foible, je vous aſſure. Une fiévre lente mine ſa conſtitution : nous la renvoyons quelquefois, mais elle revient toujours, & fait de nouvelles bréches, avant que la nature ait réparé celles qui ſubſiſtoient déjà. Je n'ai pas honte de vous avouer, que d'heure en heure mon admiration à ſon égard va en augmentant : la mort n'eſt point pour elle le Roi des Epouvantemens : elle la regarde ſans la moindre frayeur. Quand il lui arrive de ſouffrir beaucoup, elle l'enviſage comme l'unique vrai reméde contre la douleur ; quand la vie redevient ſupportable, elle ſent renaître ſa répugnance naturelle à ſe ſéparer de ſes Amis, auxquels elle eſt plus fortement attachée qu'à la vie même ——. Vous n'attendrez pas ma premiére Lettre auſſi longtems que vous avez attendu celle-ci ; & dans chacune de celles que je vous écrirai, Pope ajoûtera quelque choſe de bien meilleur que les bribes des anciens Philoſophes, qui étoient les préſens, *munuſcula*, que Senéque, comme un vrai Fat ſtoïque, avoit accoutumé d'envoyer dans chaque Epitre à ſon Ami Lucilius.

P. S.

P. S. Mylord vient de parler de ſa Femme: pourquoi n'en ferois-je pas autant de ma Mére? C'étoit hier ſon jour de naiſſance, & le premier jour de ſa quatre-vingt onziéme année; ſa mémoire a fort baiſſé, mais ſa vue & ſon ouïe ſont paſſablement bonnes; elle ne dort pas mal, mange ſobrement, boit de l'eau, & récite ſes priéres; voilà tout. J'ai bien ſujet de rendre graces à Dieu de m'avoir conſervé ſi longtems une bonne & tendre Mére, & de m'avoir impoſé comme exercice, durant quelques années, ces ſoins qui lui ſont actuellement auſſi néceſſaires que les ſiens me l'ont été. Un pareil objet, en s'offrant journellement à nos yeux, attendrit trop l'ame, pour qu'on ſoit tenté de former des liaiſons du même genre. J'ai fait autrefois tout de mon mieux pour m'acquérir & pour mériter un Ami: peut-être aurois-je mieux fait de ne jamais tenter cette entrepriſe, & de regarder ſimplement le monde comme un endroit qu'il faut traverſer. Le fin du fin eſt de ſe conduire comme un honnête Voyageur, qui paye ce qu'il doit à ſon Hôte, donne l'aumône à la portiére, & puis dit, fouëtte Cocher. En dépit, de cette réflexion, je m'occupe à-préſent à écrire un Livre, qui doit engager le Genre-Humain

main à regarder la Vie comme une ſource de plaiſirs, & égayer la Morale ——. Et dans l'inſtant même que je vais voir une perſonne que j'aime tendrement, je dois paſſer demain la journée avec quelques Amis (en prenant ce mot dans le ſens vulgaire) & les bien régaler ——. *Sic, ſic juvat ire ſub umbras.* Pendant qu'on vit, il faut tirer le meilleur parti qu'on peut de la vie,

Cantantes *licet uſque (minus via lædet) eamus,*

comme le Berger dit dans Virgile, un peu de muſique fait oublier que le chemin eſt long & mauvais.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVIII.

MYLORD BOLINGBROKE AU DR. SWIFT.

VOus pouvez compter que, ſi vous paſſez la mer ce Printems, vous me trouverez non ſeulement de retour dans le chemin des Etudes, mais auſſi occupé à compoſer les Mémoires Hiſtoriques que vous m'avez impoſés comme

me une tâche depuis pluſieurs années. J'attens quelques matériaux, qui me mettront en état de remplir dans toute ſon étendue le plan que je me ſuis propoſé, & qui ne pourroit qu'en ſouffrir ſi ces matériaux alloient me manquer.

Il y a une heure que le Docteur * eſt arrivé de Londres pour me rendre viſite. Il m'a paru fort preſſé de regagner la Capitale, où il va donner de l'occupation à la Preſſe. Il m'a laiſſé huit Diſſertations (*a*), qui ne ſont qu'une petite partie de ſon Ouvrage, & m'a prié de les parcourir, & de lui communiquer Lundi prochain (car il doit revenir ce jour-là) les remarques que j'aurai faites. Par le peu que j'ai lu de ſes deux premiéres Diſſertations, je vois clairement qu'il m'eſt entiérement impoſſible de le ſervir. Il ſuppoſe éternellement ce qui eſt en queſtion, & ſa façon de raiſonner n'eſt aucunement concluante. Le ſeul avis que je pourrois lui donner en conſcience, le choqueroit ſurement, & ne ſeroit pas ſuivi. Je me tirerai de ce mauvais pas du mieux qu'il me ſera poſſible; car j'eſtime cet homme, & ne voudrois pour rien au monde le deſobliger.

Vos

(*a*) *La Révélation examinée avec candeur.*

Vos idées au ſujet de la Retraite & de l'Exercice ſont très-vrayes. Il ne faut pas ſuivre ſon goût pour la premiére de ces choſes, juſqu'à devenir ſauvage, ni négliger la ſeconde au point de pécher contre les régles établies ſur le chapitre de la ſanté. Mais je connois des gens qui, de peur d'être ſauvages, vivent avec tous ceux qui veulent bien vivre avec eux; & qui, pour conſerver leur ſanté, gaſpillent la moitié de leur tems. Adieu. Pope demande à ajoûter un mot.

P. S. J'eſpére que ce que vous venez de lire, ſera un puiſſant motif pour vous engager à venir. Dieu ſait ſi de mes jours je verrai l'Irlande: je n'en concevrai jamais le déſir, s'il y a moyen de vous attirer ici, & de vous y garder. Cependant je crains de ne me trouver trop tôt un homme libre ——. Je m'acquitte réguliérement des commiſſions que vous me donnez pour le tiers & le quart, quand je les rencontre; ce qui m'arrive rarement, menant une vie plus retirée de jour en jour. Je regarde de plus en plus le monde d'un œil indifférent, & ne ſuis nullement curieux de ce qui s'y paſſe: il n'y a pourtant dans tout ceci, ni mauvaiſe humeur, ni colére, & je ſuis parvenu au degré de perfection de pardonner leurs calomnies aux Co-

quins, & aux Sots leurs injures. Je passe la plus grande partie de mon tems à Dawley & chez moi. Mylord (& je m'en attribue en bonne partie le mérite) a autant d'aversion pour la Politique que moi. Quelque vaine que soit à-présent la Philosophie, elle l'est moins que la Politique. Pour opérer quelque chose, il faut avoir recours à la Satyre; & ceux qui ne rougissent de rien, ont honte d'être ridicules. Je m'imagine que si nous trois passions seulement trois années ensemble, il pourroit en résulter quelque avantage pour notre Siécle.

Ma santé, dont je sais que l'état vous intéresse, est comme à l'ordinaire, je n'écris presque rien. Vous savez que je n'ai jamais eu ni goût ni talent pour la Politique, & c'est néanmoins ce qu'on recherche aujourd'hui. Les obligations personnelles que j'ai à des gens de différens Partis, ne s'effaceront jamais de mon souvenir, &, après ma propre tranquillité, il n'y a rien que je souhaitte tant que la Tranquillité Publique. Je ne saurois vous recommander le Livre du Docteur — autant que je fais celui du Doyen Berkley (a), quoique le premier ait par-ci par-là

(a) Ouvrage excellent & original, intitulé *le Petit Philosophe.*

par-là quelque chose d'ingénieux, & ne soit pas mal écrit. Son Ouvrage, qu'il suppose destiné *ad populum*, l'est suivant moi *ad Clerum* (a).

Adieu.

(a) Il auroit pu ajoûter *à Cloro*; ce qui s'y trouve de meilleur, étant pillé.

LETTRES DU DR. SWIFT A MR. GAY.

Depuis l'An 1729 *juſqu'à* 1732. (*a*)

LETTRE XLIX.

Dublin, Mars 19. 1729.

JE le nie. J'obſerve en vous écrivant notre ancien traité, dont un des articles porte qu'une ſeule & même Lettre eſt cenſée écrite à tous nos Amis communs, pourvu que je l'adreſſe à vous, ou à quelqu'un d'eux. Mais je veux bien faire un nouvel accord, puiſqu'auſſi-bien vous êtes dans un nouveau Monde, & je répondrai à toutes vos Lettres. Je vous charge d'aſſurer au-plutôt de mes très-humbles reſpects la Ducheſſe de Queensbury, & de lui notifier que tout ce qu'il y a d'honnêtes-gens ici, boit jour-

(*a*) Trouvées parmi les Papiers de Mr. Gay, & rendues au Dr. Swift par le Duc de Queensbury & par Mr. Pope.

journellement à ſa ſanté. Mes Sujets *Whigs* mêmes ſeroient fachés de ne ſe pas conformer à cet uſage —. Je laiſſerai mon argent entre le mains de Mylord Bathurſt, & l'adminiſtration des revenus entre les vôtres. Mr. Pope parle de vous comme d'un étranger; mais la différence d'occupations & d'intérêts dans la vie, par la bizarerie de la fortune, empêche de vivre enſemble ceux qui, s'ils ſuivoient leur inclination, ne ſe ſépareroient jamais. J'eſpére que dès que vous ſerez aſſez riche, vous aurez en Ville, ou à la Campagne, un petit manoir, où vous pourrez donner un repas à vos Amis: car la ſaiſon domeſtique de la vie approche. Je vous ſouhaitte cent livres ſterling de plus par an. Cette ſomme ſuffit pour vous entretenir quelques chevaux, & vous faire joüir du plaiſir de la promenade pour peu que le tems le permette. C'eſt un des grands agrémens de la vie, & dont je connois tout le prix: car il n'y a point d'homme en Ville, ni à cinq milles à la ronde, qui ſe proméne autant que moi. J'ai écrit en dernier lieu à Mr. Pope. Plût à Dieu que vous euſſiez une petite retraite dans ſon voiſinage; mais il n'y a pas moyen encore de vous fixer, & toute Dame, qui auroit un Caroſſe à ſix chevaux, vous méneroit au Japon.

LETTRE L.

Dublin, Nov. 10. 1730.

MYlord Péterborowgh étant en Ambaſſade du tems de la Reine, menoit une vie ſi errante, que les Miniſtres (je ſais la choſe d'eux-mêmes) ne ſavoient où lui adreſſer leurs Lettres. Je me trouve dans le-même embarras à votre égard : car vous êtes tantôt en Ecoſſe, tantôt à Hamwalks, & tantôt Dieu ſait où. Vous êtes un homme affairé, & dont le loiſir eſt trop précieux pour l'employer à un commerce de Lettres qui ne ſignifie rien. C'eſt moi qui vous ai procuré la Charge de *premier Miniſtre* de Mylord Duc : car Sa Grandeur ayant appris avec combien de ſageſſe vous adminiſtriez mes revenus, a trouvé bon de vous confier dix talens. J'ai été vingt fois tenté d'aller paſſer un Eté aux environs des Dunes de Salisbury, que j'ai parcourues aſſez ſouvent. Croiriez-vous, par exemple, que j'ai compté deux fois les pierres de Stonehenge, & que je ſais qu'il y en a quatre-vingts-douze ou quatre-vingts-treize ? Je vous prie de faire mes très-humbles remercimens à Madame la Ducheſſe, de la bonté qu'elle a de ſe ſouvenir de moi.

On

On aſſure (mais j'ai peine à le croire) qu'elle eſt *Matre pulchrâ filia pulchrior*. Elle n'étoit encore qu'un enfant quand je l'ai vue la derniére fois, & je ne trouve nullement bon qu'elle ſurpaſſe en beauté ſa Mére, qui a été long-tems l'objet de ma plus haute admiration ——. Je me porte aſſez mal pour aller prendre les bains, ſans que je ſache s'ils me conviennent ou non. J'ai bien envie d'aller dépenſer mes deux cens livres ſterling en France l'Eté prochain, & ſuis fort content d'avoir cette ſomme, qui eſt à peu près la moitié de tout l'argent qu'on a laiſſé de reſte dans ce Royaume. Vos Amis ſont charmés de vous poſſéder chez eux, & leur affection vous vaut un établiſſement. Cependant, ce me ſeroit un contentement plus parfait encore, ſi je vous voyois à votre aiſe, dans une bonne maiſon, avec un joli jardin. J'ai connu une Demoiſelle de bonne famille, mais peu favoriſée des biens de la fortune, qui paſſoit des mois entiers, tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre de ſes parens. Bien reçue par-tout, elle vécut pendant quelques années dans l'abondance & dans les plaiſirs: ce bonheur finit avec ſa jeuneſſe; après quoi perſonne ne ſe ſoucia plus d'elle. Mr. Pope ſe plaint de vous voir ſi rarement; mais c'eſt-là

un malheur inévitable, les différentes circonſtances de la vie ayant toujours ſéparé ceux que l'amitié vouloit unir: le but de la Providence en ceci ſemble être de ne nous pas rendre aſſez heureux ſur la Terre, pour concevoir un puiſſant attachement pour la vie, & nous trop faire craindre la mort. J'eſpére que vous joüiſſez actuellement d'un avantage qui vous a manqué juſqu'ici, je veux dire, qu'au ſujet de l'état de vos affaires vous n'éprouvez plus ces inquiétudes, qui altéroient votre gayeté, & qui nuiſoient ſi fort aux charmes de votre converſation. Car ſi j'en crois Mr. Pope, les intérêts de la ſomme qu'il a en main, pourront s'accumuler, & ſervir à vous mettre bientôt dans une ſituation aiſée; qui vous ſera d'autant plus agréable, que vous n'aurez aucune obligation à des Grands également deſtitués de généroſité & de goût —. Si vous voyez Mr. Céſar, faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que le Libelle qui a été imprimé ici contre moi, & réimprimé à Londres, a été compoſé par moi-même, & envoyé à un Imprimeur *Whig*. Il eſt dans le génie & dans le ſtile des Piéces Satyriques, qui ont été publiées contre un de mes Amis, que vous connoiſſez. Adieu.

LET-

LETTRE LI.

IL y a quinze jours que je vous ai écrit une longue Lettre, dans la ſuppoſition que vous étiez à Londres, d'où j'avois appris qu'une de vos précédentes Lettres étoit datée. Je n'avois garde de m'imaginer que vous fuſſiez retourné à Aimsbury ſi avant dans la ſaiſon, la Campagne alors ne pouvant être le ſéjour que de ceux qui ont été maltraités par la Cour à cauſe de leurs vertus : ce qui eſt un état de félicité d'autant plus pur, que l'Envie ne l'empoiſonne pas, quoiqu'il mérite bien d'être envié. Je donnerois quelque choſe de bon pour perdre la faveur comme le Duc & la Ducheſſe de * l'ont fait. Je penſe que Mylord Carteret, depuis qu'il n'eſt plus Viceroi, ne me veut pas de mal; car je lui ai dit ſouvent, que ce n'étoit que comme Viceroi que je le haïſſois. J'avoue que ſa maniére de mettre ce Royaume aux fers, eſt plus obligeante que celle de la plupart de ſes prédéceſſeurs, & qu'en fait d'avancemens Eccléſiaſtiques il a eu juſqu'à ſix fois égard à ma recommandation. Dublin, Nov. 19. 1730.

Vous avez vu par ma derniére Let-

tre, que mes éternels vertiges (qui cependant ſont plus ſupportables qu'ils ne l'ont été) me détournent, pour le préſent, de faire un tour en Angleterre. Il y auroit de l'imprudence à ne pas reſter chez moi, où je puis avec le Centenier dire à mon Serviteur, *Va, & il va, & Fai telle choſe, & il la fait.*

A LA DUCHESSE ...

MADAME,

Cet humble début eſt préciſément comme quand on va recevoir quelqu'un au bas d'un eſcalier. Je ſuis bien aiſe que vous ſachiez votre devoir; car c'eſt une régle établie & connue depuis plus de vingt ans en Angleterre, que les premiéres avances m'ont été faites conſtamment par toutes les Dames qui aſpiroient à l'honneur de ma connoiſſance, & leurs avances ont toujours été plus grandes à proportion de leur qualité. Je ne ſais comment il m'eſt arrivé d'avoir la foibleſſe de vous diſpenſer de l'obſervation d'un article auſſi important. Mr. Gay vous atteſtera pourtant qu'une Inconnue n'a obtenu la permiſſion de me venir voir, qu'après l'avoir demandée onze fois. Qu'il me ſoit permis, Madame, d'ajoûter,

joûter, que vous êtes tant ſoit peu impérieuſe dans votre façon de faire des avances. Vous dites, que peut-être vous ne me goûterez pas; j'oſe aſſurer que vous vous trompez, ce que je me fais fort de prouver; car en dernier lieu je n'ai point du tout été goûté par une perſonne dont le goût ne s'accorde nullement avec le vôtre. Cependant, ſi j'ai jamais l'honneur de vous venir rendre mes devoirs, par une prudence craintive je paroîtrai le plus vain qu'il me ſera poſſible, afin d'ignorer ce que vous penſez de moi. C'eſt vous-même qui m'avez donné ce conſeil, dont au-reſte je n'avois pas beſoin; car Diogéne lui-même ſeroit vain d'avoir eu, pendant quelques inſtans, part à votre ſouvenir.

LETTRE LII.

Dublin, Avril 13. 1730--1.

VOtre ſituation eſt tout-à-fait étrange, la Ducheſſe eſt votre Tréſorier, &, à ce que Mr. Pope aſſure, vous êtes celui du Duc. J'ai compoſé, à cette occaſion, une Piéce en vers, où je vous donne des directions négatives, de ne pas faire telle & telle choſe, &c. comme d'autres Tréſoriers: vous y apprendrez auſſi comment, dans votre poſte, on doit ſe conduire avec les Domeſtiques, les Fermiers, les Gentilshommes du voiſinage, que je regarde comme autant de Courtiſans, de Membres du Parlement, & de Princes alliés: ce n'eſt-là que le commencement d'un paralléle qui eſt ſi long qu'il m'a ennuyé. Je prouve que des Poëtes ſont les gens du monde les plus propres à être Tréſoriers des Grands, tant à cauſe de leur vertu, que du peu de cas qu'ils font de l'argent, &c. — Pourquoi n'avez-vous pas fait faire un nouveau talon à votre ſoulier? Seroit-ce pour faire votre cour à St. James, en affectant d'imiter le Prince de Lilliput? — Comme le reſte de votre Lettre ne rend point du tout juſtice à Madame la

la Ducheſſe, je n'ai plus rien à vous dire, & je deſtine à cette Dame ce qui ſuit.

Madame, puiſque Mr. Gay aſſure que vous voulez tout faire à votre tête, & que je poſſéde éminemment la même perfection, je commencerai par terminer cette eſpéce de différend, afin de prévenir les fâcheuſes ſuites qu'il paroît en appréhender; vous ſerez Souveraine dans tous les lieux excepté dans votre maiſon & dans les domaines qui en dépendent. Là, & là uniquement, je prétens être le maître, de ſorte que votre empire s'étend ſur le Monde entier à l'exception de deux ou trois cens arpens de terre, & de deux ou trois maiſons en Ville ou à la Campagne. Je conſens outre cela, par grace ſpéciale & de mon propre mouvement, que vous ayez raiſon contre tout le Genre-Humain, excepté moi, & que vous n'ayez jamais tort que quand vous ne ſerez pas de mon avis. Pour ce qui eſt du troiſiéme article, où vous demandez la permiſſion de dire franchement ce que vous penſez, je vous l'accorde, de tems en tems, même à mon égard, mais à condition que vous ne direz rien qui puiſſe me déplaîre.

Au reſte, à-moins que je ne ſois bien pauvre, bien malade, ou mort, ou

malheureux au-delà de toute expression, je ne manquerai pas de vous venir faire ma cour à Aimsbury. Vous êtes la premiére Dame que j'aye déſiré de voir depuis le 1. d'Août 1714. Je ne ſais pas au juſte en quel tems ce déſir eſt devenu ſi violent, me ſouvenant ſeulement que je n'étois pas alors en Angleterre; car ſurement j'aurois gagné à pied votre Château en Ecoſſe. Il y aura cependant moyen de me rappeller l'époque en queſtion, en demandant à queiques-unes de nos Dames d'ici le mois, le jour, & l'heure que leur compagnie a commencé à me devenir ſupportable? Tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, ſeront toujours les objets de mes vœux, mais perſonne au monde ne le ſera auſſi particuliérement que vous: la ſeule grace que j'exige pour cela, eſt que vous me rendiez la juſtice de me mettre au nombre de ceux qui ont le plus profond reſpect pour tout ce qui s'appelle vertu, bonté, prudence, courage & généroſité: d'où vous pouvez inférer avec quels ſentimens de vénération & de reconnoiſſance j'ai l'honneur d'être, &c.

A MR. GAY.

Je viens de recevoir votre Lettre du

du 24 de Février, avec un P. S. de Mr. Pope, au ſujet duquel je ne ſuis pas ſans inquietude. Si je ne me trompe, il vous a dicté la premiére partie de la Lettre, & a, quelques jours après, ajoûté le reſte avec bien de la peine. Je vois par ſon écriture qu'il ne peut qu'être extrêmement foible. Que ſa Philoſophie eſt ſupérieure à la mienne! Il me ſeroit impoſſible de ſoutenir ſa vue, mais je lui écrirai bientôt.

LETTRE LIII.

DEpuis la réception de votre Lettre, j'ai toujours été dans l'intention de paſſer en Angleterre; &, après avoir débarqué à Briſtol, de profiter de la permiſſion que la Ducheſſe m'a accordée de venir paſſer un mois à Aimsbury. Mais plus d'un obſtacle s'eſt oppoſé à l'exécution de mon projet. Premiérement, j'ai cru mon procès terminé; mais ma Partie adverſe, après avoir fait profeſſion de la Religion Proteſtante depuis vingt ans, a déclaré avoir toujours été Catholique, ce qui, en vertu d'une des Loix de ce Royaume, l'empêche d'acheter, & par conſéquent de vendre: de

Dublin, Juin 29. 1731.

de ſorte que je ne ſais plus à quel Saint me vouer. Ce n'eſt pas-là néanmoins le plus grand de mes maux; car les vertiges auxquels je ſuis ſujet, au-lieu de venir rarement & avec violence, me tourmentent continuellement, plus ou moins: à-la-vérité leurs attaques ſont ſupportables, mais elles ne laiſſent pas de me mettre hors d'état de vivre avec tout ce qui eſt jeune, ou qui ſe porte bien. Des gens valétudinaires ne doivent ſe trouver que-là où ils commandent, & où ils ont droit de gronder; il faut que j'aye des chevaux à monter; il faut que je me couche & que je me léve quand je le trouve bon, & que dans le ſéjour que j'habite tout le monde ſoit ſoumis à mon autorité; il faut que je diſe des choſes qui n'ont point de ſens, quand j'en ai envie, & que ceux qui m'entendent, approûvent mes beaux diſcours.

Je vous ai toujours dit que Mr. — n'étoit bon qu'à jouer le miſérable rôle de Courtiſan. Je m'embarraſſe fort peu qu'il m'écrive ou non. Vous pouvez le dire hardiment à la Ducheſſe, mais vous êtes trop charitable & trop dupe pour cela: j'aime pourtant en vous cette derniére qualité, à cauſe que je l'ai remarquée plus d'une fois en moi-même.

Vous

Vous êtes le plus pauvre Amant du monde. Si vous aimez Mlle — Pourquoi ne lui ordonnez-vous pas de vous prendre? Si elle n'en fait rien, elle ne mérite pas votre attachement, vous lui faites trop d'honneur; elle n'a ni ſens ni goût, ſi elle oſe vous refuſer, quand même elle ſeroit riche de dix mille livres ſterling.

Je vois fort bien d'ici Madame la Ducheſſe. Il me ſemble lui entendre dire, Mr. Gay, rempliſſez ſi bien votre Lettre au Doyen, qu'il ne reſte plus d'eſpace pour moi. Il ne veut pas nous venir voir, je lui ai écrit trois fois, & m'en tiendrai-là; qu'il vienne, s'il en a envie; poſitivement il n'aura pas une ſyllabe de ma main. J'avoue que je ne m'attendois pas à une pareille ingratitude de ſa part, après lui avoir procuré ici un nombre d'adorateurs ſi prodigieux, outre les milliers qu'elle y avoit déjà —. Je ne vous reconnoîtrai aſſez riche que quand vous aurez ſept mille Piéces, qui vous en donneront deux mille par an. Grace à ce revenu, en faiſant un peu le paraſite, vous vous tirerez d'affaire étant jeune; & quand vous ſerez devenu vieux, vous pourrez avoir deux Valets, une vieille Cuiſiniére, un petit Jardin, une plume & de l'encre — pourvu que vous viviez à la Campa-

gne.

gne —. N'avez-vous aucune Piéce ſur le métier, en vers ou en proſe ? Je voudrois bien que la Ducheſſe vous obligeât à écrire. Adieu.

MADAME,

Depuis que je commence à vieillir, j'ai trouvé que toutes les Dames deviennent inconſtantes, ſans en avoir la moindre honte. La cruauté que vous avez eue de ne pas ajoûter un mot à la Lettre de Mr. Gay, m'a fait ici un tort infini : auſſi longtems que vous m'avez honoré d'un P. S. les Dames de Dublin ont été merveilleuſement obligeantes envers moi ; mais à peine à-préſent daignent-elles me regarder. Je n'oſerois pas leur avouer, qu'après un mépris auſſi marqué de votre part, j'ai pourtant eu la baſſeſſe d'ame de vous écrire : ſi elles me ſoupçonnoient ſeulement d'être capable d'une pareille lâcheté, elles me tourneroient toutes le dos. Je vous prie, Madame, de rentrer en vous-même, & de ſentir à quoi vous m'expoſez. Je vous promets, de ma part, de vous laiſſer la maîtreſſe à Aimsbury ſix minutes chaque heure, & ſept à Londres, auſſi longtems que je me porterai bien ; mais s'il m'arrive d'être malade, je m'empare du gouvernement, & ne vous céde

céde pas même une ſeconde. Ce langage vous paroîtra bien fier dans la bouche d'un homme, qui ſe fait un honneur d'être avec tout le dévouement poſſible, &c.

LETTRE LIV.

VOus en agiſſez fort mal à mon égard, vous & Madame la Ducheſſe; car je vous proteſte qu'il m'eſt impoſſible de diſtinguer le ſtile de l'un de vous d'avec celui de l'autre; & j'en dis autant de l'écriture. Je jurerois que le commencement de votre Lettre eſt de la main de la Ducheſſe, quoiqu'il doive paſſer pour être de vous : car il s'y trouve un maudit menſonge, qui eſt, qu'elle n'a ni jeuneſſe, ni ſanté. Je dois d'un autre côté, croire abſolument que ce qu'il faudroit ſuppoſer écrit de la main de la Ducheſſe, l'eſt de la vôtre; tout ceci m'embarraſſe tellement que je ne ſais plus où j'en ſuis. Août 28. 1731.

Je me trouve actuellement à huit milles de notre Capitale chez un Miniſtre de Village, où je travaille à deux grands Ouvrages: le premier eſt deſtiné à réduire la politeſſe, l'eſprit, l'humeur & le ſtile d'Angleterre en Syſtême abrégé, pour l'uſage de toutes

tes les Perſonnes de qualité, & particuliérement des Filles d'honneur (*a*). L'autre Ouvrage n'eſt pas moins important: on pourroit l'appeller, le Devoir des Serviteurs, en vingt différens états, depuis le Maître-d'hôtel & la Femme de chambre, juſqu'au Marmiton (*b*) —. Je penſe qu'aucun mortel n'a jamais été invité auſſi inſtamment que moi à venir trouver la meilleure compagnie qu'il y ait en Angleterre. Je ſerois charmé d'avoir la permiſſion d'imprimer votre Lettre, avec un Commentaire de ma façon. J'ai connu en Irlande un Garçon-ſavetier, qui a rempli plus d'une fois les premiers Poſtes d'État, quoiqu'il fût très-ignorant, & qu'il eût à peine le ſens-commun: un Viceroi dit un jour au Roi GEORGE, qu'il étoit le plus grand Sujet que Sa Majeſté eût dans les deux Royaumes; & véritablement il conſerva cette qualité, en ne paroiſſant jamais en Angleterre, ce qui fut la ſeule choſe ſage qu'il fît de ſa vie, excepté un revenu de ſeize mille écus, qu'il eut l'habileté de ſe procurer

(*a*) *Wagſtaff's Dialogues of polite converſation.* Cet Ouvrage a été publié durant la vie de l'Auteur.

(*b*) Un échantillon de ce genre, intitulé *Directions aux Serviteurs en général*, a été publié depuis ſa mort.

curer — Ne ſoyez par ſurpris : l'application de ces deux traits hiſtoriques ſe fait d'elle-même : il faut que je ſois abſent pour ne pas perdre mon crédit auprès de la Ducheſſe. J'ai réſolu de prendre à la lettre les civilités ironiques que cette Dame me fait, & quand j'aurai l'honneur de lui faire ma cour, j'exigerai qu'elle accompliſſe à la rigueur ce qu'elle ſemble me promettre. Au-reſte, avec tout ſon eſprit, elle s'eſt étrangement abuſée, en croyant ſe dérober à l'envie, en ſe releguant dans un ſéjour où l'envie la pourſuit plus qu'elle n'a jamais fait même à la Cour. *Non eam civitas, non Regia domus in exilium miſerunt, ſed illa utraſque.* C'eſt ainſi que Cicéron a dit, ou auroit dû dire.

On aſſure que le *Craftſman* a témoigné dans une de ſes Feuilles volantes qu'il étoit mécontent de ceux qui ont publié la derniére Edition de la *Dunciade;* & l'on m'a demandé ſi Mr. Pope & vous étiez auſſi bons amis qu'autrefois de la perſonne nouvellement diſgraciée ? C'eſt ce que j'ignore, mais je ſuppoſe qu'il y a dans tout ceci quelque mal-entendu. Pour ce qui eſt du talent d'écrire, je vous regarde comme étant à cet égard dans la plus belle ſaiſon de la vie, c'eſt-à-dire, dans le tems que l'invention & le jugement

gement agiſſent de concert. Par rapport aux plans, ils ſont purement accidentels, les uns paroiſſant ſtériles, & devenant d'une fécondité admirable à-meſure qu'on les remplit, au-lieu que d'autres ne fourniſſent rien, après avoir paru promettre les plus belles choſes du monde. Ce que vous dites eſt très-vrai, que chaque Auteur doit s'ouvrir ſa route à lui-même, quoiqu'il puiſſe arriver quelquefois qu'un Ami nous en ouvre une, qui réponde exactement à notre tour d'eſprit. Mais hélas! tout cela n'a plus lieu à mon égard: mon eſprit d'invention & mon jugement ſont toujours aux priſes enſemble, ne ſe ſéparant que quand ni l'un ni l'autre n'en peuvent plus; & les plus grandes bagatelles que j'aye jamais écrites, ſont de graves Diſſertations Philoſophiques, en comparaiſon de mes Compoſitions d'à-préſent; comme (pour employer une phraſe moderne) on le verra quelque jour (*a*).

(*a*) Cette prédiction, faite par maniére de plaiſanterie, a été, après ſa mort, & fort à ſon deshonneur, accomplie à la lettre.

LET-

LETTRE LV.

J'Ignore ſi vous avez fait votre tournée à cheval: en cas qu'oui, j'en ſerai bien aiſe, rien ne pouvant contribuer davantage à votre ſanté. Je ſuis au fait de votre maniére de voyager. Une chemiſe blanche avec deux cravates, & autant de mouchoirs, compoſent votre équipage; & pour ce qui eſt d'un bonnet de nuit, il paroît clairement par l'Iliade, qu'Agamemnon n'en avoit pas. Sept. 10. 1731.

Je me ſuis amuſé depuis quelques mois à compoſer une Piéce de plus de cinq cens vers ſur un ſujet ſingulier, puiſqu'il y eſt queſtion de ce que mes Amis & mes Ennemis diront de moi après ma mort (*a*). J'y mettrai bientôt la derniére main; car j'en efface deux vers chaque ſemaine, j'en ajoûte deux, & j'en corrige huit. Je vous introduis, vous & mes autres Amis, auſſi-bien que mes Ennemis —. C'eſt une choſe tout-à-fait conſolante de voir comment la corruption & la mauvaiſe conduite ſervent à réunir les gens de mérite, & tous ceux qui aiment leur Patrie,

(*a*) Cette Piéce a été rendue publique, & eſt une des meilleures de ſa façon.

trie, ſous quelque dénomination, qu'on les comprenne, les *Whigs* & les *Torys* étant du même avis, dès qu'il leur eſt permis de penſer librement. Si tous ceux qui penſent de cette maniére, ſont peu affectionés au Gouvernement, j'avoue ingénument que je ſuis du nombre, & je vous félicite d'être mal en Cour: c'eſt obtenir trop cher la faveur que de l'acheter au prix de la vérité & de la vertu —. Mais il faut que je vous quitte, pour remercier très-humblement le Duc de l'honneur qu'il a bien voulu me faire.

MYLORD,

J'aurois juré que ma fierté étoit un préſervatif capable de me garantir de tout ſentiment de vanité; mais je me ſerois ſurement rendu coupable de parjure, ſi j'avois pu prévoir le procédé que la Ducheſſe a tenu à mon égard depuis quelques mois, & celui de Votre Grandeur. Peu content même de violer les loix de la modeſtie, j'aurois montré à tout le monde les Lettres que j'ai reçues ſous le ſceau du plus profond ſecret, pour peu que j'euſſe rencontré quelqu'un diſpoſé à croire, qu'un pauvre Inconnu, relegué dans un coin de la Terre, pût être invité par d'auſſi grands perſonnages, dont il n'eſt

n'eſt connu que par ce qu'un Ami prévenu en ſa faveur a trouvé bon d'en dire. J'avouerai pourtant à Votre Grandeur, que j'ai attendu ſon conſentement avant d'accepter l'invitation. Ce n'eſt pas que j'ignoraſſe que Madame la Ducheſſe, depuis votre Union avec elle, a rendu de jour en jour plus victorieuſes les armes avec leſquelles elle vous a ſubjugué d'abord, & dont vous reſpecterez davantage le pouvoir, à meſure que vous deviendrez plus ſage & plus courageux. Ainſi je ſuis ſûr de mon fait, & ce n'eſt que pour montrer mon ſavoir-vivre, que j'ai inſéré la clauſe dont vous avez pris avantage contre moi. Mais comme je n'ai pu me diſpenſer d'informer Votre Grandeur que le ſecret de la Ducheſſe dans ſon gouvernement politique eſt de réduire votre volonté & la ſienne à une ſeule & même volonté; auſſi me crois-je obligé, conformément aux uſages établis dans le monde, de vous remercier très-humblement de la grace que vous m'avez faite de m'inviter. J'accepte cette grace avec reconnoiſſance, & ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

Madame,

J'ai conſulté tous les Savans de ma

connoiſſance qui s'entendent le mieux en Sciences Occultes, & ai paſſé moi-même onze nuits à étudier les deux lignes hiéroglyphiques que votre main a tracées au bas de la derniére Lettre qui m'eſt venue d'Aimsbury, mais inutilement. On m'a aſſuré ſeulement que le langage étoit Cophte, & qu'en ſtile Poëtique étoit exprimée une Invitation d'une Dame du plus haut rang à un étrange homme qu'elle n'a jamais vu. Cette explication redouble la reconnoiſſance avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE LVI.

MR. GAY

AU DR. SWIFT.

Déc. 1. 1731. VOus vous êtes plaint autrefois que Mr. Pope & moi nous emparions de la converſation : il ne tient qu'à vous de nous rendre à-préſent le change, & d'écrire ſeul plus que nous deux enſemble. Si vous ne m'envoyez pas quelque Lettre de tems en tems, on s'imaginera à la Poſte que je ſuis un membre inutile dans la Société ; car-

je

je n'ai d'autre correſpondant que vous. A quelque diſtance que vous vous teniez de nous, vous ne ſerez jamais oublié par ceux qui vous ont connu: ainſi je vous prie de me marquer à votre tour que je ne ſuis pas entiérement effacé de votre ſouvenir. Rien ne peut altérer mon attachement pour vous: je ne cherche point de nouvelle connoiſſance, & n'aſpire pas à la faveur: je ne dépenſe rien en fiacres ni en chaiſes à porteur, pour aller plus ſolemnellement rendre mes hommages aux Grands; & comme je n'ai pas beſoin du ſecours de tels ou tels que j'ai fréquentés autrefois, je ne veux pas paroître non plus briguer de la dépendance.

Par rapport à mes études, je vous dirai que je n'ai pas été entiérement oiſif, quoique je n'aye mis la derniére main à rien. Ce que j'ai fait eſt dans le goût de ces Fables que j'ai déjà publiées. Tout l'argent que je gagne eſt celui que j'épargne, de ſorte qu'avec le tems je pourrai bien devenir avare. Ceux qui donnent dans l'avarice, ont toujours quelque bonne raiſon à alléguer: le motif de la mienne eſt l'*indépendance*. La Ducheſſe, qui ſe fait un plaiſir de révoquer en doute toutes mes perfections, n'a garde de convenir que je ſuis un ſage économe; mais

j'oſe dire que je donne dans l'épargne ſordide, quoique S—k l'emporte à cet égard ſur moi.

Mr. Léwis m'a chargé de vous dire qu'il avoit cinq livres ſterling à vous: il ſuppoſe apparemment que vous l'avez oublié, ſa théſe étant qu'un homme qui fait des vers, ne ſauroit avoir une idée juſte de ſes propres affaires. En apprenant que votre procès étoit terminé à votre avantage, je m'imaginois que tout étoit fait; mais Mr. Pope m'apprend qu'il y a encore une porte ouverte à la chicane. Votre ſituation cependant n'eſt pas auſſi fâcheuſe que celle du Capitaine Gulliver, qui fut ruiné par une Sentence, qui déboutoit ſa Partie adverſe de ſes prétenſions, & la condamnoit aux dépens. Le pauvre Duc de Disney eſt mort, & a partagé ce qu'il avoit entre ſes Amis: Mylord Bolingbroke, Mr. Pelham, le fils cadet du Chevalier Wyndham, Mr. Hill, & le fils de Mylord Maſſam, ont eu chacun cinq-cens Piéces.

Tous ceux avec qui je converſe, me témoignent qu'ils vous veulent du bien; ils ſavent qu'ils me font plaiſir en me parlant de vous; cependant je ſuis perſuadé, que la principale cauſe qui leur fait tenir ce langage, eſt un principe d'eſtime & d'amitié pour vous. Donnez-moi, de tems en tems, des preu-

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

preuves que vous vous ſouvenez de moi (la ſeule reſſource contre la diſtance qui ſépare des Amis éloignés.)

P. S. La Lettre de Mr. Gay eſt bonne, & la mienne ne vaudra abſolument rien; ce que vous y trouverez de plus mauvais eſt cela même, qui me ſervira d'excuſe, je veux dire, que j'ai un mal de tête affreux depuis trois jours. Je ne ſuis jamais malade que je ne ſonge à vos indiſpoſitions, & que je ne ſente avec douleur que ce malheur mutuel nous empêche d'être enſemble: quoiqu'en fait d'incommodités je différe de vous à un égard; car toutes les fois que vous ſouffrez, vous évitez vos Amis, au-lieu que je les cherche; votre procédé eſt plus généreux, au-lieu que le mien eſt plus tendre. Mylady — a été charmée de votre Lettre; car je l'avois préparée à n'attendre aucune réponſe de votre part que dans un an. Peut-être le contentement qu'elle témoigne vous eſt-il ſuſpect, venant de la part d'une Dame de Cour; mais je vous aſſure que c'eſt une Femme tout-à-fait extraordinaire.

Vous verrez bientôt un Ouvrage de Mylord B——, & où j'ai auſſi quelque part. Pleins d'un juſte mépris pour notre Siécle, nous ne nous propoſons que d'obtenir l'approbation de

la Poſtérité ; car nous préférons la Philoſophie à la Politique. Je ſuis bien aiſe que vous ayez pris la réſolution de regarder desormais d'un œil indifférent les vils intérêts des Partis, & même des Pays (car les Pays ne ſont que des Partis plus nombreux) *Quid verum atque decens, curare, & rogare, noſtrum ſit.* L'idée de votre petit Poëme me plaît fort: je voudrois qu'il fût déjà achevé (*a*). Je regarde comme un avantage pour moi toutes les fois que nos noms ſe trouvent réunis enſemble: le Dr. Arbuthnot auroit bien le même coup d'œil: mais rien à-préſent n'eſt capable de charmer ſa douleur; car à en juger par les nouvelles que j'ai reçues ce matin, ſon fils, qu'il aime plus que lui-même, ſe meurt actuellement.

La Piéce que vous me demandez, eſt peu de choſe; le ſeul mérite qu'elle a, eſt de repréſenter aſſez au naturel l'indigne langage que des Gens de condition ont tenu les uns à l'égard des autres: ſurement ils en font trop pour le Peuple, en ſacrifiant leur caractére moral, leurs familles, &c. au divertiſſement de cette canaille de Lec-

(*a*) Ce Poëme a pour ſujet ſa propre mort, & eſt la paraphraſe d'une Maxime de la Rochefoucault.

Lecteurs. Je ſuis de votre avis, qu'il ne faut pas ſe mettre trop en peine de l'admiration de la Multitude, dont je vous déclare que je ne me ſcucie pas, même en qualité d'Auteur. Quand vous verrez l'Ouvrage auquel je travaille actuellement, vous ſerez convaincu que je n'ai voulu plaîre qu'à un fort petit nombre, & que ſi la choſe étoit en mon pouvoir, j'engagerois le Genre-Humain à admirer moins, & à raiſonner davantage (*a*). Je m'étudie à me conſerver du mieux qu'il m'eſt poſſible, & à faire que mon ame & mon corps ſoient un peu contens, & en bonne intelligence. Les infirmités ne m'ont pas encore entiérement fait perdre courage, & vous apprendrez avec plaiſir qu'elles ne ſont pas augmentées, quoiqu'elles ne ſoient pas diminuées non plus. Quand je ſuis malade, je me couche; quand je ſuis mieux, je me léve: je ſuis accoutumé à avoir mal à la tête, &c. ſi des douleurs plus violentes ſurviennent (comme celles que mon dernier rhumatiſme m'a cauſées) mes Domeſtiques me couvrent d'emplâtres, ou mon Chururgien me ſcarifie, & je le ſouffre,

(*a*) Le Poëme dont il veut parler, eſt l'*Eſſai ſur l'Homme*. Mais ſon vœu n'a point été exaucé. En dépit de lui, ſes Lecteurs *admirent* ſon Ouvrage, & n'entendent pas ſes *raiſonnemens*.

fre, parce qu'il le faut. C'eſt un malheur attaché à ma nature, & dont j'aurois tort de me prendre à la Fortune. Je me porte à-préſent auſſi bien que quand vous étiez ici. Je ſouhaitte que vous ne vous portiez pas plus mal. Plût à Dieu que je paſſaſſe ma vie auprès de vous, & telle qu'elle eſt, je ne ſongerois pas à m'en plaindre —. Tous ceux dont vous faites mention, ſe ſouviennent de vous, & voudroient vous voir ici.

LETTRE LVII.

LE DR. SWIFT

A MR. GAY.

Dublin, May 4. 1732.

JE ſuis actuellement auſſi paralytique que vous l'étiez en m'écrivant votre Lettre, & ne me trouve pas en état de faire un pas vers Aimbury: or un faux pas corporel eſt plus mauvais que mille faux pas politiques, & j'en appelle à cet égard au témoignage, ſi ſuſpect en d'autres occaſions, des Cours & des Miniſtres d'Etat, qui vont toujours le même train, parce qu'ils ne ſentent jamais de douleur.

Vous

Vous vous moquez de moi en me parlant d'aller à cheval, & de me promener; car il me ſeroit auſſi facile de voler que de faire l'un ou l'autre de ces exercices. Le plus grand de mes malheurs préſens eſt, que je ne puis, ni manger, ni boire, ni digérer, faute d'exercice; &, ce qui met le comble à mes maux, eſt que ceux qui ne haïſſent pas mon vin, peuvent compter ſurement de me trouver au logis.

Je vois par tout le contenu de votre Lettre, que vous êtes dans le goût d'une vie errante plus que jamais, préciſément l'oppoſé de Mr. Pope, qui de tout tems a aimé à reſter chez lui. J'étois ſur le point de vous ſouhaitter quelque endroit que vous puſſiez appeller vôtre, mais j'avoue que je ne vous connois pas aſſez pour former quelque ſyſtême de vie, qui fût ſurement à votre gré. Vous voulez perſuader la Ducheſſe de ſe promener à cheval & à pied, & depuis vingt ans que je vous connois, je ſais que vous avez toujours joint un violent déſir de changer continuellement de lieu, à une pareſſe enracinée. C'eſt un mouvement trop violent pour vous, que d'aller en caroſſe à ſix chevaux: encore faut-il que vous y ayez la compagnie qui convient le mieux à votre goût, & peu s'en faut que vous n'exigiez que cette

voiture traverſe la moyenne région de l'air pour vous épargner des ſecouſſes. Vous haïſſez mortellement d'écrire, uniquement parce que c'eſt la choſe à laquelle vous devriez vous attacher principalement; tant pour ſoutenir votre réputation dans le monde, que pour vous mettre un peu plus à votre aiſe. Vous êtes compâtiſſant pour tout excepté pour l'argent, votre meilleur Ami, que vous traitez impitoyablement. Comptez que j'aurai des gens à mes gages pour m'informer de tous vos mouvemens. Avez-vous encore des diſtractions, & êtes-vous entiérement mort à la bagatelle? Pouvez-vous compoſer à Aimsbury des Piéces capables de divertir la famille & les Gentils-hommes campagnards du voiſinage cinq milles à la ronde? pouvez-vous faire rire les Laquais qui ſervent à table? les Femmes de la Ducheſſe admirent-elles votre eſprit? Jouez-vous quelquefois au Trictrac avec le Vicaire de la Paroiſſe? les Fermiers ſont-ils bien convaincus que vous ſavez diſtinguer le ſégle de l'avoine, & un chêne d'un pommier ſauvage? Je connois à cet égard toute l'étendue de votre habileté, & que, rélativement à la campagne, prendre à la ligne des rougets ou des goujons, eſt tout ce que vous ſavez faire.

J'ai-

J'aime à vous rendre de bons offices par rapport à vos Amis: ainſi je vous prie de montrer cette Lettre à la Ducheſſe, afin d'augmenter l'idée avantageuſe qu'elle a de vos talens, & de lui faire comprendre de quelle utilité vous êtes dans ſa maiſon. Je ne manquerai pas de lui écrire dès qu'elle ſera à Aimsbury. Hier au ſoir j'ai rendu les derniers honneurs au Pére du fameux Général Meredyth: il eſt mort à l'âge de quatre-vingts-ſeize ans, de ſorte que Madame Pope a encore ſept ans à vivre. Je vous prie de me dire ſi Mr. Pope ſe porte mieux qu'il ne faiſoit dans le tems que j'ai été en Angleterre. Marquez-moi auſſi comment vous vous portez, & combien de vin vous buvez par jour? Ma portion en compagnie eſt une pinte à midi, & une demi-pinte le ſoir; mais je dine ſouvent chez moi comme un hermite, & alors je bois peu de vin, ou point du tout. Je différe cependant de vous; car j'aime la Société, pourvu qu'elle ſoit à mon gré, c'eſt-à-dire, pourvu que ceux qui la compoſent ſoient de moyenne intelligence, & de moyenne condition. Adieu.

LETTRE LVIII.

Dublin, Juillet 10, 1732.

LA date de votre Lettre, que j'ai reçue de Mr. Ryves, me prouve qu'il doit avoir été longtems en chemin. Je ſuis charmé que vous vous ſoyez enfin déterminé pour quelque choſe. Il n'y a aucun genre de Poëſie dont je faſſe autant de cas que des Fables, ni aucun qui me paroiſſe auſſi difficile. J'ai admiré à cet égard le bonheur que vous avez eu d'atteindre dans ce genre un point de perfection auquel il ne m'a jamais été poſſible de parvenir. Je ſuivois pourtant le conſeil que vous m'avez donné; d'abord je m'attachois à trouver quelque trait de Morale, que je traveſtiſſois enſuite en fable; mais il ne m'eſt jamais arrivé d'être content de mon travail. Je me ſouviens d'une de mes Fables, dont le ſujet étoit les Poſtes auxquels d'indignes Sujets parviennent après une longue guerre. J'y ſuppoſois que le Lion, ayant perdu en différentes batailles tous ſes plus vaillans animaux, ſe vit obligé enfin de faire le Sergent Cochon Brigadier, & le Caporal Ane Colonel, &c. Je ſuis de votre avis, qu'il n'eſt pas mauvais de

gagner

gagner quelque choſe par le Théatre: quand cette eſpéce de recolte réuſſit, c'eſt la meilleure qu'un Poëte puiſſe faire en Angleterre: mais, de grace, imaginez quelque choſe de nouveau, & totalement différent de ce que vous avez donné juſqu'ici. L'humeur des Comédiens, qui dédaignent à-préſent les nouvelles Piéces, & votre ſituation actuelle à la Cour, ſont des obſtacles à ſurmonter: mais peut-être que le premier de ces obſtacles n'a plus lieu depuis que je vous ai quitté.

J'avois deſſein de paſſer un mois à Aimsbury, & d'aller de-là à Twickenham, puis à Dawley, ou à Riskins, mais pas à Londres où je ne ſais bonnement où loger; mais je ne ſuis pas encore en ſituation à entreprendre aucune de ces courſes. Je ſerois charmé de vous voir, vers le tems que vous commencerez à devenir vieux, aſſez riche pour avoir deux ou trois domeſtiques, & une jolie maiſon. Il eſt triſte de devoir ſe paſſer de ces *ſubſidia ſenectuti*, quand on n'a plus le même talent de plaire, & que les autres ſe mettent fort peu en peine s'ils nous plaiſent ou non. J'ai une grande maiſon, & cependant je puis à peine avoir quelqu'un qui me vienne tenir compagnie, à-moins que je ne l'y engage par une bouteille de vin: ſi bien que je

dine preſque toujours ſeul, & que j'ai lieu d'être fort reconnoiſſant, quand un Ami veut bien paſſer la ſoirée avec moi. J'ai actuellement le reſte de ma pinte devant moi; auſſi bois-je à votre ſanté, & de bon cœur. Votre colique eſt l'effet de votre intempérance, en prenant ce mot dans un ſens philoſophique; vous mangez ſans attention, & ſi vous buvez moins que moi, vous buvez trop peu. Au-reſte votre manque d'attention eſt impardonnable; ce défaut ayant ſa ſource dans ce nombre infini de projets, que les eſpérances & les craintes de Cour forment dans votre ame. Adieu.

LETTRE LIX.

Dublin, Août 12. 1732.

JE vous dirai au ſujet de votre adminiſtration de mon bien, que c'eſt une choſe monſtrueuſe, que la *Compagnie du Sud* paye la moitié de ſes dettes d'un ſeul coup. J'aurai ſoin de retirer l'argent quand vous m'en aurez indiqué le moyen; car j'en ai beſoin ici, la miſére qui déſole ce Royaume, ayant dérangé mes affaires, & mis le déſordre dans mes finances plus que jamais: deſorte que je me verrai obligé de ſupplier Madame la Du-

Ducheſſe de me prêter trois ou quatre mille Piéces pour ſoutenir ma dignité. Mes cent livres ſterling ſeront employées à me procurer ſix bariques de vin, ce qui eſt ma proviſion annuelle; *proviſæ frugis in annum copia.* Horace n'en demandoit pas davantage, pourvu que par le mot de *frugis* on entende du vin.

Savez-vous que le Dr. D—g a épouſé une femme qui lui donné ſeize-cens Piéces par an; pour moi, qui ſuis ſon Gouverneur, je ne puis pas en prendre moins de deux mille: informez-vous, je vous prie, s'il n'y a point quelque parti pareil dans votre voiſinage. Voyez ce que c'eſt que d'écrire des Livres de dévotion! J'envie votre condition plus que celle d'aucun homme en Angleterre: car il ne vous manque que trois mille Piéces pour vivre dans l'abondance quand vos Amis ſeront las de vous. Pour vous garantir de ce dernier malheur à Aimsbury, il faut que vous appreniez à commander & à faire le mutin, à trouver les mêts mal apprêtés & la boiſſon déteſtable, & à gronder les domeſtiques: j'ai encore quelques autres leçons à vous donner que j'ai pratiquées moi-même avec ſuccès. Je crois m'être informé autrefois de vous ſi le Vicaire d'Aimsbury jouoit au Trictrac? Ayez la bonté

té de le lui demander, & faites-lui mes complimens.

LETTRE LX.

Dublin, Octob. 3. 1731.

J'Attends ordinairement ſix ſemaines à écrire à mes Amis quand je leur dois une réponſe, afin de les diſtraire le plus tard qu'il eſt poſſible de quelque occupation meilleure ou plus agréable. Je penſe vous avoir raconté, qu'un Homme du premier rang me diſoit un jour n'avoir jamais reçu une bonne Lettre d'Irlande: phénoméne dont il y a moyen de rendre raiſon, ſans mettre nos entendemens en compromis. Car il n'y a perſonne au monde hors de ce Pays qui ſe ſoucie de ce qui s'y paſſe, à-moins qu'il n'y ait des Terres ou quelque Charge lucrative —— J'ignore ſi vous ou moi avons jamais offenſé le préſent Miniſtére, & bien moins encore la Cour; & cependant je ſuis dix fois moins en grace que vous. On n'ouvre point vos Lettres, par exemple; ce qui, en général, eſt une miſérable politique: car où eſt l'homme de ſens qui voudroit confier des ſecrets à la Poſte, quand même il en auroit: outre que le paſſé marque ſi clairement ce

ce qu'on doit attendre de l'avenir, qu'il n'y a point de ſecrets dans le cabinet, ni dans l'ame, des Miniſtres eux-mêmes. Je n'aurois pas même la moindre crainte, quand je recevrois une Lettre pleine de trahiſon, ne pouvant empêcher les gens d'écrire ce qu'ils veulent & de me l'envoyer. J'approuve votre plan pour devenir un peu plus riche; mais vous trouverez la choſe plus difficile que vous n'avez cru, ſi vous conſidérez quels Ecrivains ſont employés & encouragés dans ce tems-ci; car vous m'avouerez que ce n'étoit pas ſans raiſon que ce mauvais Peintre, qui avoit peint un Coq, ſe faiſoit une régle de chaſſer tous les Coqs, toutes les Poules, & juſqu'aux Pouſſins, de peur que ceux qui paſſoient devant ſa boutique, ne fiſſent quelque comparaiſon entre les productions de ſon Art, & celles de la Nature. Je vous dirai en réponſe à l'article de votre Lettre, où vous témoignez ſouhaitter que je vienne paſſer le reſte de mes jours en Angleterre, que vous aurez ſans-doute entendu parler de la propoſition que deux de mes Amis m'ont faite touchant une échange en Berkshire; mais outre la difficulté qu'il y avoit d'ajuſter certains articles, la choſe a manqué encore par d'autres raiſons. Je ſuis aſſez avancé

en

en âge pour aimer l'aiſe & l'indépendance. Auſſi le dernier des argumens que j'ai allégués à mes Amis, en rejettant leur propoſition, a-t-il été, *Que j'aimois mieux être libre parmi des Eſclaves, qu'Eſclave parmi des Hommes libres.*

LETTRE LXI.

A MR. POPE.

Dublin, Juin 12. 1732.

QUelles que puiſſent être les forces de l'habitude, je doute qu'elles ſoient en état de nous réconcilier avec des maladies accompagnées de douleur. L'abbattement a produit ſur moi un malheureux effet. La ſolitude a moins de charmes pour moi, & d'un autre côté, j'ai plus de peine à ſupporter la compagnie que je ne faiſois dans le tems que je pouvois plus aiſément m'en paſſer.

Pour ce qui eſt de vous envoyer quelque choſe que j'ai compoſé depuis notre derniére ſéparation (en vers ou en proſe) je puis dire ſeulement que j'ai ordonné par mon Teſtament, que tous mes Papiers, de quelque genre qu'ils puiſſent être, vous ſeront remis après

après ma mort, pour en disposer à votre gré. J'ai commencé différentes Piéces, que j'ai ensuite laissées-là sans songer à les finir, précisément comme les pécheurs qui renvoyent éternellement la tâche de leur repentance: car je me sens de jour en jour plus de répugnance à écrire, ce qui est fort naturel, &, quand je prends une plume, je dix mille fois en moi-même, *non est tanti.* Les Piéces que j'ai faites il y a quatre ou cinq ans, & que vous souhaittez avec empressement d'avoir, ne contiennent que des badinages de cotterie, ou quelques traits d'indignation, que nous dictent nos griefs publics, & qui auroient bien de la peine à plaire hors de ce Royaume. Il y a trois ans que je m'associai avec quelques Amis, pour écrire une Feuille volante hebdomadaire, intitulée *Le Gazetier.* Il n'en a paru qu'un seul volume, qui a été réimprimé à Londres, & que vous devez avoir vu. Le Dr. Sheridan & moi avons seuls travaillé à cet Ouvrage. Si nous avions eu quelque Jeune-homme d'esprit, qui eût voulu se charger du soin de publier tout ce qu'on auroit pu lui envoyer, nous n'en serions pas restés-là sitôt. Mais l'Imprimeur ne pouvoit pas fournir un sou au Jeune-homme en question, n'ayant lui-même que deux liards

de

de chaque Feuille volante. Pour répondre à vos queſtions, je vous dirai que, dans le volume que vous avez vu, les N°. 1, 3, 5, 7, 9. ſont de moi. Les vers du 8. & du 10. ſont auſſi de ma façon: le 15. eſt une Piéce qui avoit déjà été imprimée avec la Préface du Dr. Sh. —, & que je donnai uniquement faute de quelque choſe de meilleur; j'en dis autant du 19. qui ne contient que des faits rélatifs aux miſéres d'Irlande. Par rapport aux autres petits Ouvrages, que j'ai faits depuis que je vous ai quitté, les principaux ſont, en proſe un Tableau de l'Etat de l'Irlande; un Projet pour manger les Enfans Irlandois; & une Apologie de Mylord Carteret; en vers une Piéce contre le Dr. D — & Mylord Carteret; une Lettre au Dr. D — ſur les Satyres qui ont été compoſées contre lui; la Barraque (copie dérobée) le Journal des Dames (copie dérobée) la Comédie des Damnés (copie dérobée) toutes ces Piéces ont été imprimées à Londres. (J'oublioís de vous dire, que le Conte du Chevalier Ralph nous a été envoyé d'Angleterre). Outre ces Productions, il y en a encore cinq ou ſix en vers, qui nous ſont venues du Nord, & dont deux ou trois tout au plus ſont paſſables. Telles qu'elles ſont je vous les mon-

montrerai, ſi je vis aſſez longtems pour vous voir ici ou là-bas. J'avois encore oublié de vous dire, que je n'ai pas mis un mot du mien dans le Projet de payer les dettes de la Nation par le moyen d'une taxe miſe ſur les Vices. L'Auteur de cette Piéce eſt un jeune Eccléſiaſtique, qui a emprunté cette idée d'un endroit de Gulliver. Ce Jeune-homme a des talens & du génie, & un Livre de ſes Poëſies vient de paroître à Londres; le Dr. D — eſt un de ſes protecteurs; il eſt marié, a des enfans, & vit décemment d'un revenu annuel d'environ cent Piéces. Sa plus haute ambition conſiſte à raſſembler par ſes épargnes de quoi pouvoir ſe rendre à l'endroit où vous êtes, & jouir durant une demi-heure de votre converſation; après quoi il s'en retournera chez lui très-ſatisfait, & diſpoſé à mourir en paix en ſon tems.

Ma Fontaine Poëtique eſt entiérement tarie, & j'ai preſque autant de peine à trouver une rime qu'à attraper une guinée. La proſe même me coute plus de peine que je ne puis dire. Il me reſte à mettre la derniére main à un Ouvrage que j'ai commencé il y a vingt & huit ans: vous n'en ſaurez le titre, (*a*) que quand il ſera imprimé. J'en

(*a*) Polite Converſation.

J'en ai encore entre les mains un autre de même date, qui demandera plus de tems pour être perfectionné, & qui avec tout cela ſera plus mauvais que l'autre. On m'a dit que Mr. — promet d'être moins pareſſeux pour raccommoder ſes finances. Mais les Dames qui vivent de leur beauté, & les Hommes qui ſubſiſtent de leur eſprit, ont rarement aſſez de prévoyance pour conſidérer que l'eſprit & la beauté paſſeront avec les années, & qu'il n'y a pas moyen de prendre à crédit ſur ce qui n'eſt plus. Je ſuis extrêmement touché d'apprendre, que Mylady Bolingbroke ſe trouve denouveau indiſpoſée. Pour ce qui eſt de Madame Pope, je ſuis charmé de ſavoir qu'elle ne ſouffre aucune douleur, & qu'elle baiſſe peu à peu, ſans être incommode à elle-même, ou à ſes Amis. C'eſt vous ſeul, que je plains, de voir mourir journellement, & depuis ſi longtems, la perſonne que vous aimez le plus au monde.

LET.

LETTRE LXII.

(a) Mr. POPE AU Dr. SWIFT.

IL n'eſt pas queſtion à-préſent de me plaindre de ce que vous n'avez fait aucune réponſe à mes deux Lettres. Je n'ai pas la force de penſer à moi-même, dans le tems que les liens les plus tendres & les plus durables viennent de ſe rompre tout-à-coup par la mort inattendue du pauvre Gay. Une fiévre chaude l'a emporté en trois jours. C'eſt hier au ſoir à neuf heures qu'il a rendu l'eſprit. Peu d'heures auparavant, quoique ſouffrant de mortelles douleurs dans les inteſtins, il demanda de vos nouvelles. Ses effets ſont entre les mains du Duc & de la Ducheſſe de Queensbury. Ses deux Sœurs, veuves l'une & l'autre, ſeront apparemment ſes héritiéres; cependant Déc. 5. 1732.

il

(a) „ Sur la mort de mon cher Ami Gay: Reçue le 18. de Décembre, mais point lue avant „ le 20, par un ſentiment intérieur de crainte, „ qui m'annonçoit quelque malheur ". Ces mots ſont écrits ſur le dehors de la Lettre de la propre main du Dr. Swift.

il pourroit avoir autrement diſpoſé de ſon bien par Teſtament — Bon Dieu! qu'il faut mourir de fois, avant de mourir tout de bon! En chaque Ami nous perdons une partie de nous-mêmes, & la meilleure partie.

Je déſeſpére de vous revoir jamais en Angleterre, celui qui vous engageoit le plus puiſſamment à y venir, n'étant plus. C'étoit l'homme le plus aimable que j'aye jamais connu. Plût à Dieu qu'il l'eût été moins! Je n'aurois pas tant ſujet de le regreter. Il eſt ſurement heureux à-préſent, ſi, pour l'être, il ſuffit d'avoir été diſtingué par un caractére d'innocence & d'intégrité. Adieu, je ne ſaurois ni ajoûter quelque choſe aux ſentimens que vous éprouvez, ni en rien diminuer. Ecrivez-moi pourtant, & auplutôt. Aucun homme au monde ne vous a jamais tant aimé, ni ne vous aime actuellement davantage, que

A. POPE.

Le Dr. Arbuthnot, dont la bonté vous eſt connue, ſe recommande à votre ſouvenir. Il a donné à notre Ami mourant tous les ſoins qu'on peut attendre d'un excellent Médecin, & toutes les marques d'affection qu'on a lieu de ſe promettre d'un véritable Ami. Encore une fois écrivez-moi: c'eſt

c'eſt l'unique conſolation dont je ſois ſuſceptible.

Mon Cher Monsieur,

Je ſuis très-fâché que le renouvellement de notre correſpondance ait lieu à une auſſi triſte occaſion. Le pauvre Gay eſt mort d'une inflammation de poitrine, &, ſi je ne me trompe, d'une mortification dans les viſcéres. Au bout de trois jours c'en a été fait. Il a été traité par trois Médecins, dont j'étois un: je ne ſais ce qu'en ont penſé mes Confréres, mais dès le commencement j'ai jugé la maladie mortelle. Depuis deux ans, je n'ai pas reçu une ſeule ligne de votre main; & vous n'avez point fait de réponſe à une Lettre que je vous ai écrite ſur votre ſanté. Portez-vous bien, ſoyez content, & croyez-moi tout à vous, &c.

LETTRE LXIII.

J'Ai reçu votre Lettre, accompagnée d'un mot du Dr. Arbuthnot. Dublin, 1732--3.

Je ne dirai rien touchant la mort de Mr. Gay, ſinon que j'éprouve que l'âge ne m'a point endurci: ma ſenſibilité vient même d'être miſe à une nou-

velle épreuve, par la perte que j'ai faite, il y a peu de jours, de deux perſonnes de grand mérite, que j'aimois tendrement, & qui étoient encore à la fleur de l'âge. Je tâcherai de me conſoler de la perte de mes Amis, comme je fais de celle de mon argent; j'examine mon Livre de comptes, & vois ſi ce qui me reſte ſuffit pour me tirer d'affaire; mais je me ſuis trouvé également dérangé dans l'un & l'autre cas; & je ne connois pas d'homme qui ſoit plus en danger que moi de mourir pauvre & ſans Amis. Vous perdez plus à ſa mort que moi, ayant eu l'avantage de le fréquenter: bonheur dont je ne pouvois eſpérer de jouir encore une fois que pendant quelques ſemaines d'Eté. Je ſouhaitte que ce ſoit vous auquel ceux de ſes Ecrits, qui n'ont pas encore été imprimés, auront été remis, & que par vos ſoins nous aurons bientôt une édition belle & complette du tout. Votre Piéce ſur l'uſage des richeſſes vient de ſortir de la preſſe ici: ſi nous étions mieux au fait des choſes & des perſonnes, nous ſerions plus frappés de la fineſſe & de l'agrément de divers paſſages. Que l'Imprimeur ne m'a-t-il averti à tems, je me ſerois fait un plaiſir de lui donner les noms entiers, (au-moins ceux qui me ſont connus) & d'ajoûter quelques

ques remarques, quoiqu'en petit nombre, ma longue abſence m'ayant fait perdre de vue la Scéne où vous êtes, & les Acteurs qui y jouent leur rôle. Vous ne m'avez jamais dit un mot de cet Ouvrage, non plus que de celui que vous avez compoſé ſur le Goût. On aſſure ici, que vous travaillez à quelques autres Piéces de la même ſorte, dans le deſſein de les dédier à d'autres Amis, une (par exemple) à Mylord Bolingbroke, une autre à Mylord Oxford, &c. Le Dr. Delany vous fait bien ſes complimens : il ſe conduit de la maniére du monde la plus noble, ne converſe qu'avec ſes anciens Amis, qu'il régale de bonne amitié, & ſouvent, ſans ſe donner des airs faſtueux, court les rues de jour, à ſon ordinaire, fait bon nombre d'actes de charité & de généroſité, cultive une Campagne à deux milles de la Capitale, & eſt un du petit nombre de ceux de ma connoiſſance, en qui une grande augmentation de richeſſes n'a produit aucun changement. Un autre trait de conformité avec ſon ancien état, c'eſt que ſouvent il eſt peu pécunieux. Nous avons fait l'acquiſition de Mylord Orrery, dont les affaires ſe trouvent dérangées par l'infidélité d'un fripon chargé de l'adminiſtration de ſes biens. C'eſt un homme de mérite,

que vous connoîtrez ſurement. Je vous ſuis très-obligé des bontés que vous avez eues pour Mr. P—, & dont je ne demande la continuation qu'auſſi longtems qu'il s'en rendra digne par ſa modeſtie: vertu que je lui ai toujours connue, mais qu'un Jeune-homme a bien de la peine à conſerver. Quand vous verrez la Ducheſſe de Queensbury, je vous charge de l'aſſurer de mes très-humbles reſpects. Cette Dame me paroît avoir prodigieuſement d'eſprit & de ſens. J'ai ſouvent été honoré de quelques P. S. de ſa façon dans les Lettres de notre Ami Gay. Il me ſeroit impoſſible de vous dire combien j'ai été charmé de ces marques d'attention de ſa part, qui étoient d'autant plus généreuſes, que je ne l'ai jamais vue que dans le tems qu'elle n'avoit que cinq ans; & je n'ai rien tant envié au pauvre Gay, que le bonheur qu'il a eu d'être ſur un pied de familiarité avec elle. Ne manquez pas, je vous prie, de me donner des nouvelles de votre ſanté. Je n'oſe preſque pas m'informer de celle de Madame Pope, qui continue à languir, & pour qui votre ſenſibilité à ſon égard ne peut être qu'un ſurcroit d'affliction. Cependant vous me paroiſſez encore plus à plaindre qu'elle; car vous ne ſauriez prolonger

ſes

ſes jours, & elle peut abréger les vôtres.

LETTRE LXIV.

VOus avez raiſon de dire qu'en perdant Mr. Gay, nous avons fait une perte irréparable. Je vous envoye l'Inſcription que j'ai compoſée pour ſa Tombe, & que le Duc de Queensbury aura ſoin d'y faire graver à Weſtminster. Pour ce qui eſt de ſes Ecrits, & de ſes Biens, il n'en a diſpoſé, ni par Teſtament, ni d'aucune autre maniére, durant ſa courte maladie, pendant laquelle je lui ai tenu compagnie juſqu'à ſon dernier ſoupir. Le Duc en a agi envers lui avec une affection ſupérieure à celle d'un Frére, & probablement les Sœurs du défunt laiſſeront tous ſes Papiers à la diſpoſition de ce Seigneur, qui en fera le même uſage que j'en aurois fait: il a tâché de tirer de la Comédie (que notre pauvre Ami avoit donnée au Théatre la ſemaine qui précéda ſa mort) le parti le plus avantageux pour ſes Parens; & ſe propoſe d'en faire autant par rapport à quelques Fables auxquelles l'Auteur n'avoit pas encore mis la derniére main. Févr. 16. 1732-3.

Il n'y a point d'idée dont je ſois plus occupé depuis quelque tems que de celle de notre mortalité, & de l'image de nos Amis, qui ne ſont jamais mieux peints que dans leurs propres Ecrits.

C'eſt moi-même qui vous ai envoyé mon Epitre à Mylord Bathurſt immédiatement avant que de la donner au Public, & outre cela une autre Piéce de ma façon, qui eſt la (*a*) Parodie d'une Satire d'Horace, que j'ai finie en deux matinées. Je n'ai jamais travaillé aucune Piéce autant que la premiére, ni auſſi peu que la ſeconde: cependant mes Amis m'ont forcé de faire imprimer cette derniére, & je ne me ſuis rendu à leurs inſtances qu'en conſidération d'une vingtaine de vers, qui ſe trouvent vers la fin, & que vous remarquerez aiſément.

Je n'ai pas voulu vous inſtruire par Lettre du plan que je me ſuis formé dans l'Ouvrage qui vient de paroître, ayant deſſein de vous donner de bouche quelques lumiéres à cet égard; mais vous verrez clairement que l'Epitre à Mylord Bathurſt forme une partie de ce plan, & a une étroite liaiſon avec la Parodie dont je viens de parler, pourvu que vous liſiez la premiére

(*a*) Sat. I. Lib. II.

miére celle qui a été publiée en dernier lieu. J'imite ces habiles Marchands qui n'étalent qu'à la fin leurs plus belles étoffes; ou (pour vous donner une idée plus exacte, quoique trop orgueilleuſe) mes Ouvrages ont quelques traits de reſſemblance avec ceux de la Nature, qu'on approuve davantage, & qu'on comprend miéux, quand on les enviſage dans le rapport qu'ils ont entre eux, que lorsqu'on les conſidére en eux-mêmes. Par ce moyen il arrive ſouvent que les parties, qui nous frappoient le plus à la premiére vue, ſe trouvent dans la ſuite être les moins belles de toutes.

Pour répondre à la queſtion que vous me faites au ſujet de ma Mére, je vous dirai qu'elle vit encore, & que, graces à Dieu, dans le tems qu'elle n'eſt preſque plus ſenſible à rien, elle eſt encore touchée de mon affection; ce qui redouble mes ſoins pour elle, & les facilite. Je ſouhaitte ardemment que vous veniez paſſer un Eté ici; je pourrois probablement vous accompagner au retour, à-moins que vous n'aimaſſiez mieux faire auparavant un tour en France: Pays infiniment propre à tenter votre curioſité.

Mylord Péterborowgh a penſé mourir, & garde encore la chambre: il parle toujours de vous avec beaucoup

d'amitié, & vous a écrit deux Lettres, que vous n'avez point reçues; ce qui l'a déterminé à ne plus prendre l'inutile peine de vous écrire. Je doute d'autant moins que vous n'ayez cette obligation aux Commis de la Poſte, que la même choſe nous eſt arrivée plus d'une fois, tant à lui qu'à moi. Que ce malheur néanmoins ne vous empêche pas de m'écrire: des gens de bien ne doivent pas craindre qu'on ſache ce qu'ils penſent; &, quant à moi, je permettrois volontiers aux Commis de la Poſte d'envoyer tout ce que j'écris à Curl, ſi la plupart des choſes que j'écris n'étoient pas trop ſtupides.

Mille aſſurances d'amitié de ma part au Dr. Delany, à l'éloge duquel je ſouſcris de bon cœur. Mylord Orrery eſt un Seigneur vertueux & d'un excellent naturel, que je ſerois charmé de connoître plus particuliérement. J'ai remis votre Lettre en main propre à Mylord B. qui languit après le plaiſir de vous voir. Tous ceux à qui j'ai fait vos complimens, m'ont témoigné être extrêmement ſenſibles à votre ſouvenir. La Ducheſſe, votre bonne Amie, eſt toujours la même, *ſemper eadem.* Je l'ai dépeinte dans une Epitre comme poſſédant éminemment cette qualité, qui n'eſt pas tout-à-fait or-

ordinaire à ſon ſexe. Le plus ſévére de mes Critiques, en votre abſence, a décidé que cette Piéce étoit mon chef-d'œuvre; mais je n'oſerois pas la donner telle qu'elle eſt dans un ſiécle auſſi malin que le nôtre, & ſi diſpoſé à interpréter tout en mal.

Par rapport à ma ſanté, elle eſt comme à l'ordinaire. J'ai eu pendant ſept jours quelque peu de fiévre, mais graces aux ſoins du Dr. Arbuthnot les ſudorifiques m'ont entiérement remis. La Comédie que Mr. Gay a laiſſée, réuſſit très-bien, & eſt une autre Piéce originale en ſon genre. Adieu, conſervez votre ſanté, votre vivacité d'eſprit, & ſurtout conſervez-moi votre amitié.

LETTRE LXV.

VOus avez bien raiſon de dire, que la mort ne doit nous paroître terrible que quand elle nous ſépare de ceux que nous aimons. La perte que j'ai faite de Mr. Gay m'a touché bien plus ſenſiblement, que ſi j'étois obligé moi-même de dire un éternel adieu à mes Amis. J'avois fort ſouhaitté que nous euſſions pu finir nos jours enſemble, tous deux indépendans, oiſifs, Avril 2. 1733.

& Poëtes ſans malice. Mes vœux n'ont point été exaucés ; ce qui ne m'empêche pas de revenir à la charge, & de ſouhaitter avec la même ardeur que vous & moi marchions vers le tombeau à pas auſſi lents qu'il vous plaira, mais tranquilles & contens. J'ignore ſi cela pourra jamais être, ou dans quel païs, & mon ignorance à ce dernier égard eſt égale à celle du Païs que nous habiterons au ſortir du tombeau : il me ſuffit de ſavoir que ce ſera une région telle que l'Auteur de notre être nous la deſtine, & que tout ce qui *Eſt*, eſt *Bien*. On a remis entre mes mains une partie des Papiers de notre pauvre Ami, & j'aurai bien ſoin de ſupprimer ce qui pourroit s'y trouver d'indigne de lui. Pour ce qui eſt de l'Epitaphe, je ſuis très-fâché que vous en ayez donné copie : car on ne manquera pas de l'imprimer, & j'y aurois volontiers fait quelques corrections. Si vous vouliez vous charger de ce ſoin, je vous en aurois une extrême obligation. C'eſt-là une des raiſons, entre pluſieurs autres, qui me fait ardemment déſirer votre venue, ayant beſoin de votre ſuffrage pour décider quelles des Piéces de notre Ami doivent être ſupprimées : je vous donnerai le même pouvoir ſur les Piéces de ma façon. Quelques-unes de celles

que

que j'ai compoſées en dernier lieu, ont fait beaucoup de bruit à la Cour & dans la Ville, & ont déplû à différentes perſonnes: malheur que j'aurois pu prévenir en épargnant la Folie & le Vice, ou en trahiſſant la cauſe de la Vérité & de la Vertu. J'aurai ſoin que jamais mes portraits ne choqueront que ceux que je voudrai bien choquer. Vous ſavez que j'ai toujours ſincérement reſpecté la Famille Royale, dans le tems même que je ſatiriſois les Eſpions & les Flatteurs de la Cour. Je n'ai cependant pas le courage d'être un Satyrique comme vous, mais je voudrois être autant philoſophe que vous, ou plus. Vous appellez vos Satyres des Libelles; j'aimerois mieux appeller mes Satyres, des Epitres. Vous y trouverez plus de morale que d'eſprit: j'abandonne à mes Antagoniſtes l'avantage d'être ſpirituels (s'ils le peuvent) & je me contenterai de celui d'être utile, & de parler raiſon.

Recevez, je vous prie, mes très-humbles remercimens de l'immortalité que vous m'avez conférée par votre Poëme (*a*). Vous y faites l'éloge de ma *Morale*, & de toutes les louanges que j'ai jamais reçues, c'eſt celle qui me flatte le plus, & que je m'imagi-

ne

(*a*) Le Libelle ironique contre le Dr. Delany.

ne néanmoins mériter mieux qu'aucune autre. Quand votre Recueil paroîtra-t-il, & de quelles Piéces ſera-t-il compoſé? Ce n'eſt que la ſemaine derniére que j'ai fini une autre de mes Epitres, dans l'ordre que je me ſuis propoſé; & cette ſemaine (*exercitandi gratiá*) j'ai traduit (ou plutôt parodié) une Epitre d'Horace, dans laquelle je vous introduis me donnant des avis ſur mes dépenſes, mon ménage, &c. Mais je laiſſerai ces Piéces-là, juſqu'à ce que vous veniez en corriger les rimes, les fautes contre la Grammaire, & les cacophonies de toute eſpéce. Notre Parlement reſtera aſſemblé juſqu'au milieu de l'Eté, ce qui (à ce que j'eſpére) vous aménera en Eté plutôt que vers la fin de l'Automne; car vous ſavez que nous ne nous accordons guéres ſur l'article des menées politiques, dont vous aimez à vous inſtruire, & que je ſuis charmé d'ignorer. Je ne vois point de Cours, je ne connois point de Courtiſans, je n'adore point de Rois, & je ne complimente point de Reines; de ſorte que je ne cours aucun riſque de me voir à la mode, ni dans la dépendance. Je partage les ſentimens de pitié que vous inſpire le malheur de notre pauvre Dame, que je plaindrois bien davantage, ſi elle avoit eu plus de ce qu'on appel-

le

le bonheur à la Cour. Venez donc, & nous paſſerons peut-être tous en France avant l'Hiver, & ſerons à-même de comparer enſemble les Libertés des deux Royaumes. Adieu.

LETTRE LXVI.

A Mr. POPE.

SI je réponds à votre Lettre plutôt que vous ne vous y ſeriez attendu, c'eſt qu'on a reçu ici, il y a quelques ſemaines, un Poëme intitulé, *La Vie & le Caractére du Dr. S. par lui-même.* Le Poëme eſt fondé ſur une maxime de la Rochefoucault, & il eſt dit dans la Dédicace, en autant de termes, que ma maniére d'écrire s'y remarque dans chaque ligne Je crois vous avoir appris que j'ai compoſé, il y a environ deux ans, cinq cens vers ſur la maxime en queſtion; mais je vous prie d'être perſuadé, & d'informer mes Amis, que dans la Piéce, qui m'eſt fauſſement attribuée, il n'y a pas un vers, ni une partie de vers, ni même une penſée, qui reſſemblent davantage à ma Copie, qu'à l'Enéide de Virgile; car je ne l'ai jamais confiée à qui que ce ſoit. Et quoique je l'aye montrée

Dublin, May 1. 1733.

à la plupart de mes Connoiſſances, & que quelques-unes d'elles (ſurtout une ou deux Dames) ayent appris pluſieurs vers par cœur, & les ayent répétés aſſez ſouvent, il eſt pourtant arrivé que pas une ſeule ligne de ma façon ne ſe trouve dans l'Ouvrage forgé, quoiqu'il paroiſſe que l'Auteur doit avoir entendu parler de mon Poëme. Cependant cette eſpéce de fineſſe ne m'engagera pas à publier mon Manuſcrit, qui ne doit abſolument paroître que quand moi-même je ne paroîtrai plus. Ainſi je vous prie de détromper mes Amis: j'aurai ſoin de faire imprimer ici un Avertiſſement, qui ſera envoyé en Angleterre, afin que je ſois juſtifié dans l'eſprit de tout le monde, comme je compte de l'être déjà dans le vôtre, pour peu que vous ayez jetté les yeux ſur la Piéce ſuppoſée, qui eſt la plus pauvre choſe du monde. Je paſſe à-préſent à votre Lettre.

Quand j'étois à votre âge, je penſois chaque jour à la mort, mais actuellement j'y penſe à chaque inſtant: n'en ſoyez pas ſurpris; je ſuis bien plus vieux que vous, & outre cela ſujet à des vertiges continuels. Je ne ſaurois dire que je plains le ſort de notre Ami Gay; mais j'ai pitié de ſes Amis, j'ai pitié de vous, & je n'aurois pas moins pitié de moi-même, ſi j'avois vécu par-

parmi vous autres, à cauſe que je l'aurois vu plus ſouvent que vous n'avez fait; car vous êtes une eſpéce d'Hermite, malgré tout le bruit que vous faites, en démaſquant des Coquins, qui aimeroient mieux n'être pas connus pour ce qu'ils ſont. J'oſe ajoûter que vous êtes l'homme du monde le plus heureux en Ennemis & en Amis; & je puis faire ſerment que toute la charité que je puis avoir pour le Genre-Humain, n'égale pas la cinquantiéme partie de la vôtre.

Les Papiers de Mr. Gay m'inquiétent, & vous devriez vous donner plus de ſoins à cet égard. J'aimerois mieux que ſes deux Sœurs fuſſent pendues, que de voir ſes Ouvrages groſſis aux dépens de ſa réputation. Je voudrois que ſes meilleures Piéces fuſſent imprimées à part, que celles qui ne doivent pas être vues fuſſent ſur le champ jettées au feu, & celles qui, ſans lui faire deshonneur, ne ſont pourtant pas dignes de lui, miſes en oubli. Je croyois que l'Epitaphe de votre façon devoit être gravée d'abord, c'eſt ce qui m'a déterminé à en donner une Copie à Mylord Orrery, mais à aucun autre; & il m'a dit n'en avoir laiſſé prendre que deux Copies, qu'il ſe fera rendre. Pour répondre à la queſtion que vous me faites au ſujet de mon

Re-

Recueil, je vous dirai, qu'un Imprimeur eſt venu me demander la permiſſion d'imprimer mes Ouvrages, en quatre volumes, par Souſcription. Je lui dis que je ne le permettrois pas, & que je ſerois très-fâché qu'ils fuſſent imprimés ici. Il repliqua qu'ils ne pouvoient pas être imprimés à Londres. Je lui repartis qu'ils le pouvoient, ſi ceux à qui appartenoit le Droit de Copie, en étoient contens. Sa réponſe fut „ qu'il ſeroit charmé d'obtenir „ ma permiſſion, mais qu'après tout „ il n'en avoit pas beſoin; que ſon „ entrepriſe ne pouvoit me faire au„ cun tort, & qu'il avoit par devers „ lui un bon nombre de Souſcrip„ tions, &c. ". Depuis qu'il m'a fait cette déclaration, il pouſſe ſa pointe, ſans que je ſonge à m'y oppoſer, quoique la choſe me déplaiſe fort. Si j'en avois le choix, j'aimerois mieux que l'Edition ſe fît en Angleterre qu'ici, quoique le tout me ſoit à peu près indifférent.

Ma vanité eſt extrêmement flattée de ce que vous avez bien voulu m'accorder une place dans votre *Quæ Virtus*, &c. Cette Lettre (& vous l'aurez ſans-doute bien remarqué) eſt d'un homme foible & maladif, mais qui ne laiſſe pas de vous aimer de tout ſon cœur.

LET-

LETTRE LXVII.

J'Ai commencé à vous écrire juſqu'à deux ou trois Lettres, ſans que de continuelles diſtractions m'ayent permis d'en achever une ſeule. Mes premiers remercimens ſont dus à Mylord Orrery, dont les louanges ſont ſans prix à mes yeux: toutes les autres louanges, données par des Pairs ou par des Poëtes, me paroiſſent également mépriſables: & je ſuis aſſez vieux, & ai aſſez d'expérience dans le monde pour ſavoir que les ſeules louanges de prix ſont celles qu'un Homme vertueux donne à la vertu. J'abandonne mes vers aux Critiques; mais pour ce qui eſt de mes Principes, je n'en reconnois pour Juges que ceux qui me connoiſſent: auſſi j'ai été plus charmé de votre Piéce en vers, que d'aucune autre de ce genre que j'aye jamais reçue. Je ſouhaitterois qu'on imprimât ici le Recueil de vos Ouvrages, que vous me marquez être actuellement ſous preſſe en Irlande. C'eſt avec la derniére ſurpriſe que j'ai reçu de l'Imprimeur la miſérable Piéce intitulée, *La Vie & le Caractére du Docteur* Swift, avec une Lettre, où il dit, Ma. 28. 1733.

dit, „ Que l'Editeur l'avoit assuré, „ que je ne prendrois pas en mauvaise „ part la Dédicace qui m'étoit adressée, & que sans cela il n'auroit eu „ garde de l'imprimer ". Je ne saurois dire qui est celui qui se donne si hardiment les airs de répondre de ma maniére de penser, qui s'accorde si peu avec la sienne, que quand même l'Ouvrage auroit été bon, j'aurois néanmoins été très-mécontent qu'il m'eût été dédié à votre insu.

Vous pouvez compter que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour empêcher qu'on n'imprime rien d'indigne de Mr. Gay; mais je crains la partialité de ses Amis. Votre présence seroit bien nécessaire ici. Venez, & je vous éclaircirai tous les mystéres de mon Ouvrage Philosophique, qui, à ce que j'espére, ne vous déplaîra pas.

Les Ecrits de mon Voisin ont été métaphysiques, & vont devenir histoques. Surement il n'y a que lui dont nous ayons lieu d'attendre une bonne Histoire de ce qui s'est passé en Europe de notre tems. Cependant il auroit besoin d'être secondé & animé par vous; car l'âge, l'indolence, & le mépris du Monde, ont bien du pouvoir sur les hommes les plus sages, & sont souvent cause qu'ils ne s'embarrassent guéres de faire connoître leurs

Con-

Contemporains à la Poſtérité. La ſanté & le repos ſont des avantages ſi rares, & par cela même de ſi grand prix pour un Vieillard, qu'il doit naturellement aimer à en jouir durant tout le reſte de ſa vie ; & c'eſt apparemment à cauſe de cela que tant de Grands-Hommes ſont morts ſans transmettre quatre lignes à la Poſtérité.

L'état de votre ſanté me fait une véritable peine : je m'y intéreſſe autant qu'à la mienne propre, & ſouhaitte chaque jour de recevoir l'agréable nouvelle que vous vous portez mieux.

LETTRE LXVIII.

JE vous dois un compliment de condoléance ſur la mort de Madame Pope, dont j'ai été inſtruit par les Nouvelles publiques. Mais j'aime mieux vous féliciter, parce que cet événement, quoique triſte en lui-même, a été accompagné de tous les adouciſſemens dont la perte d'une Mére & d'une Amie eſt ſuſceptible. Elle a quitté la vie dans un âge fort avancé, ſans douleur, & entre les bras du plus tendre des fils : bonheur dont on ne trouve preſque point d'exemples. C'eſt proprement moi qui ſuis le plus

Dublin, Juill. 8. 1733.

plus à plaindre, & qui le ſuis d'autant plus que je m'étois flatté de tirer quelque avantage de la ſéparation que vous venez d'éprouver. Je comptois qu'aucun lien ne vous retiendroit plus en Angleterre; mais j'ai appris, à mon grand regret, qu'inſenſible aux offres qu'on vous a faites, en cas que vous euſſiez voulu vous établir en Irlande, vous les avez rejettées, en alléguant pour raiſon que vous craigniez qu'on ne vous tuât à force de bonne-chére. J'infére de-là, que vous avez adopté l'idée aſſez généralement répandue, que nous ſommes dans l'abondance, & fort hoſpitaliers. A-la-vérité il ne fait pas cher vivre ici; ce qui eſt le cas de tous les Païs pauvres, où l'on manque d'argent pour payer les denrées. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute cette Capitale trois hommes ſans emploi, qui ſoient en état de donner un grand repas par mois. Les trois quarts de ceux qui ont des Charges Eccléſiaſtiques ou Civiles ſont Anglois, & peuvent monter à une douzaine en tout. Ces Meſſieurs régalent, de tems en tems, leurs Amis particuliers, ou quelque Perſonne de diſtinction qui vient faire un tour dans ce Royaume. Toutes mes Connoiſſances m'aſſurent n'être en état de nommer que trois maiſons où elles puiſſent aller prendre un re-

repas ſans façon une fois par an. Le Docteur Delany eſt le ſeul homme que je connoiſſe qui ait un jour de la ſemaine marqué, où il donne à diner à ſept ou huit Amis, qui paſſent enſuite la ſoirée chez lui, mais ſans faire le moindre excès en mangeant ou en buvant. Notre ancien Ami Southern (qui vient de nous quitter) a été invité à diner une ou deux fois par un Juge, par un Evêque, ou par un Commiſſaire de la Douane, mais ne fréquente que quelques Amis particuliers, & principalement le Docteur, qui eſt hoſpitalier & à ſon aiſe. Il eſt bien plus facile de prendre l'air, tant en Hiver qu'en Eté, ici qu'à Londres; car les deux grandes avenues qui ſe trouvent aux deux bouts de la Ville, ſont auſſi fermes & auſſi ſéches en Hiver qu'en Eté. Nous avons ſept ou huit hommes, qui ont du ſens, des lumiéres, & de la gayeté, ſans compter le déſir de vous plaire; & outre cela quelques Dames d'un commerce tout-à-fait aimable. J'ai plus d'une fois fait valoir ces motifs pour vous attirer chez nous. Tout ce que nous avons de Perſonnes de diſtinction ſe feroit un plaiſir de vous combler d'honneurs. Mais quelque envie que j'aye de vous voir, ma ſanté eſt ſi chancelante, que je n'oſerois entreprendre de paſſer la mer. Je

hais

entiérement d'accord avec moi au ſujet de l'indifférence, de l'amour du repos, du ſoin de la ſanté, &c. qui gagnent inſenſiblement les perſonnes d'âge. Et ſi vous démêlez ces diſpoſitions en Mylord & en vous-même, pouvez-vous croire que j'en ſois exemt avec une ſanté auſſi foible que la mienne? A votre âge, ou au ſien, je n'aurois pas, à beaucoup près, été auſſi détaché du Monde.

LETTRE LXIX.

J'Ai ſouhaitté chaque jour de vous écrire, ayant mille choſes à vous communiquer. Cependant ma pareſſe m'a empêché juſqu'ici de prendre la plume; & cette Lettre eſt moins l'effet du déſir de vous entretenir des affaires de la vie, que de l'envie de vous marquer combien j'en ſuis dégoûté. Je vis comme j'ai vécu, je penſe comme j'ai penſé, je vous aime comme je vous ai aimé; mais tout cela ne peut me ſervir de rien: le monde ne vivra, ne penſera, ni n'aimera comme moi. L'idée de mes Amis, ſi agréable en elle-même, eſt ſouvent pour moi une ſource de chagrins. Il y a ici des gens que vous aimez, & qui Sept. 1. 1733.

qui vous aiment: cependant ils ne reçoivent aucune preuve de cette affection de votre part, ni ne vous en donnent aucune de la leur. Il y a un grand abîme entre nous. En conſcience je ferois trois cens lieues pour vous voir, mais je crains la mer. Ma poitrine eſt ſi foible, que pour peu que je fuſſe malade ſur mer, je rendrois l'eſprit: & quand même je pourrois échapper à ce genre de trépas, je ne tiendrois jamais contre vos feſtins, ni contre les exceſſives louanges de vos gens. Je hais d'être farci tant de l'un que de l'autre de ces mets. Que vos Poëtes faméliques digérent le tout, s'il le peuvent; pour moi je m'en reconnois incapable. J'aime mieux être mal nourri, & blâmé par des Sots, que ſurchargé de mets & de louanges. C'eſt un cruel tour que l'Irlande nous a joué, en vous attirant & en vous gardant; & j'aurois bien de la peine à le lui pardonner, ſi la juſtice qu'elle a rendue à votre mérite ne contribuoit pas à m'adoucir. Vous êtes le ſeul patriote que je connoiſſe, que ſon attachement aux intérêts de ſa Patrie n'a pas rendu odieux. Celui qui a tracé votre caractére, & qui l'a fait imprimer ici, a bien rencontré dans pluſieurs choſes qu'il dit de vous: cependant c'eſt un impertinent animal, de

les

les avoir dites dans des termes entiérement différens de ceux que vous avez vous-même employés auparavant ſur le même ſujet: car ſurement c'eſt faire tort à vos expreſſions, que de les altérer; & d'habiles gens prétendent qu'il n'eſt guéres poſſible à un homme de dire deux fois la même choſe également bien; tant la Nature l'emporte ſur l'Art.

Je n'ai rien écrit de toute cette année: & je vous dirai naïvement à cet égard, que ma maniére de penſer a été entiérement changée par la mort de ma Mére. Une habitude contractée durant une longue ſuite d'années, eſt quelque choſe de plus fort que toute la raiſon du monde. J'ai beau me dire à moi-même, que je devrois me trouver plus à mon aiſe & plus libre; je ſuis abbattu, & comme confiné: mon unique amuſement eſt de promener mes regards ſur le paſſé ſans former aucun plan pour l'avenir. Je voudrois que vous vous miſſiez auſſi peu en peine que moi des applaudiſſemens populaires; que vous n'euſſiez pas plus de prédilection que moi pour telle ou telle Nation. En ce cas je m'imagine que vous, qui n'avez point peur de la mer, & qui êtes plus fort à ſoixante ans que je ne l'ai jamais été à vingt, viendrez voir quelques perſonnes, qui

ſont (tout au moins) autant que les premiers Chrétiens, un ſeul cœur & une ſeule ame. Le tems eſt venu, après lequel j'ai longtems ſoupiré, mais que je ne croyois jamais voir, où *tous ceux que j'eſtime, ſont de même ſentiment en fait de Politique & de Religion.*

Adieu. Tous ceux que vous aimez, vous ſaluent. Il s'occupent tous à quelque choſe, & il n'y a que le plus ſincére de vos Amis qui ſoit desœuvré.

LETTRE LXX.

Janv. 6. 1734. JE ne ſaurois, ni penſer à vous, ni vous écrire, ſans éprouver cette eſpéce d'attendriſſement, dont nous nous ſommes quelquefois entretenus. L'idée que nous ſommes ſéparés de quelques autres par l'abſence, empoiſonne, en quelque ſorte, le plaiſir (que je ſens pourtant encore) de penſer que je m'entretiens avec vous. D'où vient que vous ne m'avez point marqué ſi ceux de vos Ouvrages qu'on a imprimés ici, ſont véritablement de vous ou non? Il y en a un que je ſais être de vous; & votre maniére de vous cacher me fait ſouvenir de cet Oiſeau des Indes, qui, pour n'être point apperçu, met ſa tête dans un trou, & mon-

montre ſes plumes & ſa queue. Vous recevrez (avant que cette Piéce ſoit publiée ici) mon Epitre à Mylord Cobham, partie de mon *opus magnum*, & le dernier *Eſſai ſur l'Homme*, ce qui ne déplaîra point à votre Libraire, qui recevra de vous ces Piéces de ſi bonne heure.

J'ai paſſé cette Automne trois ſemaines avec Mylord Péterborowgh, qui prend part à tout ce qui vous regarde, & qui parle toujours de vous avec les ſentimens de la plus grande affection. Il ſeroit inutile de vous nommer ceux qui penſent comme lui à cet égard, ce ſont en général tous ceux que je vois, ou que j'aime à voir. Je ne m'étonne pas que B. ne vous ait fait aucune civilité durant ſon ſéjour en Irlande : c'eſt un demi Bel-eſprit qui n'eſt pas capable d'aimer un homme de ſens, & un partiſan trop équivoque de la vertu pour ne pas haïr tout homme qui fait ouvertement profeſſion d'avoir un attachement inviolable pour ſon devoir. J'eſpére & je crois qu'il me veut du mal; & s'il ne m'en veut pas encore, je ferai de mon mieux pour le diſpoſer à m'en vouloir : quand il me rencontre quelque part, ſa civilité eſt ſi inſolente, que pour m'en garantir il faut abſolument que je lui faſſe quelque affront. L'exacte neutra-

lité que j'ai conſtamment obſervée dans tous mes Ecrits rélativement aux différens Partis Politiques, me donne, à ce que je penſe, un nouveau droit d'attaquer ceux qui me calomnient dans l'eſprit des perſonnes qui ne me connoiſſent pas. Mon intention néanmoins eſt de ne profiter de cette liberté que contre ceux qui ſont en même tems des Peſtes de la Société, c'eſt-à-dire, des Ennemis du Genre-Humain —. Ecrivez-moi de grace quand vous le pourrez. S'il m'eſt poſſible de vous venir trouver, je le ferai; ſinon, puiſſe la Providence être notre Amie & notre Guide dans ce Monde, où rien n'égale en valeur le bon-ſens & l'amitié. Adieu, mon cher Monſieur, puiſſent vos ans s'augmenter ſans que votre ſanté ſouffre pour cela la moindre diminution!

P. S. Dans l'inſtant on vient de me dire, qu'une Dame paſſablement curieuſe ſe propoſe de vous ſonder au ſujet de certains Poëmes que la Voix publique vous attribue. Dites-lui, je vous prie, que vous n'avez rien répondu aux mêmes queſtions quand je vous les ai faites, & que je ne vous le pardonnerois jamais, ſi vous diſiez à un autre une choſe que vous m'avez cachée.

LETTRE LXXI.

JE vous ai toujours cru auſſi ſenſible que qui ce ſoit à ce qu'on appelle délicateſſe en fait d'amitié, & cependant je crains (à cauſe de ce que vous dîtes à Mylord B. dans votre derniére Lettre) que vous ne compreniez pas tout-à-fait la raiſon de mon dernier ſilence. Ne l'attribuez, je vous ſupplie, qu'à la tendre affection que je vous porte. Quand le cœur eſt agité de ſentimens vifs, il s'irrite contre toutes les expreſſions qui ne répondent pas à la violence de ſes mouvemens; & vous êtes actuellement l'homme du monde auquel je m'intéreſſe le plus, & dont, par cela même, le ſouvenir m'ôte le plus cette liberté d'eſprit ſi néceſſaire quand il eſt queſtion d'écrire. La mort n'a pas été plus cruelle en m'enlevant le pauvre Gay, ou telle autre perſonne chérie, que la maladie & l'abſence ne l'ont été en me ſéparant de vous. Je ſouhaitterois fort de vous voir; mais ſi je vous trouvois dans cet état de ſurdité, qui vous portoit à vous éloigner de nous lorſque nous étions enſemble, quelle conſolation pourroit-il nous en revenir? Je Sept. 15. 1734.

trouverois un véritable ſoulagement à vous écrire ſouvent, ſi nous pouvions nous écrire librement; & cependant, quand je vous ai écrit, il ſemble que je doive inférer de votre long ſilence, que vous éprouvez le même embarras dont je vous ai parlé, ou que quelque raiſon de prudence vous empêche de me répondre. Je ſuis bien ſûr pourtant, que tout ce que vous & moi nous entre-diſons (quand même nos penſées ſeroient entiérement nues & découvertes aux yeux des Commis de la Poſte) ne pourroit jamais nous faire autant de tort dans l'eſprit de tout honnête homme ou bon ſujet, que l'intervention impertinemment officieuſe de certaines gens, qui en Angleterre prétendent être intimement liés avec vous, & en Irlande intimement avec moi. Je ne puis guéres me diſpenſer de recevoir ceux qui prétendent vous connoître, & qui ſe font un honneur de vous admirer: mais je ne néglige aucune occaſion de vous juſtifier contre ces ſoi-diſant Amis, ſurtout contre ceux qui ſavent tout ce que vous penſez & ce que vous écrivez, & qui répétent continuellement vos plus médiocres vers. C'eſt généralement de ces ſortes de bribes que les Sots aiment à nourrir leur envieuſe malice, comme s'il étoit permis de juger d'un re-

repas par ce qu'on jette aux chiens. Ils font bien pis encore, ils mêlent leurs productions avec les vôtres, ils ont l'impudence de vous les attribuer, & les font imprimer pour gagner de l'argent. C'eſt-là préciſément le cas de l'Epitre à une Dame. Cette Piéce eſt de la même main (ſi je me connois en ſtile) qui a donné à l'Imprimeur votre Vie & votre Caractére: Ouvrage que vous desavouez ſi formellement dans vos Lettres à Mylord Carteret, à moi-même, & à d'autres. On m'a informé d'un autre fait, qui m'ôteroit juſqu'à la moindre ombre de doute, s'il pouvoit m'en reſter; le même homme qui a fait imprimer votre Vie, &c. a offert au Libraire une Piéce en proſe comme étant de vous, & par votre ordre; & cependant il a clairement paru dans la ſuite qu'il en étoit lui-même l'Auteur. Je le répéte encore une fois, je reconnois votre main, quoique vous n'ayez pas reconnu la mienne dans l'*Eſſai ſur l'Homme*. Je vous demande pardon de ne vous l'avoir pas dit, comme je l'aurois dû, ſi vous aviez été en Angleterre: mais aucun ſecret ne ſauroit traverſer votre Mer d'Irlande, & le moindre Commis de la Poſte en eût été inſtruit. Je penſe que quoique vous m'ayez perdu de vue dans le premier de ces Eſſais, vous

m'avez pourtant apperçu dans le ſecond. Le deſſein de me tenir caché étoit bon, & a produit tout l'effet que je pouvois en eſpérer. On m'a pris pour un Théologien, pour un Philoſophe, pour .... que ſai-je moi ? & ma Doctrine a obtenu une Sanction que je n'aurois jamais pu lui donner. J'ignore ſi, tel que Lucréce, je pourrois continuer à monter d'un pas grave, ou s'il faudra que je deſcende aux badinages d'Horace; ou bien, ſi je ne ſerai pas également incapable de l'une & de l'autre de ces choſes. Qu'il en ſoit à ces égards ce qui ſe pourra, j'ai réſolu de raſſembler cet Hiver mes œuvres mêlées dans un bel *in*-4. que je compte de vous envoyer, & où vous trouverez qu'il eſt plus d'une fois fait mention de vous. Ce m'a été un vrai plaiſir d'apprendre que vous avez permis qu'on fît de vos Ecrits un Recueil plus complet, qu'on n'a fait juſqu'à-préſent. J'aurois ſouhaitté que cette nouvelle Edition (que j'attends chaque jour d'Irlande) eût été plus magnifique; mais ce ſoin eſt réſervé à d'autres: les beautés de vos Ouvrages ne paſſeront jamais de mode; ainſi elles ne ſauroient manquer d'être quelque jour habillées ſuperbement. J'ai ſeulement une grace à vous demander: ne vous moquez pas de ma gravité,

mais

mais permettez-moi de porter la barbe d'un Philoſophe, juſqu'à ce que je l'ôte, & que je me tourne moi-même en ridicule. C'eſt préciſément ainſi que Mylord B. en agit à l'égard de la Métaphyſique. Vous vivrez, à ce que j'eſpére, aſſez longtems pour contempler avec étonnement la ſavante figure qu'il fera à côté de Locke & de Malebranche.

P. S. Notre Ami, qui eſt de retour après une abſence de trois mois, & qui ſe prépare à partir dans trois jours avec moi pour Bath, où il compte de reſter juſque vers la mi-Octobre, m'a remis l'incluſe: il parle de ma Métaphyſique en termes pompeux, & en fait de grands éloges. Il eſt vrai que je lui ai écrit ſix Lettres & demie ſur des ſujets de cette nature, & que j'ai deſſein d'écrire encore une Lettre & demie: le tout enſemble formera un volume aſſez raiſonnable. Mais il me croit plus amoureux du nom d'Auteur que je ne le ſuis. Quand lui & vous, & encore deux autres de nos Amis, aurez vu ces Piéces, *Satis magnum theatrum mihi eſtis*, je n'aurai pas la demangeaiſon de les rendre publiques. Je ſais le peu de cas que vous faites d'Ecrits de ce genre. Mais je m'imagine que, ſi vous pouvez en goûter quelqu'un, il faut qu'il ſoit

clair & conforme aux plus pures lumiéres de la Raiſon. Il y a quelque tems que je vous ai écrit une longue Lettre, & que je vous l'ai envoyée par la Poſte. Vous eſt-elle parvenue? ou bien les Inſpecteurs des Correſpondances particuliéres l'ont-ils gardée pour ſe venger du mal qui y eſt dit d'eux? *Vale & me ama.*

LETTRE LXXII.

DU DR. SWIFT.

Nov. 1. 1734. J'Ai bien reçu votre Lettre en date du 25 de Septembre, avec le P. S. de Mylord B—. Elle a été long-tems en chemin, & durant quelques ſemaines après la date, je me ſuis trouvé fort incommodé de mes anciens maux, les vertiges & la ſurdité. Je ne me reſſens plus guéres de la derniére de ces indiſpoſitions; mais l'autre me fait chanceler vers le ſoir, & me décourage abſolument. Je continue à me promener, tant à pied qu'en voiture, & ſi je ne me guéris point par-là, je réuſſis au-moins à me diſtraire. Je ne vous ai jamais ſoupçonné d'être inconſtant en amitié, ou de n'en

n'en pas avoir de juſtes notions; mais j'ai craint votre manque de ſanté; & il m'eſt arrivé plus d'une fois de m'étonner comment, accablé de tant d'infirmités corporelles, vous avez pu compoſer tant d'Ouvrages admirables. Mylord B. dit que pendant trois mois vous n'avez fait que courir, ce qui eſt la meilleure choſe que vous puiſſiez faire en Eté: quand l'Hiver vous rappellera, nous vous laiſſerons, par un motif d'intérêt, à vos ſpéculations. Dieu merci, je n'écris plus, excepté de tems en tems, une Lettre; ou bien, comme un vrai radoteur, je mets ſur le papier quelques contes d'enfans, que je lis à deux ou trois de mes Amis, & qui, après nous avoir fait rire un jour, ſont jettés au feu le lendemain. Cependant, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que je ne ſuis jamais ſans avoir en vue quelque grand Ouvrage, & qui ne pourroit être achevé que par un homme qui ſe porteroit parfaitement bien quarante ans de ſuite. Je ne laiſſe pas d'être convaincu, que je ne ſerai jamais en état de mettre la derniére main à trois Traités, qui ne demandent qu'à être relus & corrigés. Mylord B. dit dans ſon P. S. que vous irez à Bath dans trois jours. Nous avons appris depuis, que vous aviez été dangereuſement malade en cet endroit, & les Nouvelliſtes ont même déſeſpé-

ré de votre rétabliſſement. Mais un de nos Irlandois, à ſon retour de Bath, m'a aſſuré qu'il vous avoit laiſſé vous portant bien, & quelques autres, ſans que je me ſouvienne au juſte qui ſont ceux qui m'ont confirmé cette bonne nouvelle. Je ſuis très-fâché que vous ſoyez vexé par certaines gens, qui viennent en mon nom, mais bien à mon inſu, je vous aſſure. Il n'y a pas la moindre apparence que j'aurai occaſion dans la ſuite de vous recommander quelqu'un, les Amis que j'ai ici étant en petit nombre, & ayant tous quelque franc-fief, dont la mort ſeule ſera capable de les ſéparer. Je vous proteſte, que j'ai d'abord démêlé l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Homme*; & je parierai tout ce qu'on voudra, que vous ne ſauriez compoſer ſix vers, ſans que je vous reconnoiſſe, à-moins que vous ne les faſſiez exprès indignes de vous. J'avoue que je ne vous croyois pas ſi habile en Morale, ni que cette Science fut ſuſceptible de tant de Régles excellentes & nouvelles. Il m'a fallu lire deux fois certains endroits, & je crois vous avoir écrit que le Duc de D— m'avoit dit à cette occaſion, qu'un Juge d'ici, qui vous connoît, lui avoit déclaré, que la premiére lecture de ces Eſſais lui avoit fait un extrême plaiſir, mais que quelques vers lui avoient paru un peu obſcurs: qu'à une ſeconde lectu-

re

re cette obſcurité s'étoit en grande partie diſſipée, & ſon plaiſir de beaucoup augmenté, & qu'après une troiſiéme lecture il avoit trouvé tout clair, & parfaitement beau. L'entrepriſe, que Mylord B— a formée de rendre la Métaphyſique intelligible & utile, tournera ſurement à ſon honneur, tout ce qu'il a jamais tenté, lui ayant conſtamment réuſſi, lorsqu'il en a eu ſeul la direction. Vous voudrez bien, j'eſpére, que cette Lettre ſoit pour vous deux, & qu'il en ſoit de-même dans la ſuite: par ce moyen je vous épargnerai quelque argent, & vous m'épargnerez de la peine: d'ailleurs, comme il eſt votre Génie, il n'importe à qui mes Lettres ſont adreſſées. C'eſt un vrai bonheur pour moi, que ce que vous publiez ſoit imprimé en grand caractére; ſans quoi, à moitié aveugle & preſque ſourd, je me trouverois privé d'un des plus grands agrémens qui me reſtent dans la vie. Recommandez à Mylord B— de ſuivre cet exemple, en cas que je vive aſſez longtems pour lire ſes Productions Métaphyſiques. Dieu vous béniſſe l'un & l'autre. La ſanté de ce Seigneur n'eſt guéres bonne, à ce que le Docteur me mande. Je répondrai à ſa Lettre le plutôt qu'il me ſera poſſible,

Adieu.

du entiérement libre; & il ne tient qu'à moi d'aller où je veux, à-moins que le miſérable corps, que je ſuis condamné à traîner, ne m'en empêche. J'ai été cette année quelque tems chez Mylord Bathurſt & chez Mylord Péterborowgh, qui parlent ſouvent de vous, qui vous aiment, & qui ſouhaiteroient fort de vous voir. A-préſent je paſſe ma vie entre Dawley, Londres, & Twickenham, ni occupé, ni oiſif, & plus attaché à polir d'anciens Ouvrages qu'à en faire de nouveaux. Je reprens de tems en tems en main quelque Piéce abandonnée depuis longtems; & vous en verrez une de ce genre, que j'ai dédiée à notre ancien Ami Arbuthnot. J'en étois parvenu à cet endroit de ma Lettre, que je comptois d'achever le même ſoir, quand j'en ai été empêché par du monde qui m'eſt ſurvenu. Le lendemain j'ai eu un violent accès de fiévre, qui m'a retenu au lit cinq jours & dans ma chambre juſqu'à ce jour; mais je ſuis rétabli au point de pouvoir ſortir demain, même par ordonnance du Docteur Arbuthnot. Le pauvre homme n'eſt guéres bien lui-même, quoique depuis deux mois l'état de ſa ſanté n'ait pas été en empirant. Votre Lettre lui a fait le plus ſenſible plaiſir. Dieu veuille que nous nous trouvions en-

encore une fois enſemble, avant cette ſéparation, que j'aime à regarder comme le premier pas vers une longue réunion. Mais il n'y a que celui qui nous a faits pour des vues, qu'il ne nous eſt guéres poſſible de démêler, qui ſache ſi c'eſt un bien ou un mal pour nous, que les affections de cette vie s'étendent ou non, juſque dans une Vie à venir. Ce qu'il y a de vrai, eſt que la choſe ſera bien, de quelque maniére qu'elle puiſſe être. Tant que je ſerai ici ſur la Terre, il manquera quelque article à mon bonheur auſſi longtems que je ſerai privé d'Amis comme vous. Vous êtes rélativement à moi un membre que j'ai perdu, & qui a été enterré dans un autre Païs: quoique je ſois ſéparé de vous, mille accidens me font ſentir que vous avez formé autrefois une partie de moi-même. Je vous conſidére toujours tellement comme un Ami, que j'oublie que vous êtes un Auteur: peut-être même que je pouſſe à cet égard la choſe trop loin; mais j'exige le même coup d'œil de votre part. Cependant, ſi je pouvois vous engager à mettre la derniére main aux trois Traités que vous m'aſſurez ne demander que quelques corrections, je croirois avoir rendu un plus grand ſervice au Public, que ſi je compoſois moi-même quelque Ouvrage.

Je

Je ſuis preſque au bout de mes Piéces Morales, comme je l'ai été depuis longtems de mon eſprit; mon ſyſtême eſt court, & le cercle de mes idées borné. Pour l'imagination, elle n'a point de limites; mais dès qu'on ſe trouve renfermé dans l'enceinte de la Vérité (ou pour parler d'une maniére plus conforme à notre nature, des apparences de la Vérité) nous trouvons que nos entraves ne nous permettent guéres d'aller loin. Il eſt bien vrai qu'à l'aide d'une chaîne métaphyſique d'idées, on peut circuler éternellement, mais ſans paſſer jamais la circonférence qui nous ſert de priſon. Cette réflexion n'eſt pas un ſujet de contentement pour moi, qui aimerois mieux m'égarer peu que beaucoup. Mylord B. eſt volumineux, mais il ne l'eſt que pour détruire un plus grand nombre de volumes qu'il n'en produit. Je crains bien de ne pas vivre aſſez longtems pour voir ſon Ouvrage imprimé; il eſt ſi occupé (en dépit du premier vers de mon premier Eſſai) de quelques hommes en particulier, qu'il néglige le Genre-Humain, & qu'il tient davantage au Monde qu'à l'Univers. Par ce Monde j'entends l'Europe, l'Angleterre, l'Irlande, Londres, Dublin, la Cour, nos petites Affaires, & enfin nos Individus.

Quand

Quand vous écrirez (à lui ou à moi, car nous acceptons votre propoſition) cenſurez-le gravement, comme un Théologien, ou bien corrigez-le par un badinage, ſi ce reméde vous paroît pouvoir être plus efficace que l'autre. Ce que je vous écris vous prouvera que ma tête eſt foible encore. Je vous ai envoyé une Lettre, qui doit vous avoir été rendue par un de vos Compatriotes, que je ne connois pas: mais tout homme qui vient d'Irlande, ſe dit Ami du Doyen. Tous ceux qui porteront ce nom à juſte titre, me ſeront toujours chers; ainſi n'interprétez pas ce que je viens de dire de façon à vous empêcher vous-même de me dépêcher quelque Ami chargé d'une commiſſion de votre part. Adieu.

LETTRE LXXIV.

DU Dr. SWIFT.

VOtre Lettre m'a été envoyée hier par Mr. Stopford, qui eſt arrivé le même jour, mais que je n'ai pas vu encore. Pour ce qui eſt de mon ſilence, ne l'imputez qu'à mon malheur. Mes petites affaires domeſtiques ſont dans le plus grand déſordre du monde, par l'infidélité de ceux qui devoient en avoir ſoin, & par le miſérable état de ce Royaume, où il n'y a point d'argent. Ce n'eſt pas ſans inquiétude non plus que je vois le Pouvoir abſolu prêt à s'étendre ſur les deux Nations (*a*) (parmi nous la choſe eſt déjà faite) quoique je ne doive probablement pas vivre aſſez longtems pour le voir entiérement établi. Cet état des choſes, tant publiques que particuliéres, m'a tellement découragé, qu'en fait de compagnie ou de partie de plaiſir je ne ſuis abſolument plus bon à rien. La mort de Mr. Gay & celle du Docteur May 12. 1735.

(*a*) Le Doyen nous apprend dans plus d'un endroit de ſes Lettres, qu'il étoit ſujet à des *vertiges*.

teur ont fait à mon cœur des playes incurables. Quoique pour toujours ſéparé d'eux, j'aurois été content de les ſavoir en vie : ils auroient été pour moi comme une ſomme dans les Fonds publics, qu'on laiſſe où elle eſt, mais dont on tire annuellement le revenu. Si vous pouviez révoquer en doute ce que je vous dis, je vous alléguerois Mylord Bolingbroke & vous-même. Pour vous convaincre que je vis dans la plus profonde retraite, je vous dirai que la mort de Mylady Masham, ma conſtante Amie dans toutes les révolutions, ne m'a été communiquée que depuis quinze jours. Je ſerois au déſeſpoir que vous entrepriſſiez un voyage qui pût le moins du monde nuire à votre ſanté : mais avouez qu'il faut que je ſois bien malheureux, pour que le meilleur de mes Amis ait peut-être la ſeule maladie pour laquelle un voyage par mer ne peut pas juſqu'à un certain point ſervir de reméde. Le vieux Duc d'Ormond diſoit, *qu'il ne voudroit pas troquer ſon Fils mort* (Oſſory) *pour le meilleur Fils vivant qu'il y eût en Europe.* J'en dis autant de vous, &, tout abſent que vous êtes, je ne voudrois pas vous donner pour le meilleur Ami préſent dans quelque endroit de notre Globe qu'il puiſſe ſe trouver.

J'ai

J'ai lu depuis peu un Livre, qu'on attribue à Mylord B. & qui a pour titre *Diſſertation ſur les Partis*. C'eſt un Ouvrage de main de Maître, à mon avis. Je vous remercie de tout mon cœur de vos bons vœux, dont je fais plus de cas que des priéres des Prélats des deux Royaumes, & même de celles de tous les Prélats de l'Europe, excepté celles de l'Evêque de Marſeille (*a*). Adieu.

LETTRE LXXV.

DU Dr. SWIFT.

L'Imprimeur Faulkner, que ſes affaires appellent en Angleterre, vous rendra cette Lettre, qui ſervira de réponſe à celle où vous vous plaignez de ce coquin de Curl. Mais qu'avez-vous à craindre de ſa part? On m'accuſe, à bien plus juſte titre que vous, d'être peu affectionné au Gouvernement préſent, & je puis dire avec David, *J'ai péché griévement, mais qu'eſt-ce que ces Brebis ont fait?* Vous

Sept. 3. 1735.

(*a*) Qui durant tout le tems que la Peſte déſoloit cette Ville, ne voulut jamais abandonner ſon Troupeau.

Vous n'avez offenſé, ni les Miniſtres, ni les Seigneurs, ni la Chambre des Communes, ni la Reine, ni aucun de ceux qui ſont conſtitués en dignité. A-la-vérité vous ne ſauriez, en qualité d'homme de bien, vous empêcher de haïr la corruption & le vice; mais votre haine eſt diſcréte: „ Soyez ſans „ crainte au ſujet du commerce de „ lettres que nous avons eu enſemble „ depuis ſi longtems, quoique j'aye „ conſervé toutes celles que vous m'a„ vez écrites. Mes Exécuteurs Tes„ tamentaires ſont des gens d'hon„ neur, auxquels il eſt expreſſément „ ordonné par mon Teſtament, de „ bruler toutes les Lettres qu'ils trou„ veront parmi mes Papiers ". Ce n'eſt pas que nous ayons jamais rien tramé contre l'Etat, ou contre quelque Particulier: une innocente amitié a toujours été l'ame de notre correſpondance; mais je n'ai point voulu que vos Lettres, non plus que celles de quelques autres Amis, périſſent avant moi. Je me félicite de ce que notre correſpondance a duré ſi longtems, ayant commencé dès votre jeuneſſe, & devant continuer juſqu'à ma mort, que le mauvais état de ma ſanté me fait juger ne devoir guéres être éloignée. Cependant j'ai encore l'ambitieux déſir (& ſi vous voulez le ſatis-

tisfaire, il faudra un peu vous hâter) de me voir adreſſer une Epitre, pendant que je ſuis en vie, par vous, dont le génie eſt dans toute ſa force. Il faut que je réitére la demande que Cicéron faiſoit à un de ſes Amis, *Orna me.* Il y a environ un mois qu'un de mes Amis m'envoya les Oeuvres de J. Hughes. C'eſt un mêlange de vers & de proſe, également médiocres. Je n'ai jamais connu cet Auteur, & cependant votre nom brille parmi ceux des Souſcrivans. J'ai l'honneur de connoître le Dr. Rundle, qui me paroît ſupérieur à tout ce que vous nous avez envoyé juſqu'à-préſent. J'ai diné trois fois avec lui, & il m'a paru un homme d'un rare mérite. Son unique défaut eſt qu'il ne boit pas de vin, & je ne bois pas autre choſe.

Tout ce que l'Oppreſſion peut faire pour ruiner un Païs, eſt mis actuellement en œuvre dans ce Royaume —. *Ne demanderois-je pas compte de ces choſes-là? a dit l'Eternel.* Vous me conſeillez de regarder les affaires de ce Monde d'un œil plus tranquille : mais l'oppréſſion me met à la torture, & je ne ſaurois vivre ſans manger ni boire, ce qui demande quelque argent. Or pour que j'euſſe de l'argent, il faudroit qu'on me fît Evêque, ou Juge, ou Colonel, ou Commis de la Douane. Adieu.

LET-

LETTRE LXXVI.

POur répondre à votre queſtion touchant Mr. Hughes, je vous dirai que ce qui lui manque du côté du génie, eſt compenſé par de la probité. Au-reſte je ſouſcris au jugement que vous portez de ſon Ouvrage.

Je ſuis bien aiſe que votre maniére de penſer s'accorde avec la mienne au ſujet du Docteur Rundle. Il fera honte à un Evêque que vous connoiſſez, mais beaucoup d'honneur à l'Epiſcopat; & votre Nation, ſi peu favoriſée, trouvera en lui un Bienfaiteur & un Ami: car en quelque endroit qu'il aille, il y ſera l'Ami du Genre-Humain. Dites-lui, je vous prie, que je fais des vœux pour ſa conſervation & pour ſa ſanté. Je voudrois vous voir en Angleterre avec lui, ou que je fuſſe en Irlande avec vous. Je n'ai jamais vu d'homme qui me plût autant que le Docteur Rundle, pour le peu de commerce que nous avons eu enſemble. J'ai été dire un dernier adieu à Mylord Péterborowgh, qui partoit pour Lisbonne: Son corps eſt mourant, & ſon ame plus douée de vie que jamais. Immédiatement après avoir ſubi une

une cruelle opération, ſans laquelle il ſeroit mort d'une retention d'urine, il ſe mit en voiture, & ſe rendit de Briſtol à Southampton. C'eſt un homme qui ne vivra jamais, ni ne mourra comme un autre mortel.

Pauvre Mylord Péterborowgh! voilà encore un lien de moins pour aider à vous attirer ici. Etant dans ſon lit de mort, il ordonna qu'on me remît ſa Montre (celle qu'il avoit portée avec lui dans tous ſes voyages) à cauſe, diſoit-il „ *Qu'elle pourroit chaque* „ *jour me faire ſouvenir de lui* "! C'étoit un préſent que lui avoit fait le Roi de Sicile, dont les Armes ſont gravées en dedans de la Montre: j'ai fait mettre en dehors cette Inſcription: Victor Amadeus, *Rex Siciliæ*, *Dux Sabaudiæ*; &c. &c. Carolo Mordaunt, *Comiti de* Peterborowgh *D. D.* Car. Mor. *Com. de* Pet. Alexandro Pope *moriens legavit*, 1735.

De grace écrivez-moi un peu plus ſouvent; & s'il reſte une choſe au monde qui puiſſe vous faire plaiſir, daignez en inſtruire quelqu'un qui la partageroit avec vous, ſi elle étoit en ſon pouvoir. J'apprends avec une véritable ſatisfaction, que vous êtes actuellement occupé à ſoulager la partie du Genre-Humain la moins capable

de s'aider elle-même, ces objets (*a*) qui ont le plus beſoin de notre compaſſion, quoiqu'on ait ſouvent la cruauté d'en faire des objets de moquerie. Vous penſez toujours généreuſement; & de tous les actes de charité, celui-ci eſt le plus deſintéreſſé, & le plus exemt de tout mêlange de vaine gloire, puiſque ceux envers lesquels il s'exerce, ne pourront jamais vous en remercier, ni publier vos louanges.

Dieu vous accorde, ſinon des plaiſirs, du-moins une ſituation tranquille; une ſanté, ſinon parfaite, du-moins paſſable; un contentement fondé, ſinon ſur la joye, du-moins ſur la réſignation. Ce ſont les vœux que je forme pour moi-même, quoique plus jeune que vous; & je n'aurois garde de me plaindre de mon ſort, ſi le Ciel, en les exauçant, y ajoûtoit encore la préſence d'un petit nombre de perſonnes que j'aime. Adieu.

(*a*) Ceux qui ont perdu l'eſprit.

LET-

LETTRE LXXVII.

DU Dr. SWIFT.

J'Ai répondu à ce que vous me dites de Curl, & ſuis dans l'idée, que mes Lettres n'ont échappé au malheur d'être publiées, que parce qu'elles ſont uniquement dictées par la Nature & par l'Amitié, & qu'elles ne contiennent que des particularités peu intéreſſantes pour le Public. J'ai remarqué que non ſeulement Voiture, mais auſſi Cicéron & Pline, ont moins écrit pour leurs correſpondans, que pour le reſte du monde; & je leur en ſais gré, à cauſe du plaiſir qu'ils m'ont procuré par-là. Balzac en a fait de-même, mais d'une maniére plus empeſée, & par cela même moins agréable. Il faut que je vous diſe, que probablement je ne la ferai pas longue, & que j'ai donné ordre que ma chair & mes os ſoient tranſportés hors de l'Irlande, ne voulant pas qu'ils reſtent dans un Païs d'Eſclaves. J'ai remarqué avec plaiſir, qu'en dépit de votre Philoſophie, votre Muſe perd patience quelquefois. Je vous déclare ſolemnel-

Octob. 21. 1735.

lement que je viendrois vous voir, ſi j'étois en état de faire le voyage. J'ai deſſein de paſſer cet Hiver à une Campagne éloignée de quarante milles d'ici, & de ne faire que dix milles par jour; mais ma ſanté eſt ſi mauvaiſe, que je crains bien de ne pouvoir jamais exécuter mon projet. Je fais ſouvent douze milles par jour, mais je reviens enſuite coucher dans mon lit: je devrois me marier, pour que tout autre lit me fût meilleur que le mien. Vous étiez encore bien jeune, quand j'ai fait connoiſſance avec vous, & je vous ai laiſſé dans le tems que vous commenciez à atteindre l'âge mûr. J'avois déjà atteint cet âge, quand vous m'avez vû pour la prémiére fois, & à-préſent je ſuis vieux. Où eſt Mylord —? Il me ſemble que je m'informe d'une Tulippe de l'année paſſée.

„ Ne craignez pas que celles de vos „ Lettres que vous m'avez écrites, „ tombent entre les mains de Curl; „ je ne les détruirai pas, mais mes „ Exécuteurs Teſtamentaires s'acquit- „ teront de ce devoir pour moi".

J'aurois encore mille choſes à vous dire, *longævitas eſt garrula.*

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE LXXVIII.

DU Dr. SWIFT.

JE ne ſaurois, à proprement parler, vous appeller mon meilleur Ami; car vous êtes le ſeul Ami que le tems, la mort, l'exil, & l'oubli m'ont laiſſé. Vous n'eſſuyeriez peut-être pas d'auſſi fréquentes plaintes de ma part au ſujet de mon peu de ſanté, ſi mes indiſpoſitions ne juſtifioient pas en quelque ſorte ma lenteur à vous écrire. Vous avez bien raiſon de dire que les Amis vulgaires ne ſe ſoucient point du tout ſi nous ſommes malades ou en ſanté, heureux ou miſérables. Il n'y a pas juſqu'aux Servantes qui ne ſoient dans la même idée: je leur ai ſouvent entendu dire, *je ſuis bien mal, mais qui s'en ſoucie?* C'eſt un impertinent compliment que me font réguliérement ceux qui viennent me rendre viſite, j'eſpére que Mr. le Doyen ſe porte bien. Ma popularité, dont vous faites mention, eſt entiérement renfermée dans l'enceinte des gens du commun, qui ſont plus conſtans dans leur affection, que ceux (*a*) qu'on regarde dans

Févr. 9. 1735-6.

(*a*) Il y a dans l'Original *their betters.*

dans le monde comme valant beaucoup mieux qu'eux. Je me proméne dans les rues, & mes Amis de la plus baſſe claſſe en font autant, & ſont les ſeuls qui me marquent par leur maniére de me ſaluer, qu'ils ſe ſouviennent des ſervices que je leur ai rendus. Ces ſervices ont été parfaitement oubliés par tous ceux qui ſe piquent de naiſſance ou d'éducation; & il n'y a preſque pas un ſeul homme conſtitué en dignité ou en puiſſance, qui obſerve à mon égard les régles ordinaires de la Civilité. Je puis même me glorifier de n'avoir pas la moindre liaiſon avec aucun Seigneur Temporel ou Spirituel dans tout le Royaume: auſſi me trouvai-je hors d'état de rendre quelque ſervice à l'homme du monde qui auroit le plus de mérite, excepté quand certains Poſtes viennent à vaquer dans ma Cathedrale. Mais ce qui me décourage plus que l'âge & les maladies, eſt l'idée de l'influence que la corruption a ici dans toutes les Affaires Publiques, quelque nom qu'elles puiſſent porter.

Je vous remercie de votre excellente traduction de ces vers, *ſingula de nobis anni*, &c. Vous les avez mis dans le plus beau jour du monde; cependant je ſuis aſſez partial pour être plus charmé de ceux qui me font le plus grand

grand honneur que je recevrai jamais de la Poſtérité, & qui contrebalanceront les effets de la malice de dix milles Ennemis. Je ne les avois jamais vus auparavant, ce qui prouve que la Lettre que vous m'aviez envoyée doit s'être perdue —. Je ne doute pas que vous ne puiſſiez faire autant de nouvelles Connoiſſances qu'il vous plaîra. Les plus jeunes ſeront peut-être les meilleures : car la jeuneſſe eſt la Saiſon de la Vertu : la Dépravation croît avec les années, & je crois que le plus vieux Coquin d'Angleterre eſt le plus grand. Il vous reſte aſſez de tems à vivre (*a*), pour voir ſi ces nouvelles Connoiſſances conſerveront leur probité, quand elles ſe ſépareront de vous pour entrer dans le monde ; combien de tems leur goût pour l'indépendance tiendra-t-il contre les ſéductions du Miniſtére & de la Cour ? — Pour ce qui eſt du nouveau Viceroi, je ne connois, ni lui, ni aucun de ſa famille ; ainſi il faudra qu'un Homme de mérite, pour obtenir de lui quelque grace, s'adreſſe à d'autres qu'à moi.

(*a*) Il s'eſt trompé dans ſon attente.

LETTRE LXXIX.

DU DR. SWIFT

Févr. 7. 1735--6.

IL y a quelque tems que j'ai dîné chez l'Evêque de Derry, où le Sécretaire Cary m'a appris que vous étiez fort mal. Cette nouvelle m'a fait la plus ſenſible peine, quoique plutôt pour l'amour de moi-même & du Public, que de vous, qui ne faites pas grand cas de la vie, non ſeulement comme Philoſophe, mais auſſi comme Chrétien; & à ce dernier égard je vous tiens pour plus détaché de la vie, que le plus ſage d'entre un million d'Hérétiques tels que nous. En cas que vous ſoyez rétabli, vous méritez des reproches de ma part de ne m'avoir pas tiré de peine; car vous ne fauriez douter que votre perte ne fût très-amére pour moi, quoique nous devions être toujours auſſi éloignés l'un de l'autre, que ſi j'étois déjà actuellement dans le tombeau, vers lequel j'avance de jour en jour à grands pas. Ma ſeule reſſource eſt de recevoir de vos nouvelles, que j'enviſage comme de bonnes rentes annuelles d'un

d'un bien qu'on eſt condamné à ne jamais voir.

J'ai lu à l'Evêque de Derry le Paragraphe de votre Lettre qui le concerne, & Sa Grandeur m'a paru extrêmement ſenſible à votre ſouvenir. Ceux qui occupent ici les premiers Poſtes, le regardent comme un homme ſavant & d'un commerce aimable, mais qui ſe fait trop aimer du Peuple.

Il ne me reſte à-préſent d'autre Ami au monde que vous. Faites-moi la grace de me ſurvivre, & mourez enſuite quand il vous plaîra, mais ſans douleur; & puiſque nous nous rencontrerons dans un Séjour plus heureux, ſi ma Religion le permet, ou plutôt ma vertu, quoique bien inférieure à la vôtre. Marquez, je vous prie, à Mylord Bathurſt combien je l'aime; je continue à exiger qu'il ſe ſouvienne de moi, quoiqu'il ſoit trop répandu dans le monde pour honorer de ſes Lettres un Ami abſent. L'état de ma ſanté n'eſt pas des meilleurs; mes vertiges reviennent de tems en tems; je dors mal, & n'ai preſque point d'appétit. Il me ſeroit auſſi facile d'écrire un Poëme en Chinois qu'en Anglois. A-la-vérité je n'ai pas encore renoncé aux Ouvrages en proſe; mais tous mes efforts aboutiſſent à coucher par écrit ſix lignes, que je ne manque point de

rayer le lendemain. Ce qui me fait le plus de peine, c'eſt que des Dames, qui me trouvoient aſſez à leur gré il y a douze ans, m'ont à-préſent abandonné, quoique je ſois devenu plus jeune en comparaiſon d'elles que je ne l'étois auparavant; car j'avois alors le double de leur âge, ce qui, heureuſement pour moi, n'eſt plus vrai à-préſent. Tirez-moi d'inquiétude, je vous ſupplie, le plutôt que vous pourrez, au ſujet de votre indiſpoſition; & que je ſache qui eſt ce Cheſelden, dont vous me témoignez faire tant de cas. Donnez-moi auſſi des nouvelles de votre Voiſin qui m'a écrit de Bath: j'apprends qu'il a deſſein de ſe mettre à la bréche pour faire abolir l'Acte du Teſt: ce qui me déplaît, comme étant une entrepriſe oppoſée aux lumiéres de la Raiſon, & aux maximes des plus ſages Gouvernemens Chrétiens, qui ont toujours eu quelque Secte établie par les Loix, & n'ont accordé tout au plus que de la tolérance aux autres. Adieu, le plus cher de mes Amis. Je vous tiens pour tel; car toutes les choſes qui peuvent produire de l'eſtime & de l'amitié, agiſſent ſur moi en votre faveur.

LET-

LETTRE LXXX.

S'il m'arrive d'écrire encore quelques Epitres en vers, il y en aura une qui vous ſera dédiée. J'ai déjà mis la main à cette tâche, mais je veux que la Piéce, à la tête de laquelle ſe trouvera votre nom, ſoit plus finie qu'aucune des autres, comme étant la derniére de celles que je compoſerai. La matiére que j'ai deſſein de traiter, eſt fort étendue, & ſera partagée en quatre Epitres, qui viennent naturellement à la ſuite de l'*Eſſai ſur l'Homme*. J'y examinerai, 1. l'étendue & les limites de la Raiſon & des Connoiſſances Humaines. 2. Les Arts utiles, & auxquels par cela-même il eſt poſſible d'atteindre, & les Arts inutiles, qui, entant que tels, ne ſont pas à notre portée. 3. La nature, les fins, l'application, & l'uſage des diverſes Capacités. 4. L'uſage du *Savoir*, de la *Science* du *Monde*, & de l'*Eſprit*. Le tout ſera terminé par une Satyre contre les différentes claſſes de perſonnes qui détournent ces choſes de leur véritable but. Mars 25. 1736.

Mais hélas! l'entrepriſe eſt vaſte, & *non ſum qualis eram*. A-la-vérité mon In-

Intelligence eſt plutôt accrue que diminuée : je vois mieux les objets dans toute leur étendue, dans les liaiſons qu'ils ont entr'eux, & dans leurs rapports avec leurs cauſes & leurs effets. Mais ce que je gagne du côté de la Philoſophie, je le perds du côté de la Poëſie : les fleurs ſont tombées, quand les fruits commencent à mûrir ; je dis commencent, car peut-être ne ſeront-ils jamais mûrs parfaitement. Le Climat de la Cour eſt froid & variable : il s'éléve de tems en tems quelque orage, & l'Hiver approche. Je ne me ſens que médiocrement diſpoſé à bâtir une nouvelle maiſon ; tout ce qui me reſte à faire, eſt d'embellir & de réparer un peu l'édifice que j'ai conſtruit. Dites-moi, je vous prie, de qui je pourrois ſouhaitter d'acquérir l'eſtime ou l'admiration par mes Ecrits ? Je ſuis un homme ruiné ; c'eſt-à-dire, un homme à qui il ne reſte guéres plus d'un Ami : car c'eſt ſur l'amitié ſeule que la fortune que j'ambitionnois, a été fondée. Ma derniére Lettre étoit à peine partie, que je reçus celle où vous me témoignez prendre part à mon indiſpoſition. Votre inquiétude ne ſauroit avoir été de longue durée, ma Lettre ayant dû vous parvenir peu de jours après. Votre queſtion, qui eſt Cheſelden ? m'a extrêmement ſurpris.

Elle

Elle fait voir que le vrai mérite ne s'étend guéres loin en fait de réputation, que quand la Poëſie lui prête ſes ailes; c'eſt l'homme le plus fameux & le plus diſtingué de tous ceux qui profeſſent la Chirurgie; & il a ſauvé la vie à des milliers de perſonnes par ſa méthode de faire l'Opération de la taille —. Je ſuis bien à-préſent, ou ce que je dois appeller ainſi.

J'ai vu en dernier lieu quelques Ecrits de Mylord B. depuis ſon voyage en France. Son génie tient bon contre tout. Quelque choſe qui lui arrive, il ſera toujours le plus grand Homme du Monde, tant aux yeux de ſes Contemporains que de ceux de la Poſterité.

Tous ceux qui vous aiment, ou, ce qui revient au même, qui vous connoiſſent ici, boivent fréquemment à votre ſanté. N'y a-t-il donc pas moyen de vous engager à nous venir voir? J'ai de quoi vous entretenir: car je ſuis riche, c'eſt-à-dire, j'ai plus de revenus qu'il ne m'en faut. Je puis vous loger avec deux domeſtiques, car j'occupe actuellement ſeul ma maiſon; ma bonne Ménagére eſt morte, & mon aimable Voiſin eſt parti. Jamais mon Jardin n'a été ſi beau: les fleurs y croiſſent à plaiſir, comme ignorant la perte qu'elles ont faite.

J'ai plus de fruits & de légumes que vous ne ſauriez croire; & ſi mes talens poëtiques ſont diminués, je ſuis en revanche devenu plus habile Jardinier. Car la culture d'un Jardin eſt une ſorte de Philoſophie, Cicéron ayant dit en termes formels, *Agricultura proxima ſapientiæ.* Au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, pourquoi ne pourriez-vous pas, (vous qui êtes d'un degré au-deſſus d'un Philoſophe, un Théologien, quoique vous ayez trop d'eſprit pour être Evêque) donner tout ce que vous avez aux Pauvres d'Irlande (qui vous ont déjà tant d'autres obligations) quitter enſuite ce Païs, & venir vivre & mourir avec moi? Que ces mots *Tales animæ concordes* ſoient notre Deviſe & notre Epitaphe.

LET-

LETTRE LXXXI.

du Dr. SWIFT.

MA ſurdité eſt actuellement telle que toute converſation m'eſt interdite à l'avenir: c'eſt ce qui fait que je n'oſe pas même concevoir la penſée d'aller en Angleterre, dans la crainte d'être peut-être obligé de revenir ici au bout d'une ſemaine. Si j'avois le bonheur de n'avoir que la goute, je profiterois d'un bon intervalle, & irois cauſer & rire avec mes Amis. „ Je „ vous dirai au ſujet de vos Lettres, „ comme vous avez beaucoup plus „ d'années à vivre que moi, mon deſ- „ ſein eſt de charger mes Exécuteurs „ Teſtamentaires de vous envoyer „ toutes celles que vous m'avez écri- „ tes, bien ſcellées & empaquetées, „ avec quelques legs mentionnés dans „ mon Teſtament. Le tout eſt lié „ enſemble, & enfermé à la clef dans „ un cabinet: d'ailleurs je n'ai aucun „ domeſtique qui ſache lire ni écrire: „ ainſi aucun d'eux ne les copiéra, „ & vous les aurez ſurement quand „ je ne ſerai plus ". J'ai été un peu mortifié de n'avoir pas trouvé place juſqu'à-préſent à la tête de quelqu'une de

Dublin, Avril 23. 1736.

de vos Epitres & cela moins par ambition que par le déſir d'être reconnu publiquement pour votre Ami: c'eſt en vertu de ce titre, que je compte que vous tiendrez la promeſſe que vous m'avez faite, ſi votre ſanté, votre loiſir, & votre inclination le permettent. Je nie que vous alliez à reculons en fait de Poëſie, & j'en pourrois appeller à cet égard à l'expérience. Vous êtes actuellement, & ſerez encore pendant quelques années, dans cet âge, où l'invention ſubſiſte dans toute ſa force, quoique le jugement ait déjà atteint toute ſa maturité. Je n'aurois jamais ſoupçonné la Morale d'être ſuſceptible des agrémens que vous lui prêtez.

A propos d'Amis, le Chevalier Temple diſoit, *que la perte qu'on en fait eſt une taxe impoſée ſur ceux qui vivent longtems.* Cependant, pour payer cette taxe, il n'eſt pas néceſſaire d'être âgé, puiſque vous même avez déjà perdu pluſieurs Amis; pour moi, il ne m'en reſte plus qu'un ſeul, & je n'ai abſolument dans ce Païs que quelques bons compagnons, qui ont plus de gayeté & de douceur que d'intelligence. Comment aurois-je connu Cheſelden? Parmi vous autres, un Homme naît, acquiert une grande réputation & meurt, avant que qui ce ſoit ici (au moins moi) en ſache rien.

Vous

Vous m'avez bien fait plaiſir, en me marquant que le génie de Mylord B. ſe ſoutient toujours, & qu'on en aura bientôt des preuves convainquantes en elles-mêmes & utiles au Public. C'eſt avec un très-grand chagrin que j'ai appris, que votre voiſin Mr. P. avoit penſé mourir. Je l'aime pour avoir été un fidéle Patriote dans des tems où cette qualité étoit fort rare, & le tiens pour un homme d'un ſens exquis. Sans ma miſérable ſurdité, rien ne pourroit m'empêcher de vous aller trouver à Twittenham, & de vous mener enſuite à Paris. Encore s'il me reſtoit quelque rayon d'eſpérance de pouvoir guérir; mais je ſuis tellement découragé, que je ne vais plus même à cheval, ce qui (excepté la promenade) étoit mon ſeul divertiſſement. Et je m'attends à voir les choſes aller de mal en pis.

C'eſt un coup d'œil conſolant pour vous, que celui que vous avez occaſion de jetter ſur une nouvelle génération de jeunes Patriotes: il s'en faut beaucoup que nous ayons le même bonheur ici, où nous ſommes entourés de jeunes Athées, ou de vieux Monſtres, dont les quatre cinquiémes ſont plus ſtupides & plus méchans que Chartreſs. Vos beſoins ſont ſi petits, qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous ſoyez riche

che pour les ſatisfaire ; & mes beſoins ſont ſi nombreux & ſi grands, que les revenus du Roi même ne ſuffiroient pas pour me faire trouver le bout de l'an.

LETTRE LXXXII.

Août 17. 1736. JE trouve, quoique j'aye moins d'expérience que vous, que rien n'eſt plus vrai que ce que vous m'avez dit il y a quelque tems, qu'à meſure qu'on devient plus vieux, on aime davantage à parler, & moins à écrire : j'en ſuis déjà venu au point de ne plus écrire que des Lettres d'affaires, ou d'amitié au petit nombre de ceux avec qui je ſuis obligé d'entretenir correſpondance : & mon laconiſme ſurpaſſe même celui des anciens Spartiates ; car je reponds quelquefois *oui* ou *non* à des Epitres longues d'une demi-aune. Vous & Mylord Bolingbroke êtes les ſeuls à qui j'écrive, & toujours in folio : diſtinction d'autant plus juſte, que vous êtes preſque les ſeuls de notre tems, dont les Ecrits ſeront tranſmis à la Poſtérité. Tous les autres ſont de ſimples mortels. Quand des hommes, tels que vous & lui, me paroiſſent en faute, je les regarde comme des Aſtres

tres ſi élevés, que leur mouvement en devient un peu irrégulier, ou plutôt ſemble tel. J'applique cette réflexion à la retenue que j'ai à blâmer telle ou telle action du Doyen Swift, parce qu'elles ne me ſont rapportées que par des gens aveugles, ſtupides & prévenus. Vous auriez dû imiter mon exemple, & ne pas ajoûter foi à ce que des gens envieux & malins vous ont rapporté touchant Mylord B. J'ai été ſcandaliſé de trouver ce que vous me dites ſur ſon chapitre répété dans une de vos Lettres à —. Ce que vous pouvez me dire à moi, ne doit point être ſu des prophanes. Si la choſe étoit vraye, il auroit fallu la tenir cachée; mais je vous la garantis abſolument fauſſe dans toutes ſes parties. Il s'eſt fixé dans une agréable retraite près de Fontainebleau, & ne s'occupe qu'à *vacare literis*. Avouez-le, n'avez-vous pas été un peu fâché de ce qu'il a été ſi longtems ſans vous écrire? Pour moi, j'en aurois ſujet; car à peine reçois-je de ſes nouvelles deux ou trois fois par an. Comment pourriez-vous le ſoupçonner d'indifférence à votre égard? Si vous donniez dans un pareil travers, ce ſeroit une marque que votre eſprit baiſſe étrangement: car, croyez-moi, les grands Génies s'eſtiment néceſſairement l'un l'autre, &

je

je doute qu'aucun autre puiſſe véritablement eſtimer ou comprendre un mérite peu commun. Il ne fait que ſoupçonner, ou tout au plus qu'entrevoir la choſe. Un génie eſt doué de la faculté intuïtive : ainſi, imaginez tout ce qu'il vous plaîra, vous ne pouvez compter auſſi ſurement ſur l'eſtime de qui que ce ſoit que ſur la ſienne. Si j'ai lieu de croire que je ne ſuis mépriſé, ni de lui, ni de vous, je tiendrai la choſe à plus grand honneur, & la Poſtérité en jugera de-même, que ſi la Chambre des Seigneurs en Corps compoſoit des vers à ma louange, que la Chambre des Communes m'ordonnât de faire imprimer mes Ouvrages, que les Univerſités me fiſſent des remercimens publics, & que le Roi, la Reine, & le Prince Royal me couronnaſſent de laurier. Pauvre ignorant! Vous ne ſavez pas quelle figure votre nom & le ſien feront dans la ſuite des tems. J'aurai bien ſoin de conſerver tout ce qui pourra ſervir de preuve, que j'ai été du nombre de vos intimes Amis; *longo, ſed proximus, intervallo.* Je ne me plaindrai pas du Sort: il a aſſez fait pour moi, en me donnant deux Amis tels que vous, & en me les conſervant. Et vous, & Mylord B. devez de-même être ſatisfaits de votre condition : vos Ouvrages ſubſiſtent,

&

& tant qu'ils ſubſiſteront, vous paroîtrez tous deux les plus grands-hommes de votre tems, en dépit des Princes & des Miniſtres; & les plus ſages, malgré toutes les petites fautes qu'il pourra vous arriver de commettre.

Adieu, puiſſiez-vous jouir de jour en jour d'une meilleure ſanté. Je me porte aſſez bien à-préſent, & ſerai fort content d'être toujours de-même, pourvu que mon eſprit ſoit exemt d'inquiétude, & mon cœur de chagrin.

LETTRE LXXXIII.

DU Dr. SWIFT.

IL me ſemble que vous me devez une Lettre; mais que vous me la deviez, ou non, je vous proteſte qu'il ne m'a pas été poſſible de vous écrire. La vieilleſſe, & mes éternels vertiges, me mettent abſolument hors d'état de rien faire. Je ne puis, ni lire, ni écrire, ni me rappeller le ſouvenir de quoique ce ſoit, ni rien fournir à la converſation. La ſeule choſe dont je ſois capable, eſt de me promener & d'aller à cheval. Je m'acquitte aſſez bien de la premiére de ces fonctions; mais Déc. 2. 1736.

il

il n'en eſt pas tout-à-fait de-même de l'autre, le tems n'étant guéres bon pour cela dans cette ſaiſon: d'ailleurs, comme je n'ai pas une once de chair ſur tout mon corps, il ne m'eſt pas poſſible de faire quelques milles à cheval ſans quelque écorchure.

Eſt-ce bien fait à vous de ne pas vouloir me ſuppoſer auſſi malade que je le ſuis, & de ne me pas écrire par pure charité, puiſque je ſuis hors d'état de vous répondre? Ceux qui ſont autour de moi, me donnent trop d'autres ſujets de mécontement pour que je puiſſe ſupporter la mortification de ne point recevoir de nouvelles du peu d'Amis éloignés qui me reſtent. Je dis *Amis*; mais hélas! ils m'ont presque tous été enlevés par la mort, & par la fortune excepté vous. J'éprouve chaque mois, & quelquefois plus ſouvent, la vérité de ce que dit Horace, *ſingula de nobis anni prædantur*: ſuivant ce calcul, il ne me reſtera plus rien au bout de deux ans. Ce qui me conſole, eſt que vous avez commencé à devenir célébre de ſi bonne heure, que les Hommes les plus diſtingués en différens genres ſe ſont liés d'amitié avec nous deux preſque en même tems. Je parle de Wycherley, de Row, de Prior, de Congréve, d'Addiſon, de Parnel, &c. ſans ou-

oublier Mylords Oxford, Bolingbroke, Harcourt & Péterborowgh. Je me rappellai l'autre jour le ſouvenir de vingt & ſept grands Miniſtres, ou Perſonnages diſtingués par leurs connoiſſances, que j'ai tous connus, & qui ſont tous morts depuis vingt ans. Puiſſent mes Amis être heureux dans cette Vie, & dans une Vie à venir! mais je ne m'inquiéte guéres de ce qui arrivera de la Poſtérité, quand je conſidére de quels Parens elle doit naître —. Mylord Orréry vous écrira demain, & celle-ci vous parviendra ſous ſon couvert. Il a trois mille livres ſterling de revenu par an autour de Cork, & n'en a pas tiré un ſou depuis trois ans. Telle eſt notre condition dans ces heureux tems. Il y a un mois que j'ai écrit à votre Voiſin; je crains que cette Lettre, que j'ai ſignée, ne lui ſoit point parvenue: informez-vous-en, je vous prie. Peut-être eſt-il encore par voye & par chemin; car on dit qu'il a été vu à Newmarket, & que Boerhaave l'a guéri. Quoique le nombre de mes Amis ſoit fort diminué en Angleterre, il me reſte encore Mylord Bathurſt, Mylord Masham, & Mr. Léwis, auxquels je vous prie de faire mes très-humbles complimens, quand vous les verrez; mais ſurtout, acquittez-vous de cette commiſſion en-

envers Madame P. B. & marquez-moi ſi elle eſt toujours auſſi jeune & auſſi agréable, que quand j'ai eu l'honneur de la voir la derniére fois. Avez-vous fait une recrue de nouveaux Amis, pour remplacer ceux qui ne ſont plus? & ces nouveaux valent-ils les autres? N'en ſeroit-il pas des Amis comme des Tems? & le *laudator temporis acti, ſe puero*, ne conviendroit-il pas également à ces deux ſujets? Je vis actuellement dans la plus profonde retraite, ce qui convient parfaitement à ceux qui ne ſont plus bons à rien; car cette Ville & ce Royaume ſont autant hors du Monde, que la Partie Septentrionale de la Principauté de Galles —. La tête me tourne tellement, que j'aurai bien de la peine à remplir ma page, comme à mon ordinaire; & cependant je ne prétens pas y laiſſer un demi-pouce plus de blanc que vous —. Quelques-unes de vos Lettres m'avoient donné lieu d'eſpérer, que vous donneriez au Public un plus grand nombre d'Epitres Morales; & ceux qui s'intéreſſent à ma réputation, ſe plaignent de n'avoir vu juſqu'ici mon nom à la tête d'aucune. Les ſujets de ces Epitres ſont plus utiles au Public, par votre maniére de les traiter, qu'aucun de tous vos Ecrits; & quoique dans un monde auſſi corrom-

pu

pu que le nôtre, ils ne produiront peut-être pas une entiére réformation de mœurs, la Poſtérité pourra en recueillir le fruit.

LETTRE LXXXIV.

AU Dr. SWIFT.

VOtre Lettre, infiniment obligeante d'ailleurs, m'a inſpiré la plus profonde mélancolie, rien au monde ne me paroiſſant plus inſupportable que les plaintes d'un Ami. On m'a dit que vous vous portiez fort bien, & que vous étiez d'une gayeté extraordinaire; mais ceux qui parlent ainſi, ne ſentent point vos maux, & jugent ſur les apparences que vous offrez à leurs yeux. Vous avez bien raiſon de leur en faire une eſpéce de myſtére; car on n'en ſera, ni aimé, ni eſtimé davantage du gros des hommes, pour avoir quelque affliction ou quelque infirmité Mais nous pouvons, & devons même nous plaindre à un intime Ami des maux qu'il partagera, ſuivant toutes les apparences, avec nous; ſi nous l'avons déjà connu depuis longtems, il faut qu'il ſoit avancé en âge; Déc. 30. 1736.

& s'il a connu le monde depuis long-tems, il a l'idée des ſujets de plainte qu'on y trouve. Si vous ſurpaſſez autant en ſanté ceux de votre âge, que vous les ſurpaſſez en eſprit & en gayeté, vous courez riſque de ne pas exciter ma compaſſion; mais ſi ceux de votre âge vous ſurpaſſent au premier de ces égards, je ne vous en aimerai pas moins. Dix mille perſonnes témoigneront leur joye à chaque année de plus que la Providence vous accordera; & preuve que la choſe ſera ainſi, c'eſt qu'elle eſt déjà arrivée à votre dernier jour de naiſſance. Soyez perſuadé qu'il faut quelque qualité meilleure & plus grande que la Nobleſſe ou le Rang, pour mériter de pareilles démonſtrations d'eſtime ou d'affection de la part du Public. J'ai vu un Jour de naiſſance d'une des premiéres Perſonnes du Royaume, célébre uniquement par une miſérable Ode, & par un Feu de joye payé d'avance. De quelque avantage que le tems puiſſe vous priver, il ne vous ôtera jamais l'eſtime générale que vous avez méritée par vos talens & par vos vertus.

Il eſt triſte, comme vous le remarquez très-bien, de voir, à meſure qu'on vit plus longtems, le catalogue de ceux que nous avons aimés & perdus, croî-

croître d'année en année. Vous ſerez convaincu que cette réflexion doit m'avoir frappé, ſi vous faites attention aux deux vers que j'ai mis à la tête du Recueil de mes Lettres: ils ſont tirés de Catulle:

Quo deſiderio veteres revocamus Amores,
Atque olim amiſſas flemus Amicitias.

Je garderai cette Lettre juſqu'à ce que j'aye quelque occaſion ſure de vous la faire parvenir. Elle eſt telle cependant (& j'en dis autant de toutes les autres que j'ai écrites) que les Puiſſances n'auroient aucun lieu d'en être offenſées. „ Mais j'ai raiſon de crain-
„ dre que celles que vous avez gar-
„ dées, ne paroiſſent ſous quelque
„ forme desagréable, ſi vous venez à
„ mourir avant qu'elles ſoient anéan-
„ ties; & ma crainte à cet égard eſt
„ d'autant mieux fondée, que depuis
„ quelques ſemaines Curl a reçu d'Ir-
„ lande deux Lettres, qui vous ont
„ été écrites en 1723, l'une par My-
„ lord Bolingbroke, & l'autre par
„ moi. Curl les a d'abord publiées,
„ &, autant qu'il peut m'en ſouvenir,
„ telles qu'elles ſont, excepté un paſ-
„ ſage concernant Dawley, qui doit
„ avoir été inſéré depuis, ce Seigneur
„ n'ayant pas encore eu cet endroit,
„ en ce tems-là. Curl n'a point eu vo-

„ tre réponſe à ma Lettre, parce que „ j'ai bien eu ſoin qu'elle ne ſortît pas „ de mes mains; tout ce qu'on prête „ (en fait d'Ouvrages d'eſprit, auſſi- „ bien que d'argent) étant ſurement „ perdu".

Le Public pourra tirer grand avantage de la vie retirée que méne Mylord Bolingbroke. Ses Lettres ſont d'un Philoſophe à grands principes, qui rend graces à la Fortune de la tranquillité qu'elle lui a procurée par ſes rigueurs: auſſi n'a-t-il garde de ſe plaindre d'une tempête, qui a hâté ſon arrivée au port. Vous me demandez, ſi j'ai fait quelque recrue de nouveaux Amis, pour remplacer ceux qui ne ſont plus? Je regarde la choſe comme impoſſible; car non ſeulement nos Amis nous ont été enlevés par les années, mais nous-mêmes avons éprouvé de ſi grands changemens, que, quand les mêmes Amis nous ſeroient rendus, il faudroit encore un ſecond miracle pour que nous nous retrouvaſſions en état de goûter les douceurs de leur commerce. Mais comme une Riviére, par le cours continuel de ſes eaux, emporte les fleurs & les plantes qui embelliſſent ſes bords, & ne laiſſe à la place que du limon & des roſeaux, ainſi le cours des années, en nous ôtant beaucoup d'excellentes choſes

en

en ſubſtitue un petit nombre de médiocres à la place, mais rien de ce qui faiſoit l'objet de nos déſirs & de nos eſpérances. C'eſt ainſi que, ſans le vouloir, j'ai fait connoiſſance par hazard avec quelques Jeunes-gens, qui préférent le paſſé au préſent, & dont par cela même l'avenir peut attendre quelque choſe de bon. Si je les aime, c'eſt qu'ils honorent quelques-uns de ceux que les Gens de bien regrettent, ou ſont ſur le point de regretter. Deux ou trois d'entr'eux ſe ſont diſtingués dans le Parlement, & d'une maniére qui leur fait bien honneur, puiſque c'étoit pour la Liberté & contre la Corruption. Je tiens à deux autres par la conformité de nos goûts pour les mêmes Etudes, & les mêmes Auteurs: je vous avouerai pourtant, que la Morale l'emporte chez moi ſur la Poëſie, les Amis que la premiére des deux me recommande, étant bien plus chers à mes yeux, que ceux qui peuvent m'être recommandés par l'autre. Tout bien examiné, mon cœur n'eſt plus ſuſceptible de nouvelles impreſſions: celles, que je reçois aujourd'hui, ſont effacées demain; & l'image des Amis que j'ai perdus il y a vingt ans, s'offre plus diſtinctement à mes regards que celle des perſonnes que je vois journellement. Vous êtes de la premiére

de ces classes à tous égards : heureux, si je pouvois seulement avoir l'avantage de vous voir. Il y a quelque chose de cruel dans l'idée que nous sommes habitans d'un même Monde, & néanmoins toujours séparés l'un de l'autre. Adieu, j'aurois bien de la peine à exprimer ce que je sens : passons à des articles qui m'affectent moins — Mylord Masham vient de marier son fils. Mr. Lewis a depuis peu enterré sa femme. Mylord Oxford a été touché de votre Lettre jusqu'à en pleurer. Madame B. soupire plus pour vous que pour la perte de sa jeunesse. Elle dit qu'elle sera encore agréable durant plusieurs années, & que c'est dans vos Ecrits qu'elle en a trouvé la recette ——. Adieu.

LETTRE LXXXV.

Mars 23. 1736--7.

QUand vous ne devriez jamais m'écrire, la demande que vous me faites dans votre dernière Lettre, de vous écrire souvent, ne laisseroit pas de vous être accordée. Rien ne m'est plus aisé : chaque jour je m'entretiens, dans mon cœur, de vous, & avec vous, & je n'ai d'autre peine que de coucher par écrit ce que je pense. Plus j'approche de ce période

de

de la vie, où l'on dit des plus doux objets, *je n'y prends plus de plaiſir*, & plus je m'appuye ſur le petit nombre de fouriens qui me ſont laiſſés. Je voudrois bien que nous puſſions paſſer les derniéres années de notre vie enſemble. Celle qui a été le grand objet de mes ſoins, n'en exige plus de ma part. Je ne ſuis à-préſent que trop mon propre maître; ma maiſon eſt trop grande; mes jardins fourniſſent trop de proviſions pour mon ménage. Mes domeſtiques ont plus de ſentiment qu'il n'appartient à des gens de leur condition; ils ſe ſont entre-mariés, & ſont en quelque ſorte devenus des Amis d'une claſſe ſubalterne: ils ſerviroient avec le plus grand plaiſir du monde tous ceux que je verrois ici avec plaiſir. Je penſe qu'il en eſt à peu près de-même ainſi de vous dans votre vie domeſtique, & l'idée de votre vieille Ménagére me rappelle quelquefois celle d'une bonne Nourrice, qui auroit ſoin de moi comme de ſon enfant; mais je tremble en ſongeant à la mer qui nous ſépare. Comme vos craintes ſont moins grandes que les miennes, & que j'eſpére que vous me ſurpaſſez auſſi en force, ne pourrois-je pas avoir encore une fois le plaiſir de vous voir en Angleterre? Le ſeul motif qui m'a engagé à vous aſſigner

la France comme un lieu de rendez-vous, eſt que je pourrois m'y rendre facilement & en peu de tems par mer, les Médecins m'ayant dit que ma poitrine eſt en ſi pauvre état, que pour peu que je fuſſe malade ſur mer, ma vie ſeroit en danger. Quoique quelques-uns de vos Amis ſoient morts depuis que vous avez vu votre terre natale, il y en a encore quelques autres qui reſteront tels juſqu'à la mort, & qui, à ce que j'eſpére, auront la puiſſance attractive de vous ramener dans le ſein de votre Patrie. Vous trouverez en eux de zélés & généreux Défenſeurs de la Liberté publique. Vous leur avez ſervi à cet égard de modéle, & ils ont puiſé dans vos Ecrits, pour ceux de leur eſpéce, toute l'affection qui eſt compatible avec des ſentimens de mépris pour ceux qui deshonorent la Nature Humaine.

Jamais, ſi ma vue étoit un peu meilleure, je ne ſerois las de vous écrire; mais la véritable cauſe (& elle eſt bien forte) qui fait que vous recevez ſi rarement de mes Lettres, eſt la crainte; la crainte d'un mal très-grand, & qui m'eſt connu par expérience, que mes Lettres étant conſervées par un effet de la prévention de mes Amis, ne paſſent entre les mains de mes Ennemis, qui les publieront im-

imparfaites comme elles ſont, ou malignement altérées.

Plût à Dieu que vous vouluſſiez paſſer la mer avec Mylord Orréry, qui aura ſurement ſoin de vous dans le voyage; & amener avec vous votre vieille Ménagére, & deux ou trois de vos Domeſtiques. J'ai place pour tous, un cœur pour tous, & (penſez-en ce qu'il vous plaîra) aſſez de biens pour tous. Nous pourrions, ſi nous étions enſemble, paſſer doucement le reſte de nos jours, & transmettre à la Poſtérité une preuve, que deux gens d'eſprit peuvent être réellement Amis, en dépit de tous les Fous du monde. Adieu.

LETTRE LXXXVI.

DU Dr. SWIFT.

IL eſt vrai que je vous dois quelques Lettres, mais il ne m'a pas été poſſible de m'acquitter de cette dette. Quand vous ſerez à mon âge, vous ſentirez toute la force de mon apologie. C'eſt ma ſurdité, & point du tout mon âge (car je ſuis encore en état de faire juſqu'à douze milles par jour à cheval) qui m'a empêché de me Dublin, May 31. 1737.

rendre à Bath, & à Twickenham. Cette incommodité n'étant pas ordinaire, ne trouve guéres de ſupport; & tout homme qui y eſt ſujet, fait une bien pauvre figure en compagnie.

C'eſt moi qui vous ai dit le premier *Orna me*, & à-préſent, par un tour de paſſe-paſſe, c'eſt vous qui me taxez d'être votre débiteur. Dans un certain ſens vous n'avez pas tort; car vous donnez des guinées, & moi des liards: mais nonobſtant cela, je ſuis en droit de me plaindre de n'avoir pas trouvé place à la tête d'une ſeule de vos Epitres. Je me ſuis ſouvent étonné comment vous avez fait pour exceller par-deſſus tout le reſte du Genre-Humain, en traitant des Sujets de Morale, d'une façon ſi noble & ſi poëtique: ma ſurpriſe auroit été bien plus grande encore, ſi je n'avois ſu combien les talens, que la Nature vous a donnés, ont été perfectionnés par une excellente éducation.

„ J'ai mis enſemble dans un *folio* „ une partie des Lettres que vous m'a- „ vez écrites, & le reſte en différens „ paquets, avec une Inſcription qui „ marque qu'elles ſont de vous: en „ parcourant leurs dates, je trouve „ un vuide de ſix années; & cepen- „ dant j'ai gardé vos Lettres avec tout „ le ſoin poſſible; mais j'ai été obligé,

„ en

„ en trois ou quatre occaſions, d'en-
„ voyer tous mes Papiers, bien em-
„ paquettés, & ſcellés à quelques fidé-
„ les Amis. Ce que j'ai actuellement
„ de Lettres à vous, ne va guéres à
„ plus de ſoixante". Je n'ai trouvé dans aucune d'elles rien qui doive être retranché: on n'y remarque pas le moindre eſprit de Parti: diſpoſition, dont la Religion que vous profeſſez, & toute votre conduite paſſée vous juſtifient ſuffiſamment. Pour moi je ne ſuis pas ſi modéré; & je ne ceſſe de déclamer contre la corruption qui infecte les deux Royaumes, & particuliérement celui-ci. J'ai lu votre Epitre d'Horace à Auguſte: elle m'a été envoyée dans l'Edition d'Angleterre, auſſitôt qu'elle a paru on eſt occupé à contre-faire cette Edition ici en petit *Octavo*. Les fins Connoiſſeurs prétendent y démêler des traits flatteurs; d'autres, auſſi habiles, y appercoivent des Ironies. Mais vos admirateurs, je veux dire tous les gens de goût, ſont de ſentiment, que la profeſſion d'amitié envers moi que vous faites dans cette admirable Piéce, ôte juſqu'à la moindre ombre de ſoupçon qu'il y ait de la flatterie. Par bonheur pour moi, vous êtes engagé trop avant; & en dépit de vous tous les ſiécles avenir me célébreront, & ſauront que vous m'a-

vez aimé & eſtimé, quoique j'aye été l'objet de la haine des Miniſtres d'Etat, & de leurs valets.

De grace, qui eſt ce Mr. Glover, qui a fait le Poëme Epique intitulé *Léonidas*, qu'on a réimprimé ici, & dont on dit beaucoup de bien? Depuis quelque tems il nous vient de fort bons Poëmes de Londres. Je viens d'en lire un ſur la Converſation, & encore deux ou trois autres. Mais la foule ne vous incommode pas vous, qui tel que le Prédicateur, êtes élevé au-deſſus de tout le reſte, & vous attirez plus de regards que toute l'aſſemblée.

Je ne ſaurois écrire davantage; & c'eſt ici mon troiſiéme effort, qui cependant ne ſuffit pas pour m'aider à remplir la page. Je ſuis, mon très-cher Ami, tout à vous, auſſi long-tems que je pourrai écrire, ou parler, ou penſer.

J. SWIFT.

LET-

LETTRE LXXXVII.

JE vous ai écrit, il y a quelques semaines, une Lettre, que Mylord Orréry s'eſt chargé de vous faire parvenir, & à laquelle je n'ai point encore reçu de réponſe. Sa Grandeur partira pour l'Angleterre, à ce qu'elle compte, dans une dixaine de jours, & prendra alors avec elle : „ toutes „ les Lettres que j'ai de vous, & dont „ le nombre ne va point au-delà de „ vingt & cinq. Je trouve qu'il y a un „ grand vuide de pluſieurs années; „ mais les dates ſont antérieures aux „ deux derniers voyages que j'ai faits „ en Angleterre, ce qui me fait croi„ re, que dans un de ces voyages je „ dois avoir emporté avec moi une „ autre cargaiſon ". Mais je ne puis plus me fier à ma mémoire; & ma ſurdité, auſſi bien que mes vertiges, vont de jour en jour en augmentant. Depuis peu je ſuis preſque vieilli d'une douzaine d'années. Dublin, Juil. 23. 1737.

Nous avons votre Volume de Lettres, qui ſera, dit-on, réimprimé ici. Quelques-uns de ceux qui ont pour vous la plus haute eſtime, & un petit nombre d'autres qui vous connoiſſent

perſonnellement, ſont fâchés que vous n'ayez fait aucune diſtinction entre la Nobleſſe Angloiſe de ce Royaume, & les anciens Sauvages Irlandois. Pourriez-vous ignorer que pluſieurs de nos Colonies Angloiſes ſont plus civiliſées que divers Comtés en Angleterre, qu'on y parle Anglois bien plus purement, & qu'on y a une bien meilleure éducation. Le Docteur Délany, qui eſt, à ce que je crois d'une famille Irlandoiſe, vint me rendre viſite il y a trois jours, pour ſe plaindre de ces paſſages de vos Lettres: il prétend qu'une pareille différence entre les deux Climats ne ſubſiſte point, & que la partie ſeptentrionale de la Principauté de Galles, Northumberland, Yorkshire, & d'autres Comtés ſitués vers le Nord, ſont moins propres aux Sciences qu'aucune partie de l'Irlande. En un mot, je crains que vos Amis & vos Admirateurs d'ici ne vous forcent à chanter une palinodie.

Pour ce qui eſt des autres endroits de vos Lettres, je penſe qu'on pourroit en tirer le meilleur Syſtême qui ait jamais été compoſé, ſinon pour la conduite de la Vie Humaine en général, du-moins pour faire rougir les hommes de leurs folies & de leurs vices. Une choſe qui fait bien honneur à ce Royaume, & au goût de ſes habitans,

bitans, eſt que vous êtes au-moins autant célébré ici que dans votre Patrie. Si vous voulez reprocher à nos habitans l'Eſclavage volontaire, la Corruption, l'Athéiſme, & autres bagatelles pareilles, faites-le librement, mais comprenez-y auſſi l'Angleterre, en ajoûtant, pour ſon compte particulier, tous les autres vices du monde. Je ſouhaitterois que vous empêchaſſiez que de miſérables Barbouilleurs de papier ne nous inondent ici de leurs miſérables productions en proſe & en vers —. J'attends, de jour en jour la fin de ma vie, n'ayant plus, ni courage, ni vigueur; quelquefois j'entends un peu mieux qu'à l'ordinaire, mais ma tête eſt toujours dans le plus triſte état du monde. Tant que je ſerai en état d'entretenir un commerce de Lettres avec vous, je le ferai ſurement: ainſi ce jour étant un jour heureux, où je puis tenir une plume, je la tiendrai auſſi longtems qu'il me ſera poſſible. Faites-moi l'amitié de voir ſouvent Mylord Orréry, il n'y a point d'homme après vous que j'aime autant que lui; & dites-lui ce que je dis, s'il vient vous voir. J'ai fait, car la nuit approche, & ma tête eſt plus mal que jamais. Dieu veuille vous conſerver longtems, comme un modéle de piété & de vertu.

Adieu,

Adieu, mon cher, & presque seul constant Ami. Personne au monde ne vous estime, ne vous honore, ni ne vous aime plus que moi.

LETTRE LXXXVIII.

DU DR. SWIFT.

MON CHER AMI,

Dublin, Août 8. 1738.

J'Ai bien reçu votre Lettre en date du 25 de Juillet. Ayez la bonté, je vous prie, de me considérer comme un homme usé par les années, & accablé de toute sorte de chagrins. J'ai entiérement perdu la mémoire; & depuis un an je suis tellement sourd que toute conversation m'est à charge. Je ne dis point ceci pour augmenter votre pitié à mon égard (qui n'est déjà que trop grande) mais comme une excuse de mon peu de régularité à répondre aux Lettres que vous & mes autres Amis avez la bonté de m'écrire. Mon nom est en mauvais prédicament aux Bureaux des Postes des deux Royaumes, ce qui fait que les Lettres qu'on m'adresse, souvent ne me

me ſont pas rendues, ou bien ne me parviennent qu'après avoir été ouvertes, lues, & mal-adroitement recachetées. Je penſe fréquemment à Mme. B. & l'honore plus que je ne puis dire : ayez ſoin de l'aſſurer de mes très-humbles reſpects. Je ſuis auſſi fier que reconnoiſſant du petit mot qu'un Génie ſupérieur & univerſel a ajoûté vers la fin de votre Lettre ; j'infére de ce qu'il écrit, qu'il vous quittera bientôt pour gagner ſa Forêt. Il commença à être mon Patron du tems de la Reine, & s'abaiſſa enſuite juſqu'à prendre la qualité de mon Ami.

C'eſt une grande faveur du Ciel que votre ſanté devienne meilleure, à meſure que vous avancez en âge. Il y a déjà bien des années que j'ai renoncé à la Poëſie, & je puis vous aſſurer, que dans le tems que j'aurois naturellement pu le mieux réuſſir à faire des vers, je n'ai rien produit en ce genre que de très-médiocre : ainſi je n'accepte point vos complimens ſur ce ſujet. Votre ſecond Dialogue, que vous m'avez envoyé en dernier lieu, me paroît comparable avec tout ce vous avez jamais fait de meilleur ; & je ſentirois certainement mieux toutes les beautés de cette Piéce, ſi je ne me trouvois pas relegué au bout du Monde :

de : éloignement qui eſt cauſe que j'ignore les faits & les perſonnes.

„ Je puis vous aſſurer poſitivement, „ que toutes les Lettres que vous „ m'avez écrites depuis vingt ans & „ plus, ſont liées en paquets cache- „ tés, & remiſes à Madame W —, „ qui eſt une digne Femme, ma bon- „ ne Couſine ; & la ſeule de mes Pa- „ rentes dont je puiſſe ſupporter les „ viſites. Elle s'eſt chargée de vous „ faire ſurement parvenir toutes ces „ Lettres après ma mort ".

Mylord Orréry eſt parti avec ſa Femme pour les Terres qu'il a dans le Nord : cette Dame eſt douée d'autant de ſens, qu'aucune autre perſonne de ſon ſexe que je connoiſſe. Permettez-moi d'écrire ici ma réponſe au mot que Mylord B. a inféré dans votre Lettre.

MYLORD,

Je ſuis infiniment obligé à Votre Grandeur de la bonté qu'elle a eue de m'aſſurer de ſon ſouvenir par un mot de ſa propre main. Et ce n'eſt pas, Mylord, la ſeule obligation que je vous ai. Vous ne m'avez jamais trompé, même dans le tems que vous étiez Miniſtre d'Etat : la conſidération, que vous m'avez écrit étant en exil, augmen-

mente encore à mes yeux le prix de cette faveur. Je ne puis guéres me flatter de vivre juſqu'au tems où vous publierez votre Hiſtoire, & ſuis aſſez vain pour ſouhaitter que mon nom ſe trouve parmi ceux du peu de ſubalternes, *quorum pars parva fui* : ſinon je trouverai bien quelque autre moyen de faire ſavoir à la Poſtérité, que vous avez daigné être mon Protecteur. Quoi qu'il en ſoit, je veux vivre & mourir avec les ſentimens de la plus haute vénération & de la plus parfaite reconnoiſſance, votre très-humble, &c.

P. S. J'ai deſſein dans un P. S. de corriger (s'il eſt poſſible) les fautes que j'ai faites dans ma Lettre. J'ai montré à ma Couſine la Lettre que je viens d'écrire, & elle m'aſſure qu'une ample collection de (4) $\frac{\text{vos}}{\text{mes}}$ Lettres à $\frac{\text{moi,}}{\text{vous}}$ eſt empaquetée & ſcellée, & entre des mains

(4) Il y a précifément ainſi dans l'Original. Le Livre actuellement imprimé ſemble être une partie de la Collection dont il eſt ici parlé, puiſqu'on y trouve non ſeulement les Lettres de Mr. Pope, mais auſſi celles du Docteur Swift, tant à lui qu'à Mr. Gay, qui lui furent rendues après la mort de Gay : quoique toute mention de l'échange des Lettres faite par Mr. Pope, ait été ſupprimée à deſſein dans la publication, & paroît uniquement par quelques-unes des réponſes.

mains ſures (*a*). Je ſuis tout à vous. J. SWIFT.

Nous voici au 24 d'*Août* 1738.

(*a*) Le Comte d'ORRERY à Mr. POPE.

MONSIEUR,

Je ſuis de plus en plus convaincu que vos Lettres ne ſont ni perdues ni brulées; mais je ne ſaurois deviner quelle eſt cette *main ſure* en Irlande, dont le Doyen fait mention, quoique je connoiſſe preſque tous les Amis qu'il a dans ce Royaume. Comme je ſais que ces Lettres vous tiennent à cœur, je n'ai point épargné mes peines pour trouver où elles ſont; mes recherches ont été vaines, & je crains que celui qui les a, n'en fera confidence à perſonne. „ Madame W— „ m'a aſſuré qu'elle n'en avoit pas une ſeule; & „ ſembloit craindre que vous ne vous imaginaſ„ ſiez qu'elles étoient entre ſes mains. Elle me „ dit auſſi avoir empêché que la Lettre, par la„ quelle le Doyen vous donnoit cet avis, ne „ vous fût envoyée; mais qu'elle croyoit que „ Mr. Swift vous en écriroit une autre, qui con„ firmeroit ce qu'elle diſoit, & ainſi me prioit „ de vous aſſurer, de ſa part, qu'elle ignoroit „ abſolument où elles étoient".

Vous pouvez faire tel uſage qu'il vous plaîra, envers le Doyen, ou envers toute autre perſonne, de ce que je vous mande. Je ne refuſerai pas mon témoignage en cas de beſoin; & je penſe que la choſe doit être ſue, ſavoir, „ Que „ le Doyen dit, que vos Lettres ſont entre des „ mains ſures, & que Madame W— déclare ne „ les pas avoir. Quelques-uns de vos Amis au„ ront ſurement, auſſi bien que vous, du cha„ grin, ſi elles ſont publiées dans la ſuite; ainſi „ je ferai tout ce qui eſt en mon pouvoir pour „ tâcher de parer ce coup".

C'eſt ici la premiére fois que je prends la plume en main, depuis ma derniére infortune; mais je me conſole de la peine que cette Lettre m'a couté, puiſqu'elle me fournit l'occaſion de vous aſſurer que je ſuis, &c.

Marſton Oct. 4. 1738. ORRERY.

LET-

LETTRES
A
L'Ecuyer ALLEN.

LETTRE LXXXIX.
Mr. POPE
A Mr. ALLEN.

J'Ai vu hier Mr. M. qui a d'abord permis à Mr. V. de copier les Piéces que vous ſouhaittez. J'ai cherché les meilleurs originaux de ces deux ſujets, que vous aimez tant, Joſeph ſe donnant à connoître à ſes fréres, & Scipion rendant la belle Captive à ſes parens. Ce dernier trait d'Hiſtoire forme le ſujet d'un des plus beaux Tableaux de Ricci, appartenant à Mylord Burlington; & l'on m'a promis la reconnoiſſance de Joſeph parfaitement bien miſe en Eſtampe. Cette Piéce ſera fournie par un des principaux Peintres Italiens. Celle de Scipion eſt exactement de la Grandeur qu'il faut pour un Bas-relief; ce qui for-

Twitnam, Avril 30. 1736.

formeroit, à mon avis, un très-bel ornement pour votre ſale.

C'eſt par le choix de pareils ornemens qu'un homme fait paroître, non ſeulement ſon goût, mais auſſi ſa vertu: & il eſt naturel de ſuppoſer que tout exemple qui nous frappe, peut produire ſur d'autres le même effet. De ſorte qu'un événement, pourvu qu'il ſoit bien choiſi, repréſenté ſur les murs d'un homme riche, eſt ſouvent plus inſtructif que toute la converſation du Maître de la maiſon. En ce ſens, les pierres mêmes peuvent parler, quand les hommes ne le peuvent ou ne le veulent pas. Je ne ſaurois m'empêcher de penſer (& je ne doute pas que vous ne ſoyez du même ſentiment, vous qui avez fait une Piéce d'Autel) que les premiers Réformateurs ont pouſſé trop loin leur zéle, en ôtant les *Peintures* (c'eſt-à-dire, les exemples) des Egliſes; & ont, d'un autre côté été trop indulgens, en ſouffrant que les *Epitaphes* (c'eſt-à-dire, des flatteries & des menſonges) déshonoraſſent des Lieux conſacrés à la Vérité.

Je n'ai juſqu'ici rien appris touchant la Souſcription (*a*). Vers la mi-May, je

(*a*) Pour ſa propre Edition du premier volume de ſes Lettres, entrepriſe à la ſollicitation de Mr. Allen.

je compte d'aller paſſer quinze jours chez Mylady Peterborowgh à Southampton. Après mon retour je m'informerai de ce qui a été fait ; & je crois réellement que ce que je vous dis ſe trouvera vrai, & que je ſerai diſpenſé d'une tâche, dont je ne ſuis nullement amoureux (*a*). Me voici au bas de ma page : ainſi je me hâte de vous ſouhaitter toute ſorte de bonheur, & de me dire, &c.

LETTRE XC.

Mr. POPE
A Mr. ALLEN.

IL n'eſt pas néceſſaire que je vous remercie d'une Lettre, qui me marque tant d'amitié. Je n'aurois pas fitôt fait ; ſi j'entreprenois d'exprimer tout ce que je ſens à cet égard. Mais je vous dirai, en peu de mots, que vous eſtimez ces choſes (*b*) bien plus qu'elles ne valent, rélativement à l'utilité dont elles peuvent être au Public ; & que

Southampton, Juin 5. 1736.

(*a*) De faire imprimer ſes Lettres par Souſcription.

(*b*) Ses Lettres.

que pour ce qui concerne l'honneur qui pourroit m'en revenir, j'ai déjà lieu d'être ſatisfait. Je vous aſſure qu'un des plus grands avantages que j'aurois pu ſouhaitter, eſt celui que j'ai obtenu par leur moyen, je veux dire, de me procurer la bienveillance d'un auſſi digne Ami (*a*). Je crains (qu'étant plutôt obligé de diminuer que d'augmenter leur nombre, à-moins que je ne veuille publier mes propres louanges) la plupart des Souſcrivans ne s'imaginent qu'on leur fait tort, en ne leur communiquant point ce qui doit être ſupprimé par diſcrétion. En ne ſe conſidérant ſimplement que comme acheteurs d'un Livre, ils diront qu'on leur donne un Recueil imparfait. Cependant ma réputation, comme Auteur, exige la ſuppreſſion de bien des choſes: & ſi je voulois remplacer ce qu'il faudroit retrancher, par de beaux ſentimens *couchés par écrit pour être imprimés*, je tomberois dans un nouvel inconvénient bien plus grand que l'autre.

J'avoue que je ſerois charmé d'effacer divers endroits, qui ſans cela, s'ils ne

(*a*) L'amitié de Mr. Allen pour l'Auteur fut l'effet de la lecture de ſes Lettres, qui donnérent au premier les plus hautes idées de la bienveillance générale, & de la bonté du cœur de l'autre.

ne ſont point transmis à la Poſtérité, paſſeront au-moins, parmi mes Contemporains, pour être de moi; quoique je puiſſé déclarer en conſcience, que pluſieurs d'eux ne l'étoient pas, & qu'actuellement aucun d'eux ne l'eſt, mais que je les desapprouve entiérement.

Au reſte, je ne vous flatte pas quand je dis que ce me ſeroit une extrême ſatisfaction, ſi vous vouliez me donner vos avis ſur tout cela. Mais je ne ſaurois obtenir de moi-même de vous charger d'un pareil fardeau, & bien moins encore de briguer un peu de réputation à vos dépens (*a*).

Mais entendons-nous bien. Si j'avois à moitié auſſi bonne opinion d'elles que vous, je ne me ferois aucun ſcrupule d'accepter votre ſecours; parce que je ſais que le plus grand bienfait qu'on peut vous accorder, conſiſte à vous fournir l'occaſion de contribuer à quelque bien réel. Et je vous donne ici ma parole, que ſi jamais je trouve un objet digne d'être recommandé à votre généroſité, je ne me ferai aucune peine de tirer ſur vous une Lettre de change de la ſomme qu'il faudra. Revenons à notre affaire.

Pour

(*a*) Mr. Allen avoit offert de faire imprimer les Lettres à ſes propres dépens.

Pour vous convaincre de l'aſcendant que votre opinion & vos déſirs ont ſur moi, je ferai ce que je n'ai point fait encore: je dirai à mes Amis que j'aime autant publier ce Livre que le laiſſer-là. Et plutôt que de ſouffrir que vous vous taxiez vous-même, je ferai, l'Hiver prochain, mettre dans les Gazettes le Projet de Souſcription, &c.

J'entre dans ce détail, pour vous faire voir combien je ſuis diſpoſé à ſuivre votre avis, & même à accepter votre ſecours juſqu'à un certain point. Mais je penſe que vous devez réſerver une preuve ſi forte de votre bienveillance pour quelque meilleure occaſion.

Depuis ma derniére Lettre, j'ai trouvé un autre beau Tableau, dont le ſujet eſt Scipion & ſa Captive, par Piétro Cortona, dont le Chevalier Methuen a une Eſquiſſe: & je crois que l'expreſſion dans ce Tableau eſt meilleure que dans celui de Ricci, ce dernier n'étant pas comparable à Piétro à cet égard: j'ai auſſi trouvé par rencontre une magnifique Eſtampe de Joſeph ſe donnant à connoître à ſes Fréres: le deſſein en eſt, ſi je ne me trompe, de Le Sueur, & vous en ſerez content.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XCI.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

JE ne vous écris pas trop ſouvent pour pluſieurs raiſons; une d'elles, que je crois bonne, eſt, qu'il faut laiſſer aux Amis le tems de ſonger l'un à l'autre, de leur propre mouvement: c'eſt un exercice pour leur amitié, & pour leur mémoire: d'ailleurs, ces aſſurances éternelles d'attachement ne ſemblent-elles pas ſuppoſer qu'il y a lieu de ſoupçonner quelque refroidiſſement? & puis, n'eſt-ce pas donner dans le défaut des paroles inutiles, que de remplir des pages entiéres de phraſes, & qui toutes enſemble ne ſignifient autre choſe, ſinon, *je ſuis tout à vous*? Nov. 6. 1736.

Je m'occupe à-préſent à planter pour moi-méme, après avoir eu le plaiſir de planter pour un autre; & je rends graces au Ciel, toutes les fois qu'il pleut ou qu'il fait du brouillard; ma tête en ſouffre un peu à-la-vérité, mais mes arbres s'en portent mieux.

Ils me ſurvivront ſurement (à-moins qu'ils ne meurent en voyageant de lieu en lieu; car mon Jardin me reſſemble, & me paroît avoir beſoin de correction). J'aime à penſer que les arbriſſeaux que je mets en terre, fourniront quelque jour de l'ombre & des fruits à d'autres, quand je n'en aurai plus beſoin; mais ce m'eſt une eſpéce de chagrin que ces autres ne ſoient pas une partie de moi-même. Je m'en conſole pourtant par la penſée, qu'eux & moi ſommes des Créatures de la même eſpéce, & faites par la même main. Je ſouhaitterois (ſi un ſouhait pouvoit me tranſporter) de vous voir occupé comme moi, & de diriger vos travaux (qui, ſoit dit ſans vanité, n'en ſeroient que plus parfaits pour cela) comme je fais les miens propres.

A propos de travaux, les trois quarts de mes Oeuvres en proſe ſont déjà imprimés, le tout formera un volume de plus de cinquante feuilles *in-quarto*. Comme il eſt arrivé ce que j'avois prévu, je veux dire, que l'affaire de la Souſcription croît lentement, je ferai mon poſſible pour déranger vos meſures, & publierai au mois de Janvier un Avertiſſement, que l'Ouvrage ſera délivré le jour de *Notre Dame*, afin d'obliger tous ceux qui veu-

veulent ſouſcrire, à le faire d'abord. J'ai déjà fait imprimer des Reçus, qui ne laiſſeront plus aucun lieu aux délais, ſous prétexte de *doute*, le tems étant déterminé. Je vous en envoye quelques-uns, qui vous prouveront que j'y vais tout de bon, & que je tâche de diminuer ce qu'il pourroit vous en couter, dans le tems que l'obligation que je vous ai reſte toujours également grande.

Je rends graces à Dieu de votre ſanté & de la mienne, qui eſt meilleure qu'à l'ordinaire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCII.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

LA douleur que vous avez reſſentie à l'occaſion d'un faux rapport, en a été une véritable pour moi, en l'apprenant. Je me trouve ſi bien à-préſent, que je ne ſaurois différer un ſeul inſtant à vous en inſtruire. C'eſt m'acquitter, en partie, de la reconnoiſſance que je vous dois pour avoir ſouf-

Juin 8. 1737.

ſouffert à mon occaſion. Peut-être qu'un Ami mort (s'il connoît notre ſenſibilité à ſa perte) ſait que notre triſteſſe eſt auſſi mal fondée, que la vôtre l'a été depuis peu: ſi bien, que ce que nous regardons comme un mal réel, paroît à de pareils eſprits un mal imaginaire. Il n'en eſt que ce qui plaît à Dieu, que nous donnions le nom de bien ou de mal à une choſe, ou quelque idée que nous nous en formions.

Je voudrois que le monde me permît de me livrer davantage à ceux que j'aime, & me déchargeât de la moitié des honneurs que des perſonnes du premier rang m'accordent, & qui ordinairement coutent bien autant qu'elles peuvent valoir. Si j'obtenois cette faveur, vous me verriez à Widcombe, & point à Bath. Mais il n'y a que Dieu qui ſache ce qui en ſera. Auſſi ne prétens-je exprimer que des ſouhaits dictés par la plus ſincére amitié.

LET-

LETTRE XCIII.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

L'Evénement (*a*) de cette ſemaine a tellement lié toutes les facultés de mon ame, que je n'ai point pu m'acquitter de votre commiſſion envers le Docteur P. La mort des grands Perſonnages ſurprend autant *tout le monde*, que celle de chaque Particulier le ſurprend lui-même, quoiqu'on doive autant s'attendre & être préparé à la premiére de ces pertes qu'à l'autre. Nous commençons à eſtimer & à louer nos Supérieurs, dans le tems que nous les plaignons, parce qu'alors ils ne nous paroiſſent point élevés au-deſſus de nous. La Reine, de l'aveu de tous ceux qui ont été autour d'elle, a marqué beaucoup de fermeté & de grandeur d'ame juſqu'au dernier moment de ſa vie, quoiqu'elle ſouffrît cruellement. Je ne ſais quel caractére les Hiſtoriens lui donneront; mais tous ſes Domeſtiques, & ceux qui ont eu l'hon-

Nov. 24. 1737.

(*a*) La mort de la Reine.

l'honneur de l'approcher de plus près, lui rendent le meilleur de tous les témoignages, un ſincére tribut de larmes. Mais les jugemens du Public ont toujours quelque choſe de dur, ou au-moins de ſévére. Le ſeul vrai bonheur dont des perſonnes de tout rang ſont ſuſceptibles rélativement aux idées qu'on ſe forme d'elles, conſiſte à être aimé & eſtimé par d'honnêtes-gens, & de converſer journellement avec eux. C'eſt un grand ſujet de joye pour nous, quand nous ſavons nos Amis dans une pareille ſituation. Vous êtes ſurement dans les mêmes idées, puiſque vous me mandez que votre vie domeſtique devient plus douce de jour en jour. Puiſſiez-vous jouir longtems de cette félicité! Adieu.

LET-

LETTRE XCIV.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

JE ſuis très-fâché que vous ayez encore lieu de vous plaindre de vos indiſpoſitions, & que vos propres plaintes vous faſſent de la peine. Vous avez bien raiſon, & ma propre expérience m'en a convaincu. Mais par bonheur votre *cœur* eſt toujours tel qu'il faut, quel que puiſſe être l'état de votre corps. J'oſe dire, & Dieu m'en eſt témoin, que mon corps eſt ce qu'il y a de moins bon en moi. La pauvre Femme, pour laquelle vous m'avez donné une guinée, a reçu ce préſent avec des tranſports que j'aurois peine à vous repréſenter. Ses beſoins ſont plus preſſans que je ne vous les dépeignois immédiatement après lui avoir donné ma demi-guinée. Mais j'ai un plaiſir de bon, qui eſt de lui aſſigner annuellement quelque choſe. Cet engagement ne ſera apparemment pas de longue durée; car, à en juger par ſon air, elle ne doit guéres avoir moins de quatre-vingts ans. Vous ne

Twickenham, Avril 28. 1738.

ſerez pas trop content que je vous enléve cette nouvelle occaſion de faire un acte de généroſité. Mais il n'en ſera pas autrement.

Marquez-moi, je vous prie, ſi je puis inſérer votre nom dans un Poëme de ma façon (naturellement, & ſans que la choſe paroiſſe amenée de loin) pourvu que je diſe de vous, ce que bien des gens prendroient en mauvaiſe part, que vous n'êtes pas un homme de la premiére diſtinction? Répondez-moi franchement ſur cette queſtion, comme ſur toute autre que je pourrois vous faire.

Je n'ai rien à ajoûter que des vœux pour votre ſanté; vous ſaurez bien vous procurer tous les autres agrémens qui conviennent à un homme raiſonnable. Adieu.

LET-

LETTRE XCV.

Mr. POPE
A Mr. ALLEN.

J'Aurois dû accuſer plutôt la récep- Janv. 20.
tion de votre Lettre, mais j'ai été fort incommodé de mon aſthme; & quelques affaires qui me ſont ſurvenues, m'ont obligé de ſortir, ce qui a encore empiré mon mal. Je ſuis très-fâché d'apprendre que votre indiſpoſition & celle de Mme. A. durent encore. J'eſpére que votre premiére Lettre m'apportera à cet égard des nouvelles plus favorables. Le pauvre Mr. Béthel eſt fort mal auſſi en Yorkshire. Je m'intéreſſe tendrement à ce qui le regarde, le connoiſſant depuis plus de vingt ans, & l'aimant à cauſe de pluſieurs excellentes qualités morales. Il a toute la charité imaginable, ſans aucune des foibleſſes qui deshonorent ſi ſouvent cette vertu —; & je crois fermement qu'il n'a jamais dit une choſe qu'il ne penſoit pas, & qu'il n'a jamais fait une choſe que la prudence l'auroit pu obliger à ne pas dire. C'eſt

une idée desagréable pour moi, que celle de ſon ſéjour au fond d'Yorkshire, dans une Maiſon de chaſſe. S'il vit juſqu'au Printems, il reviendra, dit-il, à Londres, d'où je tâcherai de l'emmener à Twickenham. Nous gagnerons, de tems en tems, la Capitale dans une bonne voiture : ce qui ſera le meilleur exercice que nous puiſſions prendre; car ſa foibleſſe eſt telle qu'il ne ſauroit aller à cheval.

Mylord Bolingbroke reſte en Ville encore un mois, & j'eſpére que Mr. Warburton s'y rendra avant ſon départ. Ils ſeront bien aiſes de ſe voir; &, pour ma part, ç'a toujours été un de mes grands plaiſirs de réunir enſemble des hommes d'un mérite distingué. La choſe eſt belle en elle-même, & d'ailleurs on retire toujours quelque avantage d'une pareille rencontre. Je voudrois auſſi que Mylord B. reſtât un peu en Ville, quand ce ne ſeroit que pour ſe trouver dans le chemin de certains Perſonnages, fiers & puiſſans, mais qui paroiſſent ne pas trop bien connoître cette vraye fierté, qui fait que ceux qu'elle anime, favoriſent les Sciences & le Mérite, & ſe diſtinguent par ce moyen de leurs prédéceſſeurs. Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XCVI.

Mr. POPE

A Mr. ALLEN.

JE vous remercie très-fort de votre bonne Lettre. Je ſuis perſuadé que nous nous retrouverons avec les mêmes tranſports d'amitié que nous avons éprouvés ci-devant. Il faudroit que ce fût à Twickenham, & que vous y vinſſiez avec Madame Allen deux fois au-lieu d'une. Mais, dans l'état où ſont les choſes, mon reſpect pour les ordres émanés de la part du Gouvernement, m'oblige à faire mon ſéjour ici, à dix milles de la Capitale: ainſi il faut que je vous voye en cet endroit, ou nulle part. Que ce ſoit-là une des raiſons de plus pour vous attirer, & pour vous engager à reſter le plus longtems qu'il vous ſera poſſible. Mars 6.

Je vous dirai à l'oreille tout ce que je puis faire. Je me gliſſerai le long des bords de Surrey (où aucun Juge de Middleſex n'a rien à voir) juſqu'à Batterſea, & de-là je paſſerai l'eau dans une voiture bien cloſe, pour di-

ner avec vous. Mais il y auroit de l'imprudence à venir en Ville. Au-moins, juſqu'ici, tous ceux que la Proclamation concerne, y ont obéi (*a*).

Je vous écris de ſi bonne heure, pour que vous ayez le tems de me marquer ſi vous vous en tenez au jour que vous avez fixé, & j'aurai ſoin que tous les appartemens de ma maiſon ſeront tels que vous pouvez les ſouhaitter pour vous recevoir. Je ferai peut-être, avant que vous veniez, ma petite courſe vers Batterſea, avec Mr. Warburton, que je me ſuis engagé de faire connoître au ſeul Grand-Homme en Europe, qui en ſache autant que lui. Et de-là nous pourrons revenir ici le 16. ou un autre jour, & vous attendrons ſans faute au jour que aurez marqué.

J'eſpére que quelque indiſpoſition ne me retiendra point ici, quand il ſera queſtion de partir. Ce qui me fait tenir ce langage, c'eſt que le moindre froid que je prends, & tout mouvement un peu violent que je me donne, me mettent d'abord aux abois. Dieu veuille prolonger vos jours, & vous accorder une reſpiration plus libre, que la mienne ne l'eſt à-préſent, & ne le ſera apparemment jamais.

(*a*) A l'occaſion de l'invaſion, dont la France menaçoit en ce tems-là la Grande-Bretagne, ſous prétexte d'appuyer les droits du Prétendant.

LET-

LETTRES
DE
Mr. POPE,
A
Mr. WARBURTON.

LETTRE XCVII.

JE viens de recevoir encore deux de vos *Lettres* (*a*) par le canal de Mr. R. C'eſt au milieu du plus grand tracas poſſible que je vous écris celle-ci; mais je n'ai pu me diſpenſer de vous remercier particuliérement pour votre troiſiéme *Lettre*, qui eſt claire, courte & ſi convainquante, que j'oſe affirmer qu'il n'eſt pas néceſſaire que quelqu'un réponde desormais à Mr. de Crouzaz (*b*), qui, pour dire le vrai, ne mérite pas une auſſi ex-

Avril 11. 1739.

(*a*) Commentaires ſur *l'Eſſai ſur l'Homme.*
(*b*) Profeſſeur à Lauſane, qui publia des Remarques ſur la partie philoſophique de cet *Eſſai.*

excellente réponſe. Vous lui faites trop d'honneur, & trop de faveur à moi: car mon Syſtême eſt devenu dans votre Ouvrage auſſi clair que j'aurois dû le rendre, ſi la choſe avoit été en mon pouvoir. C'eſt bien à-la-vérité mon Syſtême, mais éclairé de quelques-uns de vos rayons, comme on dit que notre corps naturel reſte toujours le même quand il eſt glorifié. Quoi qu'il en ſoit, je l'aime plus que je ne faiſois auparavant, & tout Lecteur ſincére, & un peu habile, fera le même aveu. Je penſois ce que vous dites, mais je n'expliquois pas ma penſée auſſi bien que vous. Vous m'entendez auſſi bien que je m'entends moi-même, mais vous m'exprimez mieux que je ne puis m'exprimer. Acceptez-en, je vous prie, mes très-humbles remercimens. Je voudrois bien que ces Lettres fuſſent recueillies enſemble dans un ſeul Livre, & je me propoſe (avec votre permiſſion) de les faire traduire en François (*a*). Cependant je ne ferai rien à cet égard ſans votre avis & votre conſentement.

(*a*) Elles ont toutes été traduites dans cette Langue, par un François, Homme de condition, & qui occupe actuellement un Poſte diſtingué dans ſa Patrie.

LET-

LETTRE XCVIII.

JE vis depuis quelque tems dans une continuelle diſſipation, & me trouve tellement l'eſclave de tout le monde, que j'ai à peine le loiſir de m'acquiter de ce que je dois à mes meilleurs Amis. C'eſt à cette cauſe, Monſieur, que je vous ſupplie d'attribuer le ſilence que j'ai gardé envers vous, auquel j'ai autant d'obligation qu'à qui que ce ſoit au monde. May 26. 1739.

Je n'ai aucune correction à faire à vos Lettres, pourvu ſeulement que vous les diſpoſiez dans un autre ordre, & que vous vous exprimiez ſur mon ſujet d'une maniére qui ſente un peu moins l'exagération. Je n'ai pas un mot à changer dans la derniére Lettre, que j'ai fait rendre ſur le champ au Libraire. La maniére, dont vous parlez de moi dans votre P. S. à la derniére Edition de *la Divinité de la Miſſion de Moyſe* (*a*), mérite des remer-

(*a*) Il a en vue l'Apologie de l'Auteur *de la Divinité de la Miſſion*, &c. contre quelques Piéces inſérées dans le Recueil hebdomadaire : l'Editeur s'applique à lui-même dans cette Apologie ces vers de l'Epitre au Dr. Arbuthnot,

Me let the tender office long engage, &c.

mercimens tout particuliers de ma part. Je ſuis beaucoup plus charmé d'un compliment qui m'aſſocie à un Homme vertueux, & qui rend juſtice à la bonté de mon cœur, que de toutes les autres louanges du monde. Puiſſiez-vous toujours reſter en poſſeſſion de cette indépendance, de ces ſentimens de charité, & de cette honnête portion de biens, qui mettent un bon Prêtre au-deſſus d'un Evêque, & font ſa fortune dans le ſens le plus éminent; c'eſt-à-dire, ſon bonheur dans cette Vie, auſſi bien que dans l'autre.

LETTRE XCIX.

Twitenham, Sept. 20. 1739.

J'Ai reçu avec un extrême contentement le Papier que vous m'avez envoyé; mais avec un contentement bien plus grand encore l'aſſurance de rendre nos liaiſons plus étroites, quand vous viendrez en Ville. J'eſpére que la partie de votre tems, que vous voudrez bien me donner, me ſera plutôt accordée dans cet endroit qu'à Londres; car ce n'eſt qu'ici que je vis comme je le dois, *mihi & amicis*. Je compte donc ſur votre promeſſe; & m'attends, après avoir eſſuyé les rigueurs de l'Hiver, ſi dangereuſes pour ma

ma conſtitution, à ſaluer le Printems avec d'autant plus de joye, qu'il doit vous amener ici, *cum zephyris & hirundine primâ.*

Auſſitôt que Mr. R. pourra m'envoyer une Copie entiére de vos *Lettres*, je ſouhaitte que vous le lui permettiez; afin que je remette le tout entre les mains d'un Gentilhomme François, qui, ſi je ne m'abuſe, n'expoſera point votre Ouvrage à autant de critiques mal-fondées, que mon Traducteur (*a*) François y a expoſé le mien. Sérieuſement je vous ſuis très-obligé d'avoir épouſé ainſi la cauſe d'un Etranger que vous jugiez être lézé. La généroſité de votre conduite mérite un tribut d'eſtime, & votre zéle pour les intérêts de la vérité ne peut être payé que par un tribut d'affection, de la part de tous les Gens de bien. Comme j'oſe me dire de ce nombre, je vous aimerois & vous estimerois, quand même je n'aurois pas le moindre intérêt à la choſe. Ainſi je me garderai bien d'employer ici le ſtile ordinaire de complimens; c'eſt pour des ſervices communs qu'il faut les réſerver.

(*a*) Mr. *du Reſnel*, dont la traduction fautive a donné quelque eſpéce de couleur aux moins mauvaiſes objections de Mr. *de Crouzaz*.

LET-

LETTRE C.

Janv. 4. 1739. C'Eſt une choſe très-véritable que je vous aurois écrit plus ſouvent, ſi mon reſpect & ma reconnoiſſance pour vous ne m'avoient en quelque ſorte retenu. Il faut pourtant que je vous diſe, que la plupart de mes Amis joignent leurs remercimens aux miens; & que pluſieurs Juges habiles, & diſtingués par leur candeur, penſent que les obligations que je vous ai, ſont auſſi grandes, que je le penſe moi-même. Ils donnent tous à vos Lettres (*a*) l'approbation qu'elles méritent, & dans tout le Livre je n'ai trouvé que deux ou trois inexactitudes, que j'ai corrigées dans un Exemplaire que je garde pour une ſeconde Edition. Le dérangement de ma ſanté, qui va en augmentant chaque Hiver, m'a obligé, il y a environ deux mois, à aller à Bath & à Briſtol; & je compte de ne pas revenir à Londres avant le mois de Février. J'ai reçu de-là neuf ou dix Lettres ſur le ſuccès de votre Livre (*b*), qu'on traduit à force. Il y en a une Traduction de commencée en Fran-

(*a*) Sur l'*Eſſai ſur l'Homme.*
(*b*) Le Commentaire ſur *l'Eſſai ſur l'Homme.*

France; & un Gentilhomme, qui eſt à la ſuite de l'Ambaſſadeur de France, a entrepris la même tâche ici, & l'a preſque achevée. Mais je retarderai l'impreſſion, juſqu'à ce que j'aye vos directions, ou que je goûte le plaiſir, que je déſire ardemment, de vous voir en Ville. Vous m'avez donné lieu d'eſpérer que vous viendriez y paſſer une partie du Printems, pour la meilleure de toutes les raiſons qu'on puiſſe avoir d'y venir, je veux dire, la converſation d'un petit nombre d'Amis. Permettez, je vous prie, que je ſois ce que vous m'avez fait, un d'eux; & reſpirez auſſi, de tems en tems, l'air de ma maiſon; ou, ſi je puis vous être bon à quelque choſe en Ville, durant le ſéjour que vous y ferez, j'ai quelques appartemens, & une Bibliothéque ou deux à ma diſpoſition. J'aurois pu me diſpenſer de faire cette derniére offre à un Homme à qui toutes les Bibliothéques doivent être ouvertes, & qui d'ailleurs en a ſi peu beſoin; mais j'ai conſidéré que vous étiez peut-être auſſi étranger à l'égard de cette Ville, que je voudrois l'être moi-même. Je vois par quelques Piéces, dans les *Recueils* (*a*), que vous n'êtes pas moins ex-

(*a*) Le Recueil hebdomadaire, par le Dr. Wedſter, le Dr. Waterland, le Dr. Stebbing, Mr. Venn, & autres.

exposé à de mauvaises chicanes de certaines gens, que l'Auteur que vous avez défendu contre Crouzaz. Je souhaitte seulement, que vous ne leur fassiez d'autre réponse que celle du Soleil aux Grenouilles. Votre éclat leur fait de la peine: brillez, & laissez-les là.

LETTRE CI.

Janv. 17. 1739--40.

QUoique je vous aye écrit depuis peu, je ne saurois me dispenser de vous remercier de la nouvelle marque d'amitié que vous me donnez par vos Remarques sur la quatriéme Epitre (*a*). Je vois par votre Lettre, qui accompagne ces Remarques, qu'elles m'ont été envoyées le mois passé; & cependant je ne les ai reçues que ce matin. Je n'en donne pas la faute à Mr. R. mais à celui qu'il avoit chargé du soin de me faire parvenir ces Papiers. J'ai passé trois mois entiers, tant à Bath qu'à Bristol, pour tâcher de me guérir d'une infirmité, qui, plus ou moins, a toujours empoisonné la douceur de ma vie. J'espére que le régime que j'ai observé, produira son effet, ou m'accoutumera à souffrir avec

(*a*) De *l'Essai sur l'Homme.*

avec réſignation. Je me prépare à regagner Londres, où je verrai ce que mon Gentilhomme François a fait: je lui donnerai vos nouvelles Remarques à traduire. C'eſt le même qui a traduit l'*Eſſai* en proſe, & ſi bien, que ſi Mr. de Crouzaz avoit lu cet Ouvrage avec attention, il n'auroit pas fait tant de critiques déraiſonnables. Je ſuis tenté de croire qu'il y a de la malice dans ſon fait, ſoit que cette malice vienne de ſon propre fond, ou qu'elle lui ait été inſpirée par quelque autre. J'avois juſqu'ici attribué les pauvretés qu'il dit, à ſon ignorance ou à ſes préjugés. Je ne vois pas qu'on puiſſe rien ajoûter à votre Ouvrage, ſeulement auriez-vous dû retrancher quelques éloges, que je voudrois bien mériter.

Je réitére la demande que j'ai déjà eu occaſion de faire, rélativement au tems précis de votre arrivée à Londres, afin que je puiſſe recevoir, comme je le dois, un Homme que j'enviſage avec raiſon comme un de mes plus grands bienfaiteurs. Je ſuis avec toute la reconnoiſſance & l'amitié poſſibles, &c.

LET-

LETTRE CII.

Avril 16. 1740. VOtre Lettre, quoique très-courte, m'a fait tout le plaiſir du monde, puiſqu'elle me donne lieu d'eſpérer que vous ſerez bientôt ici. Rejoignons-nous comme des gens qui ſe ſont connus depuis pluſieurs années, & dont l'amitié ne doit pas commencer, mais continuer. Il ne faut plus de formalités entre deux hommes, qui connoiſſent ſi bien l'ame l'un de l'autre. L'idée, que je me ſuis formée de vous, eſt celle d'un Philoſophe, qui cherche ſon contentement en lui-même, & qui dit à la grandeur, *Tuas tibi habeto res, egomet habebo meas*. Mais comme il n'eſt que juſte que vos autres Amis ayent quelque part au bonheur de vous poſſéder, j'exige d'être averti le premier de votre arrivée à Londres, afin que je vous y rende la premiére viſite, & que peu de jours après je vous emméne à Twitenham, pour y reſter enſemble le plus longtems qu'il vous ſera poſſible. Si la Preſſe demandoit une partie de votre loiſir, les feuilles pourroient nous être envoyées par eau d'heure en heure; & d'ailleurs, vous aurez plus de loiſir pour

pour corriger des épreuves à la Campagne qu'en Ville. Je crois auſſi avoir la plupart des Livres dont vous pourrez avoir beſoin, ou je puis aiſément les emprunter. Je vous prie inſtamment de laiſſer un mot d'avis chez Mr. R. touchant le tems de votre arrivée, & le lieu où vous débarquerez. Je ne manquerai pas de m'en informer tous les jours, ſoit que je me trouve ici, ou à la Campagne. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIII.

J'Avoue n'être rien moins que ponctuel en qualité de Correſpondant; en revanche j'ai beaucoup de ponctualité comme Agent ou Ami, quoique pauvre & pareſſeux en commerce de mots. Des complimens ſont, généralement parlant, les marchandiſes dont des Ecrivains de Lettres font échange; mais ce genre de négoce déplaît à d'honnêtes-gens, comme devenu illicite par l'étrange abus que bien des gens en ont fait. Ainſi j'en ſuis réduit à de ſimples queſtions, comment mon Ami ſe porte, & ce qu'il fait? Et à des répétitions qui doivent lui paroître ennuyeuſes, *combien je l'ai-*

Twitenham, Juin 24. 1740.

me. Vos deux obligeantes Lettres m'ont donné une extrême satisfaction, en m'apprenant que vous vous portez bien; & en me faisant voir que vous approuvez mes efforts pour vous convaincre de mon estime, & du plaisir que je trouve en votre conversation. A-la-vérité l'état languissant de ma santé, joint à quantité de dissipations, & *aliena negotia centum*, conspirent à donner un air de froideur à ma conduite envers ceux que j'aime le plus. Cette espéce de malheur me fait la plus sensible peine; car je puis vous déclarer qu'il n'y a point d'homme au monde qui soit plus touché que moi du mérite en général, ou du mérite particulier & rélatif aux obligations que je puis avoir. Vous pouvez vous considérer, à l'un & à l'autre de ces égards, comme occupant une place si distinguée dans mon esprit & dans mon affection, que je ne me sens pas capable de vous l'exprimer. La plus grande justice, & en même tems la plus grande faveur que vous puissiez me faire, est de m'en croire sur ma parole.

Ne louez donc pas mes talens, mais instruisez-moi par le secours des vôtres. Je ne suis pas un juge assez éclairé, ni assez habile pour prononcer sur des Ouvrages aussi profonds que ceux

que

que vous avez publiés. En liſant votre Livre, je crois admirer un des plus beaux Ouvrages de l'ancienne Gréce; mais à chaque page il me manque quelqu'un qui m'inſtruiſe de ce que je voudrois ſavoir. Vous m'avez paru tel en fait d'étude de la belle Antiquité; & vous paroîtrez tel auſſi aux yeux de tout le Genre-Humain; mais avec cette différence entre vous & les plus fameux Antiquaires, que votre génie eſt auſſi grand que vos travaux, & que votre goût égale vos connoiſſances.

Je vous ſuis grandement obligé du projet que vous avez formé à Cambridge, rélativement à mon *Eſſai* (*a*); mais plus encore du motif, qui eſt le principe de toutes les marques d'affection que vous me donnez, je veux dire, l'opinion favorable que vous avez de l'honnêteté de mes intentions dans cette Piéce, & du zéle que vous avez pour démontrer que je ne ſuis point un ennemi de la Religion. Je vous ai parlé avec toute la ſincérité imaginable, quand je vous ai dit mon opinion au ſujet de mon caractére comme Poëte (*b*), & j'oſe bien aſſurer

(*a*) Mr. Pope avoit prié l'Editeur de lui procurer une bonne Traduction de l'*Eſſai ſur l'Homme* en Proſe Latine.

(*b*) Voyez ſa Vie.

rer que je conſerverai ce caractére juſqu'à la fin de ma vie. Je n'ai rien à ajoûter, ſinon que j'eſpére d'apprendre quelquefois que vous vous portez bien: heureux! ſi je pouvois de tems en tems vous donner de pareilles nouvelles.

LETTRE CIV.

Octob. 27. 1740.

JE ſuis devenu un ſi pauvre Correſpondant, tant par l'extrême affoibliſſement de ma vue, que par d'autres accidens desagréables, & dont la plupart ne concernent que moi ſeul, que mes plus anciens & meilleurs Amis ſont aſſez raiſonnables pour m'excuſer. Je ſais que vous êtes de ce nombre, & que vous méritez tous les témoignages d'eſtime & d'amitié que je ſuis capable de vous donner. Je n'en dirai pas davantage ſur cet article, & me hâterai de vous remercier de votre conſtant empreſſement à me rendre tous les ſervices qui peuvent contribuer à ma réputation. Vous êtes beaucoup meilleur juge que moi de la Traduction (*a*), non ſeulement parce que vous entendez mon Ouvrage mieux que

(*a*) De ſon *Eſſai ſur l'Homme* en Proſe Latine.

que je ne fais moi-même, mais auſſi à cauſe que votre familiarité continuelle avec les Langues ſavantes fait que vous les poſſédez plus à fond. Je voudrois ſeulement que l'attention du Traducteur à la Latinité de Cicéron, ne l'empêchât pas d'employer certains *termes* qui pourroient être plus *précis* en Philoſophie moderne, que d'autres termes dont il voudroit peut-être faire uſage, ſur-tout dans des matiéres métaphyſiques. Je trouve cet échantillon aſſez concis, & auſſi clair que des phraſes claſſiques peuvent le permettre. J'aimerois pourtant mieux le voir quelquefois s'écarter de ces phraſes, que de permettre que le ſens fût tant ſoit peu douteux, ou obſcur. Vous ſavez parfaitement pourquoi je ſouhaitte une pareille Verſion, qui, pour que mes déſirs à cet égard fuſſent entiérement remplis, devroit être accompagnée de vos Remarques traduites. Il ne ſeroit pas néceſſaire pourtant de les traduire toutes, & l'on pourroit n'en choiſir que celles qui ſont d'un uſage général, ou qui éclairciſſent quelques paſſages un peu obſcurs à force d'être concis, ou qui exigent peut-être une attention trop forte de la part du Lecteur.

Il ne m'a pas été poſſible d'exécuter mon deſſein d'aller à Oxford, & chez

Mylord Bathurſt. Je compte de paſſer une couple de mois à Bath, dans l'eſpérance d'y recevoir de tems en tems de vos nouvelles. Mr. G. m'a pluſieurs fois donné cette marque de ſon amitié.

Scriblerus (*a*) ſera ou ne ſera pas publié, ſuivant que certains autres Papiers paroîtront ou ne paroîtront pas, mais dont je tâcherai d'empêcher la publication de tout mon pouvoir (*b*). Votre comparaiſon entre B. & ſon Neveu, feroit le ſujet d'une excellente Epigramme. Mais il reſte ſi peu d'efficace à la Satire (depuis que la vertu a perdu ſon dernier appui, la *honte*) que l'Epigramme (dont la puiſſance eſt bien plus bornée) n'eſt pas en droit de ſe promettre le moindre ſuccès. Adieu. Je voudrois que vous fuſſiez plus près de nous. La choſe (& j'y ai un aſſez grand intérêt) ſeroit ſurement, ſi j'en étois le maître.

(*a*) Les *Mémoires de Scriblerus.*
(*b*) Les Lettres publiées par le Dr. Swift.

LET-

LETTRE CV.

SI divers accidens ne m'avoient pas fait prendre tellement en haine l'occupation d'écrire des Lettres, que je ſuis preſque effrayé de l'ombre de ma propre plume, vous ſeriez l'homme auquel j'aimerois le plus ſouvent à ouvrir mon cœur. Et cette préférence eſt bien juſte; car vous m'avez donné les plus fortes preuves, que vous comprenez ce que je veux dire, & que vous ne le desapprouvez pas: en un mot, vous joignez à beaucoup d'intelligence la plus parfaite candeur. Je ne vous importunerai pas du récit de mes chagrins, & me contenterai ſimplement de vous en indiquer deux qui me tiennent fort à cœur. On vient d'imprimer en Irlande mes Lettres au Dr. Swift, & (ce qu'il y a de plus révoltant) de ſon conſentement & par ſa direction (*a*), ſans m'avertir de la choſe qu'après qu'elle a été faite. L'autre ſujet de chagrin ſubſiſtera juſqu'à ce que Bath, Févr. 4. 1740--1.

(*a*) Cette expreſſion ſi adoucie eſt la plus forte que Mr. Pope ait jamais employée pour témoigner ſon reſſentiment de l'indiſcrétion de ſon ancien Ami, comme étant perſuadé qu'il n'y avoit aucune malice dans ſon fait.

que quelque événement favorable nous rapproche. Je ne ſuis nullement content de ces lueurs de félicité, que vos courtes viſites me procurent, & dont vous ne remportez que mes ſoupirs & mes vœux, ſans aucun avantage réel pour vous.

Je ſuis charmé que l'impreſſion de votre *ſecond Volume* (*a*) avance, & particuliérement de ce qu'il s'y trouve des *Digreſſions*; car elles ſont d'*autant plus de vous*; & je puis me fier aſſez à votre jugement pour être perſuadé qu'elles ne ſont pas étrangéres au ſujet. Je ne doute pas que vous n'y veniez à bout de vérifier le bon proverbe, que les détours ménent quelquefois plus vite au logis.

C'eſt une hiſtoire auſſi agréable qu'inſtructive, que celle que vous me racontez du Dr. W***. Ce Docteur eſt un fidéle emblême de certaines perſonnes, qui ont de la répugnance à accepter un reméde de la part de ceux qu'elles n'aiment pas.

Je m'apprête à reprendre le chemin de Londres, & attendrai votre Livre avec d'autant plus d'impatience, que j'eſpére que vous le ſuivrez de près; & que votre commerce me procurera, durant un mois, le même agrément dont j'ai joui avec vous ce Printems paſſé.

(*a*) De *la Miſſion Divine.*

LET-

LETTRE CVI.

VOus en agiſſez toujours amicalement à mon égard, ſupportant dans mes Ecrits ce qui eſt ſouffrable, & m'indiquant avec franchiſe les endroits qui vous paroiſſent devoir être corrigés. Tel eſt, par exemple, celui — vous me devez beaucoup de cette derniére ſorte d'amitié, après avoir été trop prodigue de l'autre. J'attends avec la derniére impatience que vous veniez en Ville; ce qui ne ſera, à ce que Mr. G. m'aſſure, qu'au commencement du mois prochain. Je me flatte que vous voudrez bien alors m'accorder une grace ſignalée, en paſſant avec moi le plus de tems qu'il vous ſera poſſible. Si chaque jour n'eſt pas alors une ſource de connoiſſances & de plaiſirs, ce ſera ma faute. Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Adieu. Avril 14. 1741.

LETTRE CVII.

Twitenham, Août 12. 1741.

LE peu de disposition que je me sens à écrire, à-moins que la chose ne me paroisse absolument nécessaire ou utile, doit me servir d'excuse envers mes Amis toutes les fois que je ne leur écris pas. Je sais (& même je sens) qu'il n'est pas nécessaire que je répéte les assurances de la vraye & constante amitié que je vous porte. Des Ames honnêtes & bien nées sont sûres l'une de l'autre; le lien qui les unit est mutuel & fort. L'usage d'écrire des Lettres aboutit entiérement au plaisir donné & reçu par la connoissance réciproque qu'on se porte bien: car je ne serai jamais assez heureux (& ce seroit un rare bonheur) pour me trouver à même de vous procurer quelque avantage réel, & de vous mander cette bonne nouvelle. Mais la Fortune permet rarement qu'un Homme desintéressé rende service à un autre. C'est déjà un assez grand outrage pour elle quand deux de ceux qui mépriſent le plus ses faveurs, sont heureux indépendamment d'elle, & par la conformité de leurs goûts. La seule grace que je voudrois re-

recevoir de ſes mains, eſt qu'elle permît que quelque grand Perſonnage vous rapprochât des bords de la Thamiſe; quoique depuis peu un Seigneur, que vous eſtimez beaucoup plus que vous ne le connoiſſez, ait deſtiné, &c. Je vous remercie de bien bon cœur des idées que vous m'avez fournies; je crains bien que ſi j'en avois davantage, non ſeulement ſur ce ſujet, mais auſſi ſur d'autres, je ne violaſſe ma réſolution, & ne devinſſe Auteur ſur nouveaux fraix, & même un meilleur Auteur que je n'ai été juſqu'ici.

Je ſuis fâché que l'affaire de votre Grade de Docteur ne ſoit pas encore terminée à votre ſatisfaction (*a*). Pour ce qui eſt du mien, je mourrai avant d'en recevoir un dans une Science que j'ignore, & cela de ces mêmes gens, qui ſe font des ſcrupules de vous conférer

(*a*) Cet Eté Mr. P. & Mr. W. après avoir fait une petite tournée, arrivérent enſemble à Oxford, où Mr. P. ne reſta qu'un jour. Mr. W. y reſta un jour de plus, dans le deſſein de s'en retourner à Londres, & d'aller faire une viſite au Doyen de C. C. en chemin faiſant. Ce même jour le Dr. L. Vicechancelier de l'Univerſité, lui fit demander par une perſonne de marque s'il voudroit bien accepter le Grade de Docteur en Théologie. La réponſe fut telle qu'une offre auſſi obligeante la méritoit. Vers ce même tems le Grade de Docteur en Droit fut offert à Mr. Pope. C'eſt à ces différens faits que l'Auteur fait alluſion.

férer un Grade pareil, dans une Science que vous poſſédez ſi éminemment. En un mot, je veux être Docteur avec vous, ou point du tout. Je tiens pour une régle certaine, que les honneurs ſuppoſent le mérite, mais ne le donnent pas. La choſe eſt impoſſible de ſa nature, & cette impoſſibilité comprend également le Sacerdoce & la Cour. Adieu. Puiſſiez-vous obtenir du Ciel toutes les *vrayes bénédictions*.

LETTRE CVIII.

Sept. 20. 1741. CE n'eſt point à mon amitié, mais au diſcernement du Seigneur (*a*) dont je vous ai parlé, que vous devez des remercimens pour l'intention qu'il a de vous rendre ſervice. Son jugement eſt ſi ſûr & ſi exquis, que c'eſt un plaiſir & un honneur de lui devoir quelque choſe; au-lieu qu'il y a ſouvent une eſpéce de honte à accepter les faveurs de la plupart des Grands. Il eſt triſte pour moi d'en être réduit à pouvoir ſimplement vous ſouhaitter du bien, ſans acquérir un air de dignité en vous en faiſant. La ſeule idée qui me conſole eſt, qu'il y a

(*a*) Mylord Cheſterfield.

a bien peu d'hommes qui puiſſent vous rendre plus heureux, & aucun qui puiſſe vous rendre plus reſpectable que vous n'avez fait vous-même.

Je vous demande pardon de ce paragraphe. Votre modeſtie trouvera l'éloge un peu fort; mais, après tout, il eſt conforme à la plus exacte vérité —.

Si je puis gagner ſur moi-même de completer la *Dunciade* (*a*), cet Ouvrage ſera publié dans le même tems avec l'Edition générale de tous mes vers (car je ne veux pas les déſigner par le titre pompeux de Poëmes) & j'eſpére que votre amitié pour moi ſera alors auſſi bien connue, que ma qualité d'Auteur; & qu'elles ſeront transmiſes enſemble à la Poſtérité. Je veux dire à cette partie peu éloignée de la Poſtérité, à laquelle les pauvres Modernes peuvent atteindre. Pour arriver même juſques-là le foible Poëte a beſoin d'être ſoutenu par un Commentateur. Nous prendrons enſemble nos degrés dans le Temple de la Renommée. Pour ce qui eſt de ceux de l'Univerſité, je ne m'en mets guéres en peine; & je vous le dis encore (*b*) une

(*a*) Il venoit de communiquer à l'Editeur l'intention où il étoit d'ajoûter un quatriéme Livre à ce Poëme.

(*b*) L'Editeur avoit prié Mr. Pope de ne pas mépriſer l'honneur que l'Univerſité vouloit lui faire;

une fois, je ne prétens pas être Docteur ſans vous —.

LETTRE CIX.

Bath, Nov. 12. 1741.

JE ſuis naturellement chiche de mes Lettres à mes Amis; & la raiſon de cette épargne, me paroît très-bonne; c'eſt qu'il eſt inutile de répéter des aſſurances d'une amitié éprouvée; & d'un autre côté, ennuyeux de chercher de nouvelles phraſes pour exprimer une choſe connue. Mais plus d'un motif m'a déterminé à vous écrire cette Lettre. Premiérement, je dois vous marquer combien je ſuis content de la réſolution que vous avez priſe de ne pas entrer en diſpute avec le Dr. M. & vous dire que Mr. L. eſt tellement dans les mêmes idées que moi, qu'il m'a écrit à cette occaſion, qu'il ne peut qu'eſtimer infiniment un Théologien & un Auteur qui préfére la paix à la victoire. Secondement, je dois vous recommander en votre qualité d'Auteur, un Libraire à la

faire; & ſurtout de ne pas rejetter une offre auſſi obligeante pour l'amour de lui, qui ne pouvoit pas regarder l'affront qu'on lui faiſoit, comme venant de la part de cet illuſtre Corps, mais comme une vilaine intrigue de deux ou trois Particuliers.

la place de l'honnête-homme que vous avez perdu. Mr. G. & moi n'en connoiſſons aucun qui mérite autant de remplacer un Libraire homme de bien que Mr. Knapton. Ce n'eſt pas tout: une troiſiéme raiſon, fondée ſur mon intérêt & ſur mon plaiſir, m'a fait prendre la plume en main. Je puis ici *vacare literis* plus à mon loiſir que dans ma propre maiſon. C'eſt ici que vos exhortations auront le plus de ſuccès pour me faire reprendre le fil des études que j'ai preſque interrompues, par des diſtractions & des diſſipations éternelles. Si vous pouviez vous abſenter pendant cinq ou ſix ſemaines, ce ſeroit ici que je les voudrois paſſer avec vous: & ſi vous vouliez continuer à travailler à votre excellent Ouvrage, ou vous abaiſſer juſqu'au vain amuſement de commenter un Poëte, qui n'a d'autre mérite que celui de faire tous ſes efforts par ſes Eſſais moraux, pour ſe rendre digne de l'eſtime de ceux qui rendent de plus importans ſervices à la vérité & à la vertu, dans l'un & l'autre de ces cas cette maiſon ſeroit pour vous un azile inviolable contre tous ceux que vous ſouhaitteriez d'éviter. Le digne homme, qui en eſt le maître, m'a chargé de vous inviter dans les termes les plus preſſans; & vous pouvez compter qu'il vous traitera plu-

plutôt avec amour & vénération, qu'avec ce que le monde appelle civilité & reſpect. Il eſt ſincére, & extrêmement ſimple dans ſes maniéres, *antiquis moribus*. Si les Eaux de Bath peuvent faire du bien à votre ſanté (comme je l'infére de ce que vous m'avez dit) vous ferez très-bien de profiter de l'occaſion. C'eſt à-préſent la bonne Saiſon. L'Evêque de Salisbury eſt attendu journellement ici: je ſais que ce Prélat fait cas de vous: au-moins, quoiqu'Evêque, a-t-il trop de ſavoir pour être votre ennemi. Vous voyez que je n'omets rien pour ajoûter de nouveaux poids dans une balance, où je ſuis moi-même: l'affection que vous m'avez toujours portée, ne rend pas ce dernier poids fort léger. Vous n'aurez pas beſoin de domeſtique ici. Un ſeul & même valet nous ſervira, & votre appartement ſera à côté du mien. Il y a ici une Bibliothéque & une Gallerie longue de quatre-vingt-dix pieds, avec un bon Caroſſe, pour prendre l'air enſemble quand vous en aurez envie. Mr. Allen dit que vous pouvez être ici à cheval en trois jours. Je m'engage à vous ramener à Londres, & vous laiſſe maître de la maniére & du tems.

Tout ceci eſt-il un ſonge? Ne voulez-vous pas en faire une réalité? M'écou-

coûtez vous un peu favorablement?

Audiſtin? an me ludit amabilis
Inſania?

Adieu, mon cher Monſieur, donnez-moi un mot de réponſe à Bath, & que votre Lettre ſoit adreſſée à Mr. Allen.

LETTRE CX.

VOtre Lettre m'a fait le plus ſenſible plaiſir. C'eſt une réponſe amicale, & auſſi ſatisfaiſante que je puis la ſouhaitter. Hâtez-vous ſeulement d'accomplir votre promeſſe. — J'eſpére que cette Lettre vous trouvera avant votre départ. Car je penſe (tout bien examiné) que vous devez prendre votre chemin par Londres, afin d'y parler aux Exécuteurs Teſtamentaires de Mr. G. Perſonne ne pourra vous être plus utile pour régler les comptes que Mr. Knapton, qui eſt ſi fort au fait du Commerce, & qui a un crédit ſi bien établi. Je ſerois bien aiſe que vous ne vous y arrêtaſſiez que peu de jours, quoique je n'aye garde d'exiger que vous omettiez la moindre affaire intéreſſante pour vous-même. Je ſouhait- Nov. 22. 1741.

haitterois bien auſſi que vous viſſiez *. *. *; mais il ſera tems aſſez, quand vous aurez paſſé un mois ici; car nous avons tous à faire en Ville; & ceux à qui nous aurons à parler, auront apparemment alors plus de loiſir pour converſer avec des Gens de lettres, qu'immédiatement avant l'ouverture des Séances du Parlement.

Quand vous ſerez à Londres, faites-moi l'amitié de m'avertir par un mot de Lettre, du jour que vous comptez d'arriver à Bath par le Coche, pour que nous envoyions à votre rencontre quelqu'un qui vous améne ici.

Vous m'aurez une obligation réelle, de vous avoir fait faire connoiſſance avec le maître de cette maiſon; & de vous avoir donné occaſion de partager avec moi ſon amitié, qui eſt une des principales douceurs de ma vie: mais j'ignore ſi ce ſera un ſervice, ou non, que vous me rendrez en cas que vous m'engagiez de-nouveau (*a*) à prendre la plume.

(*a*) Il avoit concerté le plan du quatriéme Livre de la *Dunciade* avec l'Éditeur, & ſouhaittoit de lui montrer ce qu'il en avoit fait.

LET-

LETTRE CXI.

MEs Lettres ſont ſi courtes, d'un côté parce que je n'ai pas le talent d'allonger mes *écritures* (de ſorte que je ſerois un fort mauvais Procureur) pour vous dire une choſe que vous ſavez déjà, que je vous eſtime & vous aime; & de l'autre, parce que je manque de tems & d'yeux. Je ne ſaurois vous exprimer combien j'ai été charmé & reconnoiſſant de vos deux derniéres Lettres. On ne ſauroit rien ajoûter au zéle que vous témoignez pour l'honneur d'un Ouvrage, compoſé uniquement dans la vue de me garantir d'un ſtupide ſommeil au cœur de l'Hiver, & peut-être pour faire dormir d'autres, à-moins que mon Commentateur ne les tienne éveillés; ce qui arrive quelquefois parmi les Savans. J'attends chaque jour l'arrivée de Mylord Bolingbroke, que je quitterai le moins qu'il me ſera poſſible; car ſon ſéjour ici (à ce que je puis juger par ce qu'il écrit) ne ſera guéres long — Il ſe pourroit très-bien qu'il allât faire un tour de quelques ſemaines à Bath, pour voir (en cas qu'il ſoit encore en vie alors, au-moins l'eſt- Avril 23. 1742.

l'eſt-il à-préſent) ſon ancien ſerviteur — S'il fait ce petit voyage, je pourrois bien l'accompagner. Je voudrois que le tems de notre arrivée à Bath fût dans la bonne Saiſon des Eaux (dont la cure ne lui eſt pas moins néceſſaire qu'à vous) & que nous puſſions nous rencontrer alors chez Mr. Allen, dont la maiſon & le cœur ſont à vous, comme vous ſavez. Quoique cette rencontre ne fût qu'un pur effet du hazard, ce me ſeroit pourtant un véritable plaiſir que vous euſſiez l'occaſion de faire une eſpéce de connoiſſance avec un ſi grand Génie, que vous ne reverrez apparemment jamais. — Adieu. Le monde n'eſt pas tel que je le ſouhaitterois; cependant je n'aurai pas regret d'y être, tant que deux ou trois perſonnes que j'aime reſteront en vie.

LET-

LETTRE CXII.

JE me hâte de vous dire, que je ſuis encore avec notre Ami, mais que c'eſt le dernier jour que je dois jouir de ce bonheur; & que j'ai mieux aimé que vous reçuſſiez de mes nouvelles, pendant que je ſuis de bonne humeur, que quand, au bout de quelques heures, ma gayeté aura fait place au chagrin. Nous nous portons tous deux fort bien. J'aurois ſouhaitté que vous euſſiez marqué un peu plus diſtinctement en quel état votre jambe ſe trouve. Vous dites ſeulement que vous avez gagné heureuſement votre logis. J'attends de votre part un plus grand détail, après que vous vous ſerez repoſé quelque tems au coin de votre feu. Je n'aurai pas mis le pied dans Londres, que je m'informerai qui de mes Amis vous a vu. Il y en a deux ou trois, qui ſavent bien tout ce que vous valez: je voudrois être auſſi aſſuré de leur intention à vous rendre ſervice. — Il m'eſt venu en tête le projet de vous charger, en quelque ſorte, du ſoin de la nouvelle Edition de la *Dunciade* (*a*), en cas que vous ne vous fas-

Bath, Nov. 27. 1742.

(*a*) C'eſt-à-dire, les quatre Livres complets.

faſſiez aucun ſcrupule d'avouer quelques-unes des plus graves notes, qui ſont préſentement ajoûtées (*a*) à celles du Dr. Arbuthnot. Ce ſera une eſpéce de Prélude ou d'Avertiſſement au Public, au ſujet de vos Commentaires ſur mes *Eſſais ſur l'Homme*, & ſur la *Critique*, que j'ai deſſein de faire imprimer dans un autre volume, de même format que celui-ci. Je doute ſeulement que des notes ſur un Poëme auſſi comique convinſſent aux idées, que des études ſérieuſes ont donné au Public de votre caractére: c'eſt une penſée qui s'eſt offerte tout à coup à mon eſprit après notre ſéparation, & je vous prie de ne la conſidérer auſſi que comme telle. Marquez-moi librement & franchement ce que vous en jugez. J'ai plus d'une raiſon pour vous engager à épouſer mes intérêts & ceux de mes Ouvrages. Nous en figurerons plus avantageuſement aux yeux de la Poſtérité. Un Poëte très-médiocre, nommé Drayton, n'eſt pas encore plongé dans l'oubli, parce que SELDEN a écrit quelques notes ſur un de ſes Poëmes —. Adieu. Que votre vie domeſtique ſoit ſi heureuſe, que vous

(*a*) Ajoûtées dans les trois premiers Livres & diſtinguées dans cette Edition des Oeuvres de Pope.

vous ayez de la peine à quitter le logis; & que chaque Ami, en faveur duquel vous voulez bien quitter le logis, vous traite de façon à vous faire oublier que vous êtes hors de chez vous. Je ſuis, &c.

LETTRE CXIII.

J'Ai toujours tant de remercimens à vous faire, que je ne ſais bonnement par où commencer. Je viens de mettre la derniére main à la *Dunciade*, dont le quatriéme Livre n'eſt dû qu'aux encouragemens que vous avez bien voulu me donner. Votre approbation m'a déterminé à faire imprimer cet Ouvrage, qui d'ailleurs eſt embelli par vos notes & par votre Diſcours ſous le nom d'*Ariſtarque*. Déc. 28. 1742.

Tout le monde eſt fort occupé ici. Vers quel tems comptez-vous de venir nous voir? Je crains que ma mauvaiſe ſanté ne m'arrête en Ville ou ici. J'eſpére de vous en voir davantage, & qu'à cet égard encore le bien naîtra du mal.

J'écris, comme vous ſavez, fort laconiquement. Je n'ai qu'une formule, qui dit tout à un Ami, *je vous aime*, & de-

demande la continuation de votre amitié. Ne permettez pas que j'ignore (vous qui ſavez d'ailleurs tout, & qui pouvez m'inſtruire de tout) l'état de votre ſanté; & comptez ſur la plus parfaite reconnoiſſance de ma part.

Je n'ai jamais rien lu qui m'ait tant plû que la Piéce ajoûtée à la Préface que Jervas (*a*) a miſe à la tête de Don Quixote. Au troiſiéme Paragraphe je me ſuis écrié, *Aut Eraſmus aut Diabolus!* Je vous connois auſſi ſurement que les Payens connoiſſoient leurs Dieux, à leur air & à leur démarche.

Mon procès avec Mr. L. eſt fini —. Adieu. Je ſuis à vous plus que qui que ce ſoit. Déſignez-moi par tel titre qu'il vous plaira, excepté par celui de *Docteur d'Oxford.*

Sit tibi cura mei, ſit tibi cura tui.

(*a*) Sur l'Origine des Livres de Chevalerie.

LET-

LETTRE CXIV.

JE deviens de jour en jour plus laconique dans mes Lettres, à cauſe que de jour en jour ma vue s'affoiblit. Ne trouvez donc pas mauvais que je vous réponde ſommairement. Je pourrois avec plus d'égalité ſoutenir une converſation avec vous qu'une correſpondance. Mais ſoyez perſuadé en général, que plus vous m'écrivez, plus j'entends parler de vous, & plus je ſuis content. Le malheur que j'ai d'être moins propre que vous à entretenir un commerce de lettres, ne ſert qu'à me faire déſirer avec plus d'ardeur, que quelque coup favorable de la Fortune nous rapprochât, & nous laiſſât enſemble juſqu'à ce que la mort vînt nous ſéparer. J'ai appris de-nouveau par Mylord **, & encore par un autre, que le Seigneur, dont je vous ai parlé dans ma Lettre, témoigne être dans l'intention de vous rendre ſervice. Ma réponſe (qu'on lui a rapportée) a été, qu'il pouvoit compter ſur une éternelle reconnoiſſance de votre part, en cas que vous lui euſſiez quelque obligation; mais que j'étois bien perſuadé, que vous ne l'importu- Janv. 18. 1742.

neriez jamais de votre attente, quoique rien ne fût capable d'étouffer en vous les mouvemens de votre reconnoissance à son égard. Adieu, mon cher Ami. Donnez-moi, de tems en tems, des nouvelles de votre santé. La mienne est à l'ordinaire, & mon attachement pour vous toujours le même.

LETTRE CXV.

Twitenham, Mars 24. 1743.

COmme vous êtes du petit nombre de ceux que je souhaitte d'avoir pour Amis, je vous écris uniquement pour vous dire, *si valeas, valeo.* Ce que je dis-là est vrai dans la rigueur des termes; car je me tiens pour fort heureux pourvu que mes Amis le soient. J'ose affirmer hardiment, que la vanité ni l'intérêt n'ont pas la moindre part aux sentimens d'amitié que j'ai ressentis, ou que j'ai pris la peine d'exprimer dans une Lettre. Que si quelque motif pouvoit jamais m'engager à flatter un Grand-Seigneur, ce seroit pour épargner cette humiliante obligation à un Ami, qui auroit besoin de sa protection. Une pareille démarche de ma part seroit peut-être assez inutile dans le tems où nous vivons. Le hazard & l'oc-

l'occaſion ſemblent diſpoſer de tout, & l'adulation même n'eſt pas ſure de réuſſir.

Mr. Allen, dont j'ai eu le bonheur de me faire un Ami, vaut non ſeulement intrinſéquement davantage que — mais contribuera, à ce que je prévois, de plus en plus à votre contentement & à votre gloire. La vraye Grandeur conſiſte à être homme de bien; & tout Grand-Homme qui manque de probité, eſt bien petit à mes yeux —. J'ai mené depuis peu une vie plus retirée que de coutume, en partie parce que j'étois indiſpoſé, & en partie pour m'amuſer à faire quelques embelliſſemens à ma maiſon & à mon jardin, où (ſi je vis) je pourrai bien être condamné à faire une plus longue réſidence. J'ignore en quel tems la *Dunciade* paroîtra. Je déſire avec plus d'ardeur de hâter la publication de votre Edition du reſte des *Epitres* & de l'*Eſſai ſur la Critique*, &c. C'eſt-là que je ſerai vu dans un bien plus beau jour. Mais j'exige que vous ne ſongiez jamais à cette entrepriſe, tant que vous aurez quelque autre Ouvrage, purement de vous, à achever. Mandez-moi, je vous prie, l'état de votre ſanté, & que j'aye le plaiſir d'apprendre de vous-même, que vous vous êtes toujours bien porté au milieu de ces

dérangemens épidémiques, qui ont enlevé bien du monde, quoiqu'ils n'ayent été funeſtes à aucun de mes Amis.

LETTRE CXVI.

Juin 5. JE voudrois, qu'au-lieu de vous écrire une fois en deux mois, je puſſe dans le même intervalle vous rendre quelque bon ſervice; car je ſuis parvenu à un âge, où je ſuis auſſi avare de paroles, que la plupart des Vieillards le ſont d'argent. Mais comment vous rendre ſervice? Je vis dans un ſiécle, où il n'eſt pas au pouvoir d'un Homme de bien de conférer des bienfaits; & où, d'un autre côté, un Homme de bien n'en peut guéres recevoir, eu égard aux conditions ſous leſquelles on les accorde généralement parlant. Il eſt certain que vous avez un plein droit à tout ce que je pourrai faire en votre faveur, puiſque non ſeulement chaque mois, mais, en dernier lieu, chaque ſemaine vous m'avez comblé de cette ſorte de faveurs qui flattent le plus des Auteurs vétérans; je parle de ces guirlandes immortelles, dont un Commentateur orne le front de ſon Poëte.

Il

Il ſeroit bien injuſte après cela, de vous donner encore la peine de revoir l'*Eſſai ſur Homére* (a). Mais je vous regarde comme un Homme qui avez juré de ne point ſouffrir de fautes dans mes Ecrits; & quoique la méthode ordinaire des Commentateurs ſoit d'ériger les fautes en beautés, vous aimez mieux, en bon Critique, les corriger. Une nouvelle Edition d'*Homére* étant ſur le point de paroître, je ſerois charmé qu'elle fût un peu moins défectueuſe que les précédentes, & le Libraire ne me laiſſe pas le tems de remplir cette tâche moi même —.

Mylord B. s'en retourne en France au-plutôt, & il ſe pourroit très-bien que j'allaſſe cet Eté paſſer trois ſemaines ou un mois chez Mr. Allen. Je ne manquerai pas de vous en avertir, dans l'eſpérance que vous ſerez tenté d'y venir boire les eaux avec moi.

Pardonez-moi de vous écrire ſi fort en hâte & ſi mal. Mes yeux & ma tête ſont également en mauvais état; & il n'y a que mon cœur qui ſoit tel que notre amitié le demande.

(a) L'Editeur revit cette Piéce, & la rendit telle qu'elle eſt dans la derniére Edition.

LETTRE CXVII.

Juill. 18. VOus êtes bien en droit de vous promettre des Lettres de remercimens de ma part: mais votre attention à m'obliger en tout, eſt ſi marquée, & démontrée par tant de preuves, qu'il n'y a que vous qui puiſſiez vous dire à vous-même juſqu'à quel point je vous ſuis redevable. Les changemens que vous avez faits à *la Préface* & à *l'Eſſai* (*a*), ſont juſtes; & les plus obligeans envers moi ſont ceux qui témoignent la crainte que vous avez, que mes notions, dans mes premiers Ecrits, ne ſoient oppoſées à celles des Ouvrages que j'ai compoſés dans la ſuite. J'eſpére que vous me rendrez la juſtice de croire, que quand j'ai été dans l'erreur, ce n'eſt pas tant pour avoir penſé de travers, que pour n'avoir point penſé ſuffiſamment. Tout ce que j'ai pu corriger durant la vie diſſipée que je ſuis obligé de mener ici, je l'ai fait: cependant il y a encore divers endroits qui ont beſoin de votre ſecours pour devenir tels qu'ils doivent être —. Mr. Allen vous attend vers

(*a*) Qui eſt à la tête de ſon *Iliade*.

vers la fin du mois prochain, ou en Septembre; & mon intention eſt de le joindre auſſi-tôt qu'il me ſera poſſible: ce qui ne ſera, je penſe, qu'au mois de Septembre au-plutôt. En attendant je dois vous dire, que je ſuis bien plus inquiet pour vos finances (*a*) que pour votre réputation; parce que je crains que vous ne vous mettiez pas fort en peine de la premiére de ces choſes: pour la ſeconde, elle vous eſt aſſurée, & vous ſuivra, que vous le veuilliez, ou non. Je ne vous ai jamais dit un mot des Affaires Publiques. J'ai connu le monde trop longtems pour avoir beaucoup de confiance. Mais les accidens & les occaſions peuvent faire ce que la vertu ne fera pas; & Dieu veuille que cela ſoit! Adieu, quel que ſoit le ſort de la vertu publique, conſervons notre petite portion de vertu privée. Ce que je puis en avoir, m'oblige à être toute ma vie, &c.

(*a*) Ce qui lui étoit dû de la part de l'Exécuteur Teſtamentaire de Mr. G.

LETTRE CXVIII.

Octob 7. JE vous remercie de bon cœur de m'avoir mandé votre heureuſe arrivée, & que vous avez trouvé tous ceux de votre maiſon en parfaite ſanté. Ce dernier article m'a fait auſſi un extrême plaiſir, par l'intérêt ſincére que je prends à tout ce qui vous eſt cher, & forme ainſi une partie de votre bonheur. J'ai eu lieu d'être convaincu par quantité de raiſons, & par plus d'une expérience, que vous me ſouhaittez une longue vie, & l'immortalité à mes Ecrits. Je pourrois compter ſur une autre ſorte d'immortalité infiniment plus glorieuſe encore, ſi en qualité d'Homme j'éprouvois, par votre ſecours, des changemens auſſi avantageux que j'en reçois en qualité d'Auteur. J'ai fait annoncer la *Dunciade*, *in-quarto*. Faites-en demander autant d'exemplaires qu'il vous plaîra, & ſachez que tout ce que j'ai eſt à vous.

LET-

LETTRE CXIX.

SI j'ai gardé le ſilence juſqu'ici, c'eſt que j'avois de la répugnance à n'écrire rien, qui fût le moins du monde intéreſſant à un Homme que je reſpecte, & qui me veut du bien. Je ne puis vous dire du Public aucune choſe qui vaille l'attention d'un homme raiſonnable; & pour ce qui me regarde, je n'ai que des nouvelles desagréables à vous en mander; car mon aſthme eſt tellement augmenté depuis que vous avez eu la derniére fois de mes nouvelles, que je n'oſerois quitter le coin de mon feu; de ſorte que je n'ai preſque vu que deux de mes Amis, qui vivent à Batterſea dans une retraite auſſi profonde que moi. C'eſt en cet endroit que j'ai paſſé la plus grande partie de mon tems, & ſouhaitté que vous fuſſiez de nôtre compagnie, qui auroit été telle alors que je n'en aurois ſurement regretté aucune autre. Je crains par ce que vous me dites au ſujet du tems où vous avez deſſein de venir ici, qu'un de ceux (que je voudrois bien que vous viſſiez) ne ſoit reparti, à-moins que vous ne paſſiez quelques ſemaines à Londres, avant Janv. 12. 1743.

que Mr. Allen y arrive au mois de Mars. Dans le peu de relâche que mon incommodité me laiſſe, je prépare la grande Edition de mes Oeuvres avec vos notes.

On m'a dit que le Poëte couronné alloit publier une Piéce fort injurieuſe. C'eſt tout ce que je puis déſirer; car il ſuffit qu'elle ſoit injurieuſe & de lui. Il vous menace; mais je m'imagine que vous ne le craignez, ni ne l'aimez aſſez pour lui répondre, quoique vous ayez répondu à deux ou trois auſſi ſtupides animaux que lui. Il me fera plus de bien qu'une priſe de corne de cerf: & comme une mauvaiſe odeur fait revenir ceux que l'odeur de certains parfums a fait tomber en foibleſſe, ſes railleries me guériront du mal que pourroit me cauſer la flatterie.

Je ſuis bien plus fâché d'apprendre que votre Clergé ſe plaint de quelques-uns de mes (*a*) vers, parce que je reſpecte *votre* Clergé (quoique les vers en queſtion ſoient bien plus offenſans pour le *mien*). Mais s'ils vous pardonnent d'avoir défendu ces vers, je me couvrirai d'un habit de Laïque, & dormirai ſous votre bouclier.

Il y a quelques jours que Mr. Allen m'a

(*a*) Les vers 255 — 358. du ſecond Livre de la *Dunciade*.

m'a écrit, qu'il ne ſe trouvoit nullement bien encore, & que Madame Allen étoit fort mal : marquez-moi comment vous vous portez ; car j'y prends part.

LETTRE CXX.

SI je n'avois pas honte d'être ſi fort en arriére avec vous, qu'il ne m'eſt pas poſſible de liquider jamais nos comptes (non plus que dans l'état où je ſuis, de vous joindre à la courſe) je vous marquerois à quelle de vos Lettres j'aurois voulu premiérement faire réponſe. Il ſuffira de vous dire, que je les ai toutes reçues, & que dans les intervalles lucides de mes indiſpoſitions, je me ſuis occupé à revoir les vers que j'ai faits *ſur l'uſage des Richeſſes*. Je tâcherai de faire enſorte qu'ils ſoient prêts pour ſubir votre derniére réviſion, vers le tems que vous viendrez en Ville, afin qu'on commence à les imprimer pendant que vous ſerez ici ——. Les derniéres attaques que j'ai eſſuyées, me font ſouhaiter d'être bientôt délivré de tout ſoin, tant à l'égard de moi-même que de mes Ouvrages. Au premier de ces égards, je remets mon être entre les

entre cet endroit & Batterſea que je paſſerai avec Mylord B. le plus de tems que je pourrai. J'ai lieu d'eſpérer, ce qui eſt une grande ſatisfaction pour moi, qu'il reſtera encore quinze jours ou trois ſemaines. Mais ne pourriez-vous pas venir avant Mr. Allen, & reſter juſqu'alors, au-lieu de différer plus longtems votre voyage? Je vous prie, ſi vous lui écrivez, marquez-lui en quel état j'ai été, & que ſans cela je n'aurois pas manqué de lui écrire. Je remplirai cette obligation, le premier jour que je me trouverai ſeul avec une plume, de l'encre & du papier. Mais je ſuis encore bien foible. Cette Lettre n'eſt rien, & m'a cependant couté bien de la peine.

LETTRE CXXI.

JE ſuis bien fâché qu'au-lieu d'une entrevue, qui m'auroit été très-agréable, je ſois obligé de vous envoyer un triſte récit de l'état où je me trouve. Je me porte trop mal pour être en Ville, & depuis cette ſemaine ſi mal, qu'il me ſeroit impoſſible d'y aller, quand même une proclamation ne m'en empêcheroit pas. C'eſt à regret que je me ſuis éloigné de la Ca- Avril 1744.

pitale; mais il a fallu obéir à la Suprême Puiſſance, & je l'ai fait ſans murmurer. Je voudrois bien vous voir. Mr. Allen ne viendra point avant le 16, & vous préférerez apparemment d'être en ville pendant le tems qu'il y ſera. Votre Lettre vient de m'être rendue dans l'inſtant, & j'écris pour empêcher — d'imprimer ſitôt le Commentaire ſur *l'uſage des Richeſſes*: ainſi vous aurez encore le tems de revoir le tout durant votre ſéjour ici. Mon extrême foibleſſe me rendra de jour en jour moins capable de faire quelque choſe. J'eſpére au-moins (& cette eſpérance ne fait que de naître) de vous voir ici à *Twitenham* pendant quelques jours, & d'y prendre enſemble des arrangemens pour que je puiſſe à l'avenir jouir davantage de votre amitié (*a*).

Je ſuis, &c.

(*a*) Il mourut le 30 du mois de May ſuivant.

[NB. *Les Originaux, avec leſquels ces Lettres ont été collationnées par le Libraire, ſont à-préſent entre ſes mains.*

TES-

TESTAMENT
D'ALEXANDRE POPE
DE
TWICKENHAM, Ecuyer.

AU NOM DE DIEU, AMEN.

MOi ALEXANDRE POPE, de Twickenham, dans la Comté de Middleſex, fais ce Teſtament. Je réſigne mon ame à ſon Créateur, comme à un Etre infiniment bon, dans l'humble eſpérance qu'il la rendra un jour heureuſe. Pour ce qui concerne mon corps, ma volonté eſt, qu'il ſoit enterré près du Monument de mes chers Parens à Twickenham, avec addition après ces mots *filius fecit* — de ceux-ci ſeulement, *& ſibi: Qui obiit anno* 17— *ætatis* —, & qu'il ſoit porté au ſépulcre par ſix des plus pauvres hommes de la Paroiſſe, à chacun desquels on fournira un habit complet de bure griſe, en guiſe de deuil. Si je viens à mourir en quelque endroit un peu trop éloigné, que la même choſe ſe faſſe dans quelque autre Paroiſſe, & que l'Inſcription ſoit ajoûtée ſur le Monument à Twickenham. Je nomme

me par ce mien Teſtament mes Amis particuliers, Allen Lord Bathurſt, Hugh Comte de Marchmont, Guillaume Murray Solliciteur-Général de Sa Majeſté, & George Arbuthnot, de la Cour de l'Echiquier, Ecuyer, ou ceux d'entre eux qui ſeront alors en vie, Exécuteurs de ma derniére volonté.

Tous les Manuſcrits & Papiers non imprimés que je laiſſerai au tems de mon décès, ſeront délivrés à mon noble Ami, Henri St. John Lord Bolingbroke, aux ſoins & au jugement duquel je les confie, ſoit pour les conſerver, ou pour les détruire; ou, en cas qu'il vienne à mourir avant moi, au ſusdit Comte de Marchmont. Comme durant tout le cours de ma vie ils m'ont rendu toute ſorte de bons offices, ils ne me refuſeront pas celui-ci après ma mort. Je leur laiſſe donc cette peine, comme une marque de ma confiance & de mon amitié; déſirant ſeulement que chacun d'eux veuille bien accepter quelque petite ſouvenance. Que Mylord Bolingbroke donne place dans ſa Bibliothéque à tous les volumes de mes Oeuvres & Traductions d'Homére, reliés en maroquin rouge, & aux onze volumes de celles d'Eraſme: Que Mylord Marchmont accepte la grande Édition de de Thou par Buckley, & celui des Portraits

traits de Mylord Bolingbroke par Richardſon, qu'il trouvera le plus à ſon gré: Que Mylord Bathurſt ne refuſe pas les trois Statues de l'Hercule Farnéſe, de la Vénus de Médicis, & de l'Apollon, par Kneller: Que Mr. Murray ait la Tête de marbre d'Homére, par Bernoni; & du Chevalier Newton, par Guelfi: Et que Mr. Arbuthnot reçoive la Montre que j'ai ordinairement portée ſur moi, dont le Roi de Sardaigne a fait préſent au feu Comte de Péterborowgh, & que celui-ci m'a léguée en mourant, avec un des Portraits de Mylord Bolingbroke.

Item. Je déſire que Mr. Lyttelton accepte les Buſtes de Spencer, de Shakaſpear, de Milton, & de Dryden, en marbre, que S. A. R. le Prince m'a donnés. Je donne, & légue ma Bibliothéque de Livres imprimés à Ralph Allen, de Widcombe, Ecuyer, & au Révérend Guillaume Warburton, ou à celui d'eux qui ſera en vie (quand ceux qui appartiennent à Mylord Bolingbroke en auront été ôtés, & que Madame Marthe Blount en aura choiſi ſoixante à ſon gré). Je donne auſſi & légue audit Warburton la propriété de toutes celles de mes Oeuvres ſur leſquelles il a écrit ou écrira des Notes, ou Commentaires, &

dont

dont je n'ai pas disposé autrement, ou que je n'ai pas aliénés; avec tous les profits qui pourront revenir après ma mort des Editions qu'il publiera sans y faire de nouveaux changemens.

Item: En cas que Ralph Allen, Ecuyer, me survive, j'ordonne que mes Exécuteurs Testamentaires lui payent la somme de cent cinquante Piéces, que j'ai (autant qu'il peut m'en souvenir) reçue de lui, dans le dessein que je les employasse en charités, ou autrement, comme je le trouverois à propos. S'il ne veut pas accepter cette somme, je désire qu'elle soit donnée à l'Hôpital de Bath, ce qui ne pourra que lui faire plaisir. Je donne & légue à ma Belle-sœur, Madame Madelaine Racket, la somme de trois cens Piéces, & cent Piéces à chacun de ses fils Henri & Robert Racket. Je lui donne & céde aussi tous mes droits sur une Obligation de cinq cens Piéces que j'ai à la charge de son fils Michel. Je lui donne aussi les Portraits de famille de mon Pére, ma Mére, & mes Tantes, avec la Bague de diamans que ma Mére portoit, & sa Montre d'or. Erasme Lewis, Gilbert West, le Chevalier Cotterell, Guillaume Rollinson, Nathanaël Hook, Ecuyers, & Madame Anne Arbuthnot, recevront chacun de ma part la somme de cinq li-

livres ſterling, pour en acheter une bague, ou quelque autre ſouvenance; & à mon valet, Jean Séarl, qui m'a bien & fidélement ſervi pluſieurs années, je lui donne & légue cent Piéces, par deſſus une année de gages à lui & à ſa femme; & aux Pauvres de la Paroiſſe de Twickenham vingt Piéces, pour être partagées entre eux par ledit Jean Séarl. Et ma volonté eſt, que ſi ledit Jean Séarl vient à mourir avant moi, ladite ſomme de cent Piéces ſera donnée à ſa femme & à ſes enfans.

Item: Je donne & légue à Mademoiſelle Marthe Blount, Fille cadette de Madame Marthe Blount, la ſomme de mille Piéces, à lui compter immédiatement après mon décès; & tout ce qui ſe trouve dans ma Grotte, les Urnes de mon Jardin, mes Meubles, ma Vaiſſelle, & en général tout ce dont je n'aurai pas autrement diſpoſé par ce mien Teſtament, je le donne & le légue à ladite Marthe Blount, en conſidération de notre longue & ſincére amitié. Et ma volonté eſt, que les ſuſdits Exécuteurs Teſtamentaires, ou ceux d'entr'eux qui ſeront alors en vie, dreſſent un état de tout ce que j'aurai d'Effets, de Contracts de rente, &c., & qu'après avoir payé mes dettes & mes legs, ils placent le reſte de la ma-

maniére qu'ils trouveront la plus convenable; & en payent le revenu, chaque demi-année, à ladite Madame Marthe Blount, ſa vie durant. Et après ſa mort, je donne la ſomme de mille Piéces à Madame Madelaine Racket, & à ſes fils Robert, Henri & Jean, pour être partagée également entr'eux, ou entre ceux d'entr'eux qui ſeront alors en vie; & après la mort de ladite Madame Marthe Blount, je donne la ſomme de deux cens Piéces au ſuſdit Gilbert Weſt; deux cens à Mr. George Arbuthnot; deux cens à ſa Sœur, Madame Anne Arbuthnot, & cent à mon valet Jean Séarl: Et tout le reſte ſera conſidéré comme ſi je n'en avois point diſpoſé, & appartiendra à mes plus proches Parens.

C'eſt ici ma derniére Volonté & mon Téſtament, écrit de ma propre main & ſcellé de mon ſceau, ce douziéme de Décembre de l'An de Notre Seigneur mille ſept cens quarante-trois. Signé, ſcellé, & déclaré par le Téſtateur être ſa derniére Volonté & Teſtament en préſence de nous.

ALEX. POPE.

RADNOR.

ETIENNE HALES, *Miniſtre de Teddington.*

JOSEPH SPENCE, *Profeſſeur en Hiſtoire dans l'Univerſité d'Oxford.*

PROLEGOMENES

ET

ECLAIRCISSEMENS

SUR LA

DUNCIADE

PAR

MARTINUS SCRIBLERUS,

AVEC LES

Hypercritiques D'ARISTARQUE.

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

La Piéce ſuivante eſt un badinage ſatyrique ſur le compte de la plupart de ceux qui ſont attaqués dans la Dunciade. *On y verra leur ſottiſe & leur envie groſſiére miſes dans le plus grand jour, le tout d'une maniére très ingénieuſe. Mais ce n'eſt point-là le ſeul but que l'Auteur de cette Piéce (quel qu'il puiſſe être) ſe ſoit propoſé. Il a certainement voulu juſtifier Mr. Pope ſur pluſieurs articles, que ſes ennemis publioient à ſa charge. Ainſi ce qu'on va lire eſt proprement une Apologie offenſive du plus grand Poëte de notre ſiécle.*

RE-

REMARQUES DE DENNIS, SUR LE PRINCE ARTHUS.

RIEN au monde ne me paroît plus *raiſonnable* que d'encourager les bons Ecrivains, & d'ôter aux mauvais Auteurs l'envie de fatiguer le Public de leurs miſérables productions; & il n'y a en cela *pas la moindre malice* relativement à ces derniers. A-la-vérité, c'eſt de priver, peut-être un peu plutôt, d'un profit *de peu de durée*, & d'une *réputation paſſagére*; mais il en réſulte après tout ce bon effet, qu'ils ſe trouvent obligés (avant qu'il ſoit trop tard) à renoncer au vain déſir de compoſer quelque choſe de bon, & à tenter quelque autre entrepriſe, dont ils ſeront peut-être capables.

CARACTERE *de Mr.* P. 1716.

CEUX que Boileau a attaqués dans ſes Ecrits, ont été preſque tous des *Auteurs*, & la plupart de ces Auteurs, des *Poëtes*, & toute l'Europe a ratifié les Critiques qu'il a faites de leurs Ouvrages.

GIL-

GILDON *dans la Préface de ſa* NOUVELLE REPETITION.

Tous les POETEREAUX de la Ville crient éternellement, auſſi bien que leurs fauteurs, qu'il y a de la MALICE à blâmer les *Partiſans* déclarés du Bel-eſprit & de la Poëſie. On pourroit blâmer avec autant de juſtice les Magiſtrats & les Juges, en les taxant de *malice* pour avoir exercé la ſévérité des Loix contre un *Larron* ou un Impoſteur. La même choſe auroit lieu dans la République des Lettres, ſi les Critiques & les Juges permettoient aux *ignorans* d'accabler le Public de leurs impertinentes productions.

Lettre de THEOBALD *à Mr.* MIST. *Juin* 22. 1728.

On eſt également en droit d'attaquer les fautes de ceux qui ont du *génie*, & l'audace de ceux qui écrivent *quoiqu'ils n'en ayent point du tout.*

Dédicace de CONCANEN à l'Auteur de la DUNCIADE: une Satyre contre la Stupidité a été *en uſage* & permiſe *de tout tems.*

O méchant Scribler, c'eſt par ce qui eſt ſorti de ta propre bouche que je te jugerai!

TE-

TEMOIGNAGES DES AUTEURS,

Concernant notre Poëte *& ſes* Ouvrages.

Mr. Scriblerus *Lectori* S.

AVant de t'offrir les remarques que nous avons faites ſur cet admirable Poëme, & qui ne forment qu'une petite partie de ce qui ſe trouve dans nos immenſes compilations ſur les Auteurs modernes, nous commencerons ſuivant la louable coutume des Editeurs, par raſſembler les divers jugemens des Savans au ſujet de notre Poëte: divers en effet, puiſqu'ils ſont non ſeulement de différens Auteurs, mais auſſi que le même Auteur a tantôt été d'un ſentiment, & tantôt d'un autre ſur le ſujet en queſtion. Au reſte, notre deſſein n'eſt pas de rapporter uniquement les Témoignages des Génies du premier ordre, dont les Ecrits auroient paſſé à la poſterité, quand même nous n'aurions jamais fait de Recueils; mais auſſi ceux de quelques Ecrivains, dont les Ouvrages, ſans des travaux indicibles de

notre part, auroient, au bout de trois mois, échappé à l'œil le plus curieux. Par ce moyen tu goûteras l'agrément de la variété, & ſeras en état de porter un jugement plus certain, en comparant les divers Témoignages entre eux, ou chaque Témoignage avec lui-même. Tu pourras auſſi en inférer quelques concluſions critiques & morales, relativement à la perſonne auſſi bien qu'au génie, & à la fortune auſſi bien qu'au mérite, de notre Auteur. Quelques-unes des choſes que je rapporte à ſon égard te paroîtront peut-être peu importantes, & il ſe pourroit très-bien qu'il penſât lui-même ſur cet article comme toi : mais je te ſupplie de conſidérer le privilége qu'ont eu de tout tems les Critiques & les Commentateurs, d'inſiſter ſur des minuties. Pardonne-moi, cher Lecteur, ſi (fondé ſur de ſavans exemples) il m'arrive de t'ennuyer : qu'il me ſoit permis de prendre les mêmes peines pour découvrir ſi mon Auteur a été bon ou mauvais, d'un caractére bien ou malfaiſant, modeſte ou orgueilleux ; qu'un autre prend pour ſavoir ſi ſon Héros étoit noir ou blanc, grand ou petit, & s'il portoit un habit ou une roquelaure.

Nous commencerons par ſa vie, ſon parentage, & ſon éducation : mais ſes con-

contemporains mêmes ne ſont d'accord entr'eux ſur aucun de ces articles. L'un dit (*a*), qu'il reçut une éducation domeſtique ; un autre (*b*), qu'il fut élevé à St. Omer par les Jéſuites ; un troiſiéme (*c*), que ce ne fut pas à St. Omer, mais à Oxford ; un quatriéme (*d*), qu'il ne fréquenta jamais d'Univerſité. Ceux qui adoptent l'idée d'une éducation domeſtique, différent entr'eux au ſujet de ſon Précepteur. L'un prétend (*e*), que le pére de notre Auteur avoit accordé un azile chez lui à ce Précepteur, en conſidération de ſa haine pour le Gouvernement établi ; un autre (*f*), que c'étoit un Prêtre errant ; un troiſiéme (*g*), que c'étoit un Miniſtre ; un quatriéme (*h*), l'appelle un Eccléſiaſtique ſéculier de la Communion de Rome ; & un cinquiéme (*i*), un Moine. Ils ne s'accordent pas davantage au ſujet de ſon pére, que l'un (*k*) ſuppoſe avoir été, comme le pére d'Héſiode,

(*a*) Jacob, Vies des Poëtes, Vol. II.
(*b*) Dennis, Réflexions ſur l'Eſſai ſur la Critique.
(*c*) Anatomie de la Dunciade, p. 4.
(*d*) Guardian. No. 40.
(*e*) Jacob, Vies &c. Vol. II.
(*f*) Anatomie de la Dunciade, p. 4.
(*g*) Le Fermier P. & ſon fils.
(*h*) Caractéres du tems, p. 45.
(*i*) Ibid.
(*k*) La Dunciade femelle.

de, un Négociant; un autre (*a*), un Laboureur; un autre (*b*), un Chapelier, &c. Il s'en eſt même trouvé un qui lui a fait préſent d'un pére pareil à celui dont Platon a l'obligation à Apulée, Pythagore à Jamblique, & Homére à plus d'un Savant, c'eſt-à-dire, d'un Démon. Mr. Gildon aſſure la choſe poſitivement (*c*): „ Il eſt certain, qu'il ne „ tire point ſon origine d'Adam, mais „ du Démon; & qu'il ne lui manque „ abſolument que des cornes & une „ queue pour reſſembler parfaitement „ à ſon pére infernal". Une ſi grande contrariété de ſentimens (quelque puiſſe être le nôtre concernant cette derniére ſorte de génération) jointe à notre repugnance naturelle pour les controverſes, nous détermine à différer d'écrire la vie de notre Poëte, juſqu'à ce que les Auteurs ſoient d'accord au ſujet de ſes parens & de ſon éducation, ou bien avouent, qu'il n'a eu, ni l'une, ni l'autre de ces choſes.

L'ar-

(*a*) Anatomie de la Dunciade, p. dern.

(*b*) Roome, paraphraſe du 4. Livre de la Geneſe, imprimée en 1729.

(*c*) Caractére de Mr. Pope & de ſes écrits, dans une Lettre à un Ami, imprimée pour S. Popping 1716, p. 10. Curl, dans ſa Clef de la Dunciade (premiére édition chez A. Dood) p. 10, attribue ce libelle à Gildon. Dans les éditions ſuivantes de ſa Clef, il a laiſſé-là cette aſſertion, & attribue au ſeul Dennis (dans la Curliade p. 4. & 8.) la Satyre en queſtion.

L'article de ſes Ouvrages n'eſt pas ſi incertain, mais nous ne ſaurions en dire autant des jugemens qu'on en a portés. En commençant par ſon *Eſſai ſur la Critique*, il eſt juſte d'écouter d'abord le plus ancien de ſes Cenſeurs.

Mr. JEAN DENNIS.

„ Ses préceptes ſont faux ou com-
„ muns, ou l'un & l'autre enſemble;
„ ſes réflexions ſont manquées, ſes ex-
„ preſſions abſurdes, & ſes rimes nul-
„ lement riches. Il n'y a aucune har-
„ monie dans ſon Stile; —— ce qu'il
„ donne pour noble eſt commun ou
„ puérile, & au lieu d'ordre & de
„ clarté on n'apperçoit dans ſes écrits
„ que confuſion & obſcurité". Et dans un autre endroit: „ Quelle miſérable
„ harmonie eſt-ce-là! Ne jureroit-on
„ pas que ce jeune étourdi a pris pour
„ femme quelque Muſe ſurannée, qui
„ après avoir épouſé en premiéres
„ nôces un vieux débauché, a eu d'a-
„ bord le mal de Naples, & puis la
„ goutte dans un âge avancé, ce qui
„ la fait *clocher ſi horriblement* (*a*).

La cenſure de notre Hypercritique His-

(*a*) Réflexions Critiques & Satyriques ſur une Rhapſodie, intitulée, *Eſſai ſur la Critique*. Chez B. Lintot in 8.

Hiſtorien n'eſt pas moins ſévére, je parle de

Mr. OLDMIXON.

„ Je n'oſe rien dire de l'Eſſai ſur la „ Critique en vers; mais ſi un Lecteur „ curieux y trouve quelque choſe de „ *nouveau*, qui ne ſoit pas dans les „ Préfaces ou Dédicaces de Dryden, „ ni dans ſes Eſſais ſur la Poëſie Dra- „ matique, pour ne rien dire des Cri- „ tiques François, je ſerai charmé qu'on „ me faſſe part de cette découverte (*a*).

Il a été ſuivi (tant en réputation qu'en jugement) par le modeſte

Mr. LEONARD WELSTED,

Qui, trop reſpectueux pour nommer notre Poëte, ne laiſſe pas d'attaquer ſon Eſſai conjointement avec ceux du Duc de Buckingham, de Dryden & d'Horace (*b*): „ pour ce qui eſt de ce „ grand nombre de Traités, d'Eſſais, „ d'Arts, &c. tant en vers qu'en pro- „ ſe, qui ont été compoſés par les „ modernes ſur la Critique, ils ne font „ que repéter les mêmes penſées, ce „ qui

(*a*) Eſſai ſur la Critique en proſe, 8. 1728. par l'Auteur de l'Hiſtoire Critique d'Angleterre.

(*b*) Préface de ſes Poëſies, p. 18, 53.

„ qui les rend de plus en plus *trivia-*
„ *les*. La plupart de leurs piéces ne
„ ſont qu'un inſipide monceau de *lieux*
„ *communs*. Horace lui-même dans ſon
„ Art Poëtique a fait voir que, ſuivant
„ lui, un Art Poëtique n'étoit d'aucun
„ uſage, dans le tems même qu'il en
„ compoſoit un".

A toutes ces autorités reſpectables nous ne pouvons oppoſer que celle de

Mr. ADDISON.

„ (*a*) L'Art Critique (dit-il) qui pa-
„ roît depuis quelques mois, eſt un
„ chef-d'œuvre en ſon genre. Les
„ obſervations s'y entre-ſuivent, com-
„ me celles dans l'Art Poëtique d'Ho-
„ race, ſans cette régularité métho-
„ dique qui auroit été requiſe en pro-
„ ſe. Quelques-unes d'elles ſont *peu*
„ *communes*, mais telles cependant
„ qu'un Lecteur ne ſauroit s'empêcher
„ d'y ſouſcrire, en les voyant placées
„ dans un point de vue ſi lumineux.
„ Pour ce qui eſt de celles qui ſont
„ *le plus connues*, elles ſont miſes dans
„ un ſi beau jour, & embellies ou-
„ tre cela de tant de graces, qu'on
„ peut dire qu'elles ont les charmes
„ de la nouveauté. Qu'il me ſoit per-
„ mis

(*a*) Spectateur, No. 253.

„ mis ici de citer un paſſage de Boi-
„ leau. Cet excellent Auteur remar-
„ que dans la Préface qu'il a miſe à
„ la tête de ſes Ouvrages, que l'eſprit
„ & l'art de bien écrire ne conſiſtent
„ pas tant à avancer des choſes nou-
„ velles, qu'à donner à des choſes
„ connues un tour agréable. Il n'eſt
„ pas poſſible que nous, qui vivons
„ dans les derniers ſiécles du Monde,
„ puiſſions faire en Critique, en Mo-
„ rale, ou en quelque autre Art ou
„ Science, des obſervations, dont au-
„ cun autre n'ait eu la moindre idée:
„ notre ſeule reſſource eſt de repré-
„ ſenter le ſens-commun du Genre-
„ Humain d'une maniére qui ait quel-
„ que choſe de plus frappant. Celui
„ qui examinera l'Art Poëtique d'Ho-
„ race, y trouvera peu de préceptes
„ qu'il n'ait déjà rencontrés dans Ari-
„ ſtote, ou dont aucun fut ignoré de
„ quelque Poëte du ſiécle d'Auguſte.
„ Ce que nous admirons en lui n'eſt
„ pas qu'il les ait inventés, mais qu'il
„ les ait exprimés ſi heureuſement, &
„ appliqués avec tant de juſteſſe.

„ Longin, dans ſes réflexions, a or-
„ né ſon Ouvrage de pluſieurs traits
„ du même genre de Sublime qu'il
„ obſerve en divers paſſages qu'il al-
„ légue: j'ajoûte, que notre Auteur
„ Anglois a de même mêlé dans ſes

„ pré-

„ préceptes divers exemples des pré-
„ ceptes mêmes ". Il rapporte enſuite quelques traits qui font voir juſqu'à quel point cet Auteur excelloit en fait d'harmonie, & dit en finiſſant, „ qu'il „ y a trois Poëmes dans notre Langue „ de même nature & chacun un chef-„ d'œuvre en ſon genre, l'Eſſai ſur „ la traduction des vers, l'Eſſai ſur „ l'Art Poëtique, & l'Eſſai ſur la Cri-„ tique ".

Rien n'eſt plus poſitif que le jugement que porte ſur la Forêt de Windſor l'affirmatif

Mr. JEAN DENNIS.

„ (*a*) C'eſt une miſérable Rhapſodie, „ & une impudente imitation de *Coo-„ per's Hill* du Chevalier Denham. „ L'Auteur en eſt obſcur, affecté, té-„ méraire, barbare (*b*) ".

Mais l'Auteur du *Diſpenſary*, le

Dr. GARTH,

Dans la Préface de ſon Poëme de *Claremont*, eſt totalement d'un autre avis. Ceux qui ont vu ces deux excel-

(*a*) Lettre B. B. à la fin des Remarques ſur l'Homére de Pope.
(*b*) Edition de 1728, p. 12.

cellens Poëmes de Cooper's Hill & de la Forêt de Windsor, l'un composé par le Chevalier Denham, & l'autre par Mr. Pope, ne peuvent que les approuver.

L'obscur Ecrivain du Poëme intitulé Sawney dit au sujet de l'Epitre d'Eloïse, „ qu'à cause que le Henri & Emma de Prior a charmé tous ceux „ qui ont quelque goût, notre Auteur „ *y a opposé* son Eloïse, mais sans é„ gard pour les Loix de la décence „ & de la vertu: si l'on en retranche „ les pensées tendres, & les désirs „ ardens d'Eloïse, tout le reste est peu „ de chose". Ce jugement ne ressemble pas mal à celui qu'un Tailleur François portoit un jour de quelques jardins situés sur les bords de la Thamise; „ Tout cela est fort beau, mais „ ôtez la riviére, & ce ne sera plus „ cela".

Mr. Prior

Pense tout autrement: Voici comment il s'exprime sur ce sujet dans son Alma (*a*), „ Ta funeste Histoire, ô „ jeune & infortuné Abelard, justifie„ ra cette vérité! mais je sais que tes „ malheurs ont été chantés par un „ plus noble Poëte".

Sa

(*a*) Alma Cant. 2.

Sa traduction de l'Iliade a été célébrée par un nombre prodigieux d'Ecrivains. „ L'infatigable Richard Black-„ more (qui ſans cela eſt un ſévére „ cenſeur de Mr. Pope) l'appelle une „ traduction digne de louanges (*a*). Cet Ecrivain ſi diſpoſé à écrire

Mr. OLDMIXON,

dans ſon Eſſai déjà cité donne de fréquens éloges à l'Ouvrage en queſtion. Et l'Auteur à penibles productions

Mr. LOUIS THEOBALD,

en reléve le mérite en ces termes (*b*), „ Cette Traduction eſt animée de l'eſ-„ prit d'Homére. — Je ne ſais ce qu'on „ doit le plus admirer, l'exacte con-„ formité avec l'original, la beauté „ du langage, ou l'agrément de l'har-„ monie. En trouvant ces différentes „ beautés réunies, je me ſuis rappellé „ ce que le Poëte dit d'un de ſes Hé-„ ros, que lui ſeul pouvoit lever de „ terre, & jetter ſans peine une Pier-„ re que deux hommes ordinaires n'au-„ roient pas été en état de ſoutenir; „ de

(*a*) Dans ſes Eſſais, Vol. I. imprim. pour E. Curl.

(*b*) Cenſo[r], Vol. II. n. 33.

„ de même un ſeul Ecrivain eſt venu
„ à bout dans ſa Traduction d'une cho-
„ ſe que je n'oſois pas même eſpérer
„ de voir exécutée par pluſieurs mains
„ de maître". J'avoue que le même juge paroît avoir changé d'avis dans ſon Eſſai ſur l'Art de baiſſer en réputation (imprimé dans le Journal de Miſt, mois de Mars 30, 1728.) où il s'exprime en ces termes: „ Pour bais-
„ ſer en réputation, qu'il entrepreme
„ d'habiller Homére à l'Angloiſe". Etrange variation! Nous liſons dans le

JOURNAL *de* MIST, *Juin* 8.

„ Que le goût fin de Mr. Addiſon ne
„ s'accommodoit nullement de cette
„ Traduction de l'Iliade, & qu'à cauſe
„ de cela il avoit employé une *plus*
„ *jeune Muſe* à exécuter la même en-
„ trepriſe". Pour ſavoir au juſte, ſi l'Iliade de Mr Pope étoit au goût de Mr. Addiſon, ou non, on ne peut mieux faire que de le conſulter lui-même:

Mr. ADDISON, FREEHOLDER, *No.* 40.

„ Comme bon Anglois, je ſuis parti-
„ culiérement charmé des travaux de
„ ceux qui ont enrichi notre Langue
„ des plus beaux Ouvrages des an-
„ ciens

„ ciens Auteurs Grecs & Latins. —
„ Nous avons la plupart de leurs Hiſ-
„ toriens, dans notre Langue, qui (ce
„ que je regarde comme un bien plus
„ grand honneur) a déjà appris à ex-
„ primer avec élégance les plus bel-
„ les penſées de leurs plus grands Poë-
„ tes. Ceux de mes compatriotes, qui
„ n'entendent aucune des Langues ſa-
„ vantes, peuvent juger de la beauté
„ de l'Enéide par le Virgile de Dry-
„ den. Et les endroits d'Homére, qui
„ ont été publiés par Mr. Pope, nous
„ donnent lieu de croire, que l'Iliade
„ paroîtra en Anglois d'une maniére
„ qui ne fera aucun deshonneur à ce
„ Poëme immortel".

Au reſte, il eſt bon d'obſerver ici que cette *Muſe plus jeune* étoit une *Muſe plus âgée*. D'ailleurs cette derniére Muſe n'eſt *point venue après* celle de Mr. Pope, mais l'a *devancée* (a).

Son Shakeſpear paroît enſuite ſur la ſcéne „ Qu'il publie, dit

Mr. THEOBALD *dans le Journal de Miſt, Juin* 8, 28.

„ un Auteur qu'il ne connoît guéres,
„ & qu'il oublie juſqu'au ſtupide de-
„ voir

(a) Voy. la Préface de la Traduction de Mr. Tickel du premier Livre de l'Iliade, in 4.

„ voir d'un Editeur. Que dans ce pro-
„ jet il prête au Libraire ſon nom (pour
„ une bonne ſomme d'argent) afin d'ai-
„ der à faire valoir une exorbitante
„ Souſcription". Cher Lecteur daigne jetter les yeux ſur l'*offre* indiquée ci-deſſous, & ſur ce qui ſuit (quelques mois après la premiére aſſertion) dans le même Journal de Juin 8. „ Le Li-
„ braire a offert le Livre par Souſcrip-
„ tion, & en a tiré quelques milliers
„ de livres Sterling. Je ne crois *pas*
„ que l'Auteur ait eu part aux profits
„ de cette extravagante Souſcription.
„ Après l'Iliade, il entreprit, (dit

Le JOURNAL *de* MIST, *Juin* 8, 1728.)

„ la ſuite de cet Ouvrage, ſavoir l'O-
„ dyſſée, & après s'en être aſſuré le
„ ſuccès par une nombreuſe Souſcrip-
„ tion, il employa quelques *appren-*
„ *tifs* pour exécuter ce qui, ſuivant
„ l'accord, auroit dû être fait par lui-
„ même". A une accuſation auſſi grave, nous oppoſerons les propres mots dont Mr. Pope s'eſt ſervi dans ſon

PROJET *de* SOUSCRIPTION *pour* l'ODYSSE'E (*imprimé chez J. Watts,*) *Janv.* 10, 1724.

„ Je profite de cette occaſion pour
„ décla-

„ déclarer que la Souſcription pour le „ Shakeſpear appartient entiérement „ à Mr. Tonſon, & que le gain qui „ pourra revenir du *projet* ne ſera point „ pour moi ſeul, mais auſſi pour *deux* „ *de mes amis*, qui m'ont *aidé dans cet* „ *Ouvrage*". Mais ces Meſſieurs ſont mis au-deſſus de notre Poëte même dans un autre des Journaux de Miſt, Mars 30, 1728.

„ Je ne conſeillerois pas à Mr. Pope „ de tenter encore une fois l'entre- „ priſe de compoſer un Livre en ap- „ pellant quelque autre à ſon ſecours, „ de peur que la beauté des parties „ étrangéres ne faſſe trop ſentir les „ défauts de ce qu'il y aura mis du „ ſien". Quel changement ſubit! voici tout à coup des *apprentifs* métamorphoſés en bons Auteurs.

Voici une autre accuſation auſſi peu fondée que la précédente. Nous la puiſons dans le

JOURNAL *de* MIST, *Juin* 8, 1728.

„ Mr. Addiſon a tiré cet Auteur de „ l'obſcurité, lui a concilié l'amitié „ de *tout le corps de notre Nobleſſe*, & „ a mis en œuvre tout ſon crédit au- „ près des Grands en faveur de ce jeu- „ ne Poëte, qui par-là s'eſt trouvé „ plus d'une fois en état de lever de

„ gran-

„ grandes contributions ſur le Public.". Ce qui ne ſauroit être vrai, s'il en faut croire cette aſſertion de l'Auteur de la Dunciade Anatomiſée; „ Mr. Wy-„ cherley lui avoit déjà fait former „ des liaiſons avec *les Pairs les plus* „ *diſtingués & les plus beaux eſprits de* „ *ſon tems* ".

„ A peine (dit le même Journaliſte) „ eut-il ceſſé de vivre, que cet Au-„ teur renouvellant ſes anciens ſenti-„ mens de haine, attaqua par une Saty-„ re la Mémoire de ſon Ami décédé, „ & ce qui eſt plus odieux encore, „ publia un ſi indigne Ouvrage".

L'accuſation eſt atroce, & l'accuſateur inconnu: l'accuſé ne ſauroit ſervir de témoin dans ſa propre cauſe, & celui qu'on ſuppoſe avoir été offenſé, n'eſt plus en vie. Mais le nombre de ceux qui ont connu particuliérement Mr. Wycherley, eſt aſſez grand pour atteſter que toute l'hiſtoire de ce Libelle eſt un parfait menſonge. Je me bornerai à un ſeul témoignage, mais très-reſpectable, qui eſt celui de Mylord Comte de BURLINGTON.

L'ingénieux & inventif

JAQUES MOORE SMITH

impute à Mr. Pope un crime plus horrible aux yeux de la plupart des Auteurs

teurs qu'aucun autre qu'on puiſſe commettre contre la Morale, ſavoir le Plagiat.

„ (*a*) En liſant, dit-il, le troiſiéme „ Volume des Oeuvres mêlées de Mr. „ Pope, j'ai trouvé cinq vers qui m'ont „ paru excellens; mais un de mes Amis, „ en préſence de qui il m'arriva de les „ louer, me les montra mot pour mot „ dans une Comédie Moderne (*b*). Ces „ Meſſieurs ſont aſſurément les premiers plagiaires, qui prétendent ſe „ faire une réputation, en dérobant „ à un Auteur encore en vie ſes propres Ouvrages, déjà publiés".

Ajoûtons à ceci un Article d'une Lettre du même Smith, Auteur de la Comédie que nous venons de nommer, à notre Auteur, qui lui avoit écrit, un mois avant que cette Piéce fût repréſentée, Janv. 27, 1725. „ Les vers „ qu'il lui avoit permis d'y inſérer, ſeroient reconnus pour ſiens, quelques „ copies s'en trouvant entre les mains „ de différentes perſonnes. Il demande cependant en grace, que puiſque „ les vers paſſoient pour être de lui, „ Mr. Pope eût la bonté de ne les „ point revendiquer". Il ſeroit ſuperflu

(*a*) Daily Journal Mars 18. 1728.
(*b*) Le titre Anglois de cette Piéce eſt Thériacal modes.

ſu après cela d'ajoûter les témoignages de Mylord Bolingbroke, de la Dame à qui les vers en queſtion ont été adreſſés, & de quantité d'autres perſonnes, qui ont ſu que ces vers étoient de notre Auteur, longtems avant que Smith eût compoſé ſa Piéce. Il y a lieu de ſuppoſer que c'eſt le même calomniateur

JAQUES MOORE SMITH

Qui imputé à notre Auteur des ſentimens d'inimitié contre l'Etat & contre l'Egliſe, en ces termes.

„ (*a*) Les Mémoires d'un Clerc de „ Paroiſſe renferment une ſotte & in„ juſte ſatyre d'un homme qui a écrit „ en faveur de la Religion & de la „ Conſtitution préſente, & qui eſt „ mort depuis pluſieurs années". Pour prouver la fauſſeté de cette aſſertion, il ſuffira de dire, que ces Mémoires ont été compoſés à la campagne de Mylord Harcourt en Oxford-Shire, avant la mort de l'Evêque Burnet, & pluſieurs années avant la publication de ſon Hiſtoire, que Smith prétend avoir été ſatyriſée dans l'Ouvrage que nous venons de nommer. Ce qu'il y a de bien vrai, eſt que lui-même a eu un

(*a*) Daily Journal Avril 3, 1728.

un pareil deſſein, & a ſollicité le Dr. Arbuthnot & Mr. Pope de l'aider en cela. Dans cette vue il emprunta ces Mémoires de notre Auteur, qui ne lui communiqua qu'une ſeule remarque capable de favoriſer l'exécution de ſon projet. Encore n'en fit-il aucun uſage: mais ayant changé d'avis, ou étant doué de plus de malice que d'habileté, il ſe contenta de garder les mémoires dont il s'agit, & de les lire comme ſiens à toutes ſes connoiſſances. Il y a un Seigneur auprès duquel Mr. Moore fut introduit un jour par Mr. Pope, & qui ſe ſouvient très-bien d'avoir à cette occaſion entendu dire au premier de ces Meſſieurs, qu'il mépriſoit très-fort l'Ouvrage de ce Prélat, & qu'il avoit réſolu d'en publier les défauts. Le Seigneur, dont je veux parler, eſt Mylord PETERBOROUGH.

Avant d'aller plus loin, nous croirions devoir demander pardon à tous les grands & illuſtres Perſonnages de les avoir nommés dans une même page avec d'auſſi mépriſables Ecrivains, ſans leur ordre exprès à cet égard. Nous ne les introduiſons point comme ſimples témoins, mais comme juges; non pour être parties dans la diſpute, mais pour la décider.

Il eſt certain, qu'en partageant les Ecrivains en deux claſſes, l'une de ceux

ceux qui ont connu notre Auteur, & l'autre de ceux qui n'ont pas eu le moindre commerce avec lui, on trouvera que les premiers parlent avantageuſement de lui, & que les autres ſont les ſeuls qui l'ayent décrié.

A la tête de la premiére claſſe ſe trouve le DUC DE BUCKINGHAM, qui fait le portrait de notre Auteur en ces mots.

„ (*a*) Je ne ſaurois me réſoudre à „ chanter un Ouvrage auſſi merveil- „ leux que la divine Iliade, à moins „ que je n'aye occaſion en même tems „ de donner à un homme auſſi *aimable* „ *dans le commerce de la vie*, que *fidéle* „ *en amitié*, les éloges qu'il mérite. „ Une action *morale*, ou un trait de „ *bon naturel*, ſont plus honorables à „ mes yeux, que tout le ſavoir du „ monde".

Voici ce que dit de lui un Auteur reſpectable à plus d'un égard.

„ (*b*) Dis-moi, toi qui ſi jeune enco- „ re ſurpaſſes les plus grands Poëtes „ de notre tems, dis-moi quelle arcade „ couronnée de lauriers ta Muſe triom- „ phante choiſira. Chacun des plus „ fameux Anciens t'invite à prendre „ place à ſes cotés: cependant range- toi

(*a*) Vers à Mr. P. ſur ſa traduction d'Homére.
(*b*) Harcourt's Poëm préfix'd to his Works.

„ toi plutôt au nombre des *bons* & des
„ *juſtes*, dont le commerce & les ſen-
„ timens *ont toujours fait tes délices*".

Ses diſpoſitions vertueuſes & ſa bonté ont été célébrées par l'ingénieux

MR. W. HART,

„ (*a*) Poëte digne de toute ſorte de
„ louanges, tes mœurs ſont *pures*, &
„ tes vers raviſſans! Les chaſtes Sœurs
„ t'ont dicté tes Ouvrages, & ta con-
„ duite eſt auſſi *exemte de reproche* que
„ tes vers. Cependant la cruelle En-
„ vie te pourſuit, & tâche d'*obſcurcir*
„ ta *vertu*, & de diffamer ta Muſe.
„ Mais une ame comme la tienne,
„ ſupérieure aux efforts de tes enne-
„ mis, regarde avec un juſte mépris
„ la malice du Genre-Humain.

Le Satyrique ſpirituel & moral

EDOUARD YOUNG

ſouhaitant d'arrêter les progrès de la corruption, impoſe à notre Poëte une tâche ſi digne de ſa vertu.

„ (*b*) Pourquoi Pope eſt-il plongé
„ dans un ſommeil aſſez profond pour
„ ne pas entendre la voix de la *vertu*,
„ qui pouſſe des plaintes"?

MR.

(*a*) Dans ſes Poëmes imprimés chez B. Lintot.
(*b*) Univerſal paſſion. Sat. I.

MR. MALLET.

Dans ſon Epitre ſur la Critique des mots : „ Pope, plus homme de bien „ encore que grand Poëte : car ſa pro„ bité l'emporte ſur le talent merveil„ leux qu'il a de faire des vers.

MR. HAMMOND.

Ce délicat & exact imitateur de Tibulle, dans ſes Elégies amoureuſes, Elég. XIV. „ Animé par Pope & par „ la *vertu*, laiſſe-là les malheureux „ eſclaves du vice, & attache-toi à la „ ſublime morale d'un Auteur, qui „ met le premier en pratique les pré„ ceptes qu'il exprime ſi noblement „ en vers".

MR. THOMPSON.

Dans ſon élégant & philoſophique Poëme des Saiſons :

„ Quoique les chants de ſon Homé„ re ne ſoient pas plus harmonieux „ que les ſiens, ſa *vertu* a quelque „ choſe de plus touchant encore ".

De même Mr. GUILLAUME BROOME.

„ (*a*) Déterminé à défendre la cau„ ſe

(*a*) Dans ſes Poëſies, & à la fin de l'Odyſſée.

„ ſe de la *Vertu*, ton *exemple* impoſe
„ les plus puiſſantes obligations, &
„ a force de Loi ".

Et pour terminer cette énumération le Doyen de St. Patrick:

„ Une ame ornée de toutes les ver-
„ tus : dont la piété filiale ſurpaſſe
„ tout ce que l'Hiſtoire Grecque rap-
„ porte à cet égard : Génie Univer-
„ ſel, & dont le moindre talent eſt
„ d'avoir infiniment d'eſprit &c."

Ceux qui ne l'ont point connu, & qui n'ont eu aucunes liaiſons avec lui, le dépeignent avec de tout autres couleurs. Commençons par l'Auteur à voix de Stentor

Mr. JEAN DENNIS,

Qui, dans ſes Réflexions ſur l'Eſſai ſur la Critique, trace ſon Portrait en ces termes:

„ Un petit Hypocrite affecté, qui
„ parle éternellement de candeur, de
„ vérité, d'amitié, de bon naturel,
„ d'humanité, & de magnanimité. Il
„ aime tant la fauſſeté que, toutes les
„ fois qu'il a deſſein de calomnier ſes
„ contemporains, il leur impute quel-
„ que défaut, qui eſt préciſément *con-*
„ *traire à quelque bonne qualité*, qui eſt
„ l'objet des éloges de *leurs Amis* &
„ de *ceux qui les connoiſſent de près.* Il

„ pa-

„ paroît être particuliérement piqué „ contre les *Gens de qualité*, & contre „ les Auteurs d'une naiſſance diſtin- „ guée —. Il tire ſa Religion de St. „ Omer " —. Mais dans le caractére „ de Mr. P. & de ſes écrits (imprimé „ chez S. Popping, 1716) il dit quoi- „ qu'il profeſſe la plus mauvaiſe des „ Religions, il ne laiſſe pas *de s'en „ moquer* ". Mais „ quoique *Catho- „ lique amer*, il *prend en main* la cau- „ ſe de l'*Egliſe Anglicane* ". L'un & l'autre de ces ſentimens ſemblent avoir été adoptés par

Mr. LOUIS THEOBALD:

car il dit, dans le Journal de Juin 22, 1718 „ Que s'il ne ſe trompe pas é- „ trangement, Pope s'exprime au ſu- „ jet des deux *Partis* de la maniére „ qui leur eſt la plus agréable, ſans „ en avoir épouſé aucun". Mais pour ce qui eſt de ſa *pique* contre les *Gens de qualité*, le même Journaliſte dit (Mai, 1728.) „ Que, de maniére ou „ d'autre, il avoit ſu acquérir la *con- „ noiſſance* & *l'amitié* de *tout le Corps „ de la Nobleſſe* ".

Quelque contradiction qu'il y ait dans tout ceci, Mrs. Dennis & Gildon dans le caractére que nous venons de citer, trouvent moyen de tout concilier, en aſſurant, „ Qu'en lui ſe con-

„ ci-

„ cilient toutes les contradictions; „ qu'il eſt une bête, & un homme; „ un Whig & un Tory; l'Auteur (dans „ le même tems) (*a*) du Mentor moderne & de l'Examinateur; un défenſeur de la liberté & du pouvoir „ arbitraire des Rois; un Partiſan Jéſuitique de la candeur ". De ſorte que tout bien compté, nous devons l'enviſager comme un grand hypocrite, ou comme un parfaitement homme de bien; comme un impoſteur, qui a voulu tromper les deux Partis, ou comme un homme modéré à l'égard de l'un & de l'autre.

Quoi qu'il en ſoit, (& nous laiſſons au Lecteur impartial à juger ce qui en eſt) il eſt certain, que Mr. Pope n'eſt rien moins que dans les bonnes graces de quelques mauvais Auteurs: Car l'un d'eux déclare qu'il faudroit *mettre ſa tête à prix*, & qu'on devroit lui donner la chaſſe comme à *une bête féroce* (*b*). Un autre proteſte qu'il ne ſait *ce qui peut arriver*; lui conſeille de *mettre ſa perſonne en ſureté*; dit qu'il a *de violens ennemis*, & déclare expreſſement qu'il ſera très-heureux *s'il ſe tire d'affaire la vie ſauve* (*c*). L'un déſire qu'il ait la bonté

(*a*) Noms de deux Feuilles volantes.
(*b*) Théobald, Lettre dans le Journal de Miſt, Juin 22, 1728.
(*c*) Smedley, Pref. to Gulliveriana, p. 14, 16.

bonté de ſe *couper la gorge, ou de ſe pendre* (*a*). Mais Pasquin aimeroit mieux, que la derniére de ces choſes ſe fît par autorité du Gouvernement, le repréſentant comme complice des deſſeins d'un Membre du Parlement, auquel on faiſoit alors ſon procès (*b*). Mr. Dennis lui-même a écrit à un *Miniſtre*, qu'il eſt un des plus *dangereux perſonnages qu'il y ait dans le Royaume* (*c*); & aſſure le Public, qu'il eſt un *ennemi déclaré & mortel* de ſa *Patrie*, qui, quelque jour, tel qu'un *Macaſſar furieux*, criéra *bamock*, & tuera le premier Chrétien qu'il trouvera en ſon chemin (*d*). Un autre donne avis, que ſon Poëme porte des marques manifeſtes de *trahiſon* (*e*). Mr. Curl remplit un vers imparfait des premiéres perſonnes du Royaume (*f*). Et Mathieu Concanen plus impudent encore, inſére dans la Dunciade les deux plus ſacrés noms de la Grande-Bretagne (*g*).

Rien

(*a*) Gulliveriana, p. 332.
(*b*) En 1723.
(*c*) En 1727.
(*d*) Pref. to Rem. on the Rape of the Zoek, p. 12.
(*e*) Page 6, 7. of the Preface by Concanen, to a Book intituled, Collection of all the Letters, &c. Printed for A More 1712.
(*f*) Key to the Dunciad. 3 Edit, p. 18.
(*g*) A liſt of Perſons, &c. & the end of the fore mentioned collection.

Rien n'eſt plus étonnant. Cependant une choſe plus étrange encore eſt, qu'au milieu de toutes ces invectives ſes plus grands ennemis ont (je ne ſais comment) rendu témoignage à ſon mérite.

Mr. THEOBALD,

Cenſurant la Shakeſpear de Mr. Pope, déclare „ Qu'il a une *telle eſtime* pour „ notre Auteur, & une ſi haute *idée* de ſon *génie* & de ſes *grandes qualités*; que, quoiqu'il faſſe profeſſion de ſentir une *vénération qui va juſqu'à l'idolâtrie* pour les écrits de ce Poëte inimitable, il ne ſauroit cependant ſe réſoudre à *lui* rendre juſtice aux dépens du caractére d'un *autre* (*a*).

Mr. CHARLES GILDON.

Après l'avoir violemment attaqué dans pluſieurs Piéces, vient enfin à ſouhaitter. „ Que Mr. Pope voulût „ bien nous donner les Epitres d'Ovi„ de; car, ajoûte-t-il, que l'Epitre de „ Sappho à Phaon approche bien plus „ de l'original dans ſa verſion que „ dans celle du Chevalier Scrope. Et „ la

(*a*) Introduction to his Shakeſpear reſtored, in 4. p. 3.

„ la choſe eſt d'autant plus à ſouhait-
„ ter, qu'en Anglois nous n'avons
„ preſque rien de naturellement &
„ bien écrit ſur le chapitre de l'a-
„ mour (*a*)". D'un autre côté, en blâmant le Chevalier Blackmore de ne penſer pas aſſez favorablement au ſujet d'Homére, le défie de répondre à ce que Mr. Pope a écrit concernant ce divin Poëte.

MR. OLDMIXON

L'appelle un grand Maître en Anglois, & „ affirme que toute la pureté
„ & la perfection de cette Langue ſe
„ trouve dans ſon Homére; & ajoûte,
„ qu'il y a plus d'excellens vers dans
„ le Virgile de Dryden que dans au-
„ cun autre Ouvrage, excepté ſeule-
„ ment ceux de notre Auteur (*b*)".

L'Auteur d'une Lettre à Mr. CIBBER dit „ Que (*c*) Mr. Pope *étoit* un ſi
„ bon Verſificateur, qu'à l'exception
„ de ſon prédéceſſeur Mr. Dryden, &
„ de ſon contemporain Mr. Prior,
„ l'harmonie de ſes vers *égale* celle de
„ qui que ce ſoit au monde. Et qu'il
„ *avoit*

(*a*) Commentary on the Duke of Buckingham's Eſſay.
(*b*) In his proſe, Eſſay on Criticiſm.
(*c*) Printed by J. Roberts, 1742. p. 11.

„ *avoit* à cet égard tout le mérite pos-
„ ſible". Et

MR. THOMAS COOKE,

après avoir trouvé bien des défauts dans l'Homére de notre Auteur, s'écrie, „ mais quelles beautés ne voit-
„ on pas briller dans ſes autres Ouvra-
„ ges! Toute la douceur de la Muſi-
„ que ſe fait ſentir dans ſes vers: moyen
„ admirable pour s'immortaliſer lui-
„ même, & pour les tranſmettre aux
„ ſiécles les plus reculés (*a*)". Un Auteur, qui prend le nom de

H. STANHOPE,

tient à peu près le même langage, dans certains vers adreſſés à Duncan Cambell (*b*), dans ce Poëme, qui eſt une Satyre complette contre Mr. Pope, avoue „ qu'en fait d'harmonie, Mr.
„ Pope eſt ſupérieur à tout ce qu'on
„ peut attendre, ou imaginer: quand
„ il parle du cours paiſible de quel-
„ que fleuve, ſes vers ſont plus cou-
„ lans & plus doux que le mouvement
„ de l'onde dont il fait la deſcription".

MIST

(*a*) Battle of Poëts, folio p. 15.
(*b*) Printed under the title of the progreſs of Dulneſs; duodecimo, 1728.

MIST JOURNAL, *Juin* 8, 1728.

„ La douceur de l'harmonie eſt tout „ ce qu'il y a de beau dans la Dun„ ciade, & que c'eſt-là le ſeul mérite „ de ce Poëme". Cependant il eſt dit dans la même Piéce, „ que l'Au„ teur eſt un grand Maître en fait de „ verſification élégante & aiſée. *Nous* „ trouvons *dans tous ſes Ouvrages* des „ *tours heureux*, & des *comparaiſons na„ turelles*, en grand nombre, & d'une „ briéveté admirable".

Dans l'Eſſai ſur la Dunciade on convient auſſi, p. 25. que ce Poëme eſt rempli de *belles images*. Mais le panégyrique qui couronne tout ce qui peut-être dit ſur le chapitre de ce Poëme, eſt de la façon du Poëte couronné

MR. CIBBER,

qui „ reconnoît que c'eſt le meilleur „ Poëme en ce genre qui ait jamais „ été compoſé; mais il ajoûte, que „ ce n'eſt qu'une victoire remportée „ ſur une troupe de miſérables, qu'il „ étoit même lâche d'attaquer. Au„ tant vaudroit-il chanter triomphe „ pour avoir tué autant de vils mou„ cherons. „ S'il avoit été aſſez ſage „ pour paſſer leurs noms ſous ſilence, „ ils ſe trouveroient déjà tous enſéve-

„ lis

„ lis dans le plus profond oubli (*a*)". Ici le grand Cibber avoue, qu'à l'exception de *lui-même*, tous les traits de Satyre de la Dunciade conviennent à ceux qui en ſont les objets. C'eſt ce qu'avoit déjà fait avant lui le fameux Mr. Dennis. Cet Auteur &

Mr. GILDON

dans le plus furieux de tous leurs Ouvrages (ſavoir le Caractére de Mr. Pope) confeſſent de concert (*b*), „que „ quelques *gens d'eſprit* font cas de „ ſes rimes". Et *p.* 17. „ que, tel que „ Mr. Bays dans la *Répétition* (c'eſt-

„ à-

(*a*) Cibber's Letter to Mr. Pope, p. 9, 12.

[*b De concert.*] Voici comment Mr. Dennis prouve que nous nous abuſons en cela. „ Je déclare „ ſur ma parole d'honneur n'avoir jamais écrit „ *de concert* avec qui que ce ſoit. Ces deux Let„ tres de Gildon démontrent cette vérité". *Ma grande ambition, Monſieur, eſt de plaire à des Perſonnes de ſens; & je me trouve bien payé de ma peine, puiſque j'ai réuſſi à amuſer mon maître.* Voici un extrait de l'autre Lettre. *Ce n'eſt qu'aujourd'hui que j'ai eu occaſion d'entendre parler de votre admirable feuille volante. Elle me plaît infiniment, & j'eſpére que le reſte du public penſera à cet égard comme moi,*

CH. GILDON.

„ Or n'eſt-il pas clair qu'un homme qui fait de „ pareils complimens à un autre, n'a pas accou„ tumé d'écrire de concert avec celui à qui il les „ fait? Dennis Rem. on the Dunc. p. 50. Ainſi „ Mr. Dennis eſt en droit de revendiquer la piéce „ entiére comme étant de lui.

„ à-dire, comme Mr. Dryden) il s'eſt
„ fait également admirer par la rime,
„ & par la douceur de ſes vers".

Ses ennemis les plus déclarés ont loué, à l'envi l'un de l'autre, ſon Eſſai ſur l'Homme, tant qu'ils ont ignoré qu'il en étoit l'Auteur, cet Ouvrage ayant paru ſans nom d'Auteur.

Ecoutons

BEZALE'EL MORRIS:

„ généreux Poëte! tandis que ton Poë-
„ me charme par ſa beauté, & que la
„ ſtupide Ignorance ſeule n'en eſt
„ point touchée, je me fais un devoir
„ d'autant plus ſacré de te louer, que
„ rien ne peut m'engager à donner
„ dans la ſervile flatterie. Muſe har-
„ monieuſe & ſenſée, charme l'oreil-
„ le par la douceur de ſa voix, & in-
„ ſtruit l'ame en offrant à ſa vue d'ad-
„ mirables vérités".

Et

Mr. LEONARD WELSTED

(*a*) adreſſant la parole à l'Auteur inconnu de la premiére Edition de l'Eſſai ſur l'Homme. „ J'avoue qu'après l'ac-
„ cueil favorable fait en dernier lieu
„ aux plus mépriſables productions,
„ j'ai

(*a*) Letter under his hand, dated March 12, 1733.

„ j'ai été ſurpris de voir ce que je n'a-
„ vois jamais oſé eſpérer, une pro-
„ duction digne d'un vrai Poëte. Vo-
„ tre Ouvrage, Monſieur, mérite cet
„ éloge. A-la-vérité il eſt au-deſſus
„ de toutes les louanges, & auroit dû
„ être publié dans un Siécle & dans
„ un Païs plus dignes de lui. Si jamais
„ mon approbation eſt de quelque
„ poids, elle vous eſt abſolument ac-
„ quiſe".

Il paroît donc que chacun de ſes Ouvrages a été élevé juſqu'au Ciel par quelqu'un de ſes plus mortels ennemis; & que le ſuccès de tous ſes Ouvrages a été unanimement approuvé par eux. Nous n'alléguerons que le ſeul Mr. Dennis, ſe répandant en améres plaintes. „ L'approbation, dont l'*Eſſai ſur la*
„ *Critique* a été honoré, eſt une dé-
„ monſtration frappante du mauvais
„ goût de notre ſiécle (*a*) —. J'oſe
„ aſſurer n'avoir jamais attaqué aucun
„ de ſes écrits, que quand ils ont réuſſi
„ infiniment au-delà de leur mérite —.
„ La maladie épidémique de notre
„ tems l'a mis *en vogue* (*b*). Après le
„ cruel traitement qu'ont eſſuyé tant
„ de grands-hommes (Spencer, My-
„ lord

(*a*) Dennis, Pref. to his Reflex. on the Eſſay on Criticum.
(*b*) Pref. to his Rem. on Homer.

„ lord Bacon, Ben Johnſon, Milton, „ Butler, Otway, & autres) de la „ part de ce Pays, depuis environ „ cent ans, je m'étonne que l'avarice „ ait fait place tout à coup à la plus „ folle profuſion, & qu'on ait com- „ blé *un ſeul objet* de tant d'éloges, que „ tous les grands Génies, que je viens „ de nommer, en auroient été con- „ tens à eux tous. Le Lecteur, à qui „ cet homme eſt inconnu, s'imaginera „ peut-être qu'il doit être un prodige „ de l'Art & de la Nature, & qu'il „ poſſéde ſeul toutes les grandes qua- „ lités de ces éminens perſonnages —. „ Mais j'oſe lui dire, que ſi je taxois „ le PEUPLE ANGLOIS de penſer „ de cette maniére, je mériterois les „ titres d'*Ennemi malicieux*, & de *Ca- „ lomniateur*, ou qu'on ſoupçonnât de „ penſer que le régne du Miniſtére „ de la feue Reine Anne étoit deſtiné „ par le ſort à encourager des *Fous* (*a*).

Il eſt vrai pourtant, que notre Poëte n'a jamais eu, ni Emploi, ni Penſion, ni Gratification de ladite Reine, ou de quelqu'un de ſes Miniſtres. Tout ce qu'il a reçu de toutes les Cours du Monde, durant le Cours entier de ſa vie, eſt une Souſcription pour ſon Homére de deux cens livres ſter-

(*a*) Rem. on Homer. p. 8, 9.

ſterling de la part du Roi George I. & de cent livres de celle du Prince & de la Princeſſe.

Pour empêcher néanmoins que nous ne puiſſions nous imaginer que notre Auteur a eu un ſuccès conſtant & général, ils lui attribuent des Ouvrages avoués par d'autres Ecrivains. C'eſt ainſi que Mr. Dennis lui fait (*a*) honneur de *deux Farces*, qu'il ne nomme pas, mais dans leſquelles il aſſure qu'il n'y a *pas une ſeule bonne plaiſanterie*; & d'une Imitation d'Horace, dont il n'indique pas le titre non plus, mais qu'il affirme être *plus exécrable que tout le reſte de ſes Ouvrages* (*b*). Le DAILY JOURNAL May 11, 1728. „ Il eſt, en fait de „ Compoſitions Dramatiques, au-deſſous de T. Durfey, à cauſe que l'Ennemi du Mariage marié, & l'Ecole „ Penſionaire ſont de meilleures Piéces que le What-d'ye-call it", qui n'eſt pas de Mr. Pope, mais de Mr. Gay. Mr. GILDON nous apprend dans ſa nouvelle Répétition, p. 48. „ Que „ Mr. Pope compoſoit une *Piéce* de „ Jeanne Grey", mais il ſe trouva enſuite qu'elle étoit de Mr. Row. Un autre dit, qu'il a fait une Piéce intitulée Dr. André Tripe (*c*); dont le Dr. Wag-

(*a*) Ibid. p. 8.
(*b*) Character of Mr. Pope, p. 7.
(*c*) Ibid. p. 6.

Wagſtaff s'eſt trouvé l'Auteur. Mr. Théobald aſſure dans le Journal de Miſt 27 Avril, „ Que le Traité du Ba-„ thos eſt fort ſtupide, & que Mr. „ Pope en eſt l'Auteur". L'Auteur du Gullivériana eſt d'un autre ſentiment; & dit „ tout, ou la plus grande partie „ du mérite de ce Traité doit être at-„ tribué à Gulliver (a)". [Cher Lecteur admire ici l'étrange aveuglement & le caractére déciſif de ces gens-là: puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a que moi MARTINUS SCRIBLERUS, qui ſoit Auteur de cet admirable Traité.]

Il eſt dit dans le Journal de Miſt, Juin 8. „ Qu'il auroit mieux fait de „ tourner en ridicule dans la Duncia-„ de, ſes propres Comédies & ſes Far-„ ces, que celles de Mr. Théobald, „ n'ayant jamais eu aucun génie pour „ la Tragédie, ni pour le Comique". Ce qui, vrai ou non, eſt difficile à décider, puiſqu'il n'a jamais travaillé à aucune Piéce de ce genre. A moins qu'on n'adopte le ſentiment de Mr. Cibber, qu'ayant été un jour fâché qu'une Piéce d'un de ſes Amis venoit d'être ſifflée, cette Piéce doit ſurement avoir été de lui; le dit Mr. Cibber regardant comme une choſe impoſſible qu'on puiſſe prendre quelque in-

(a) Gulliv. p. 336.

intérêt à ce qui concerne un autre. „ Or qu'on juge, dit-il, par ſa colé- „ re, qui eſt la véritable mére de cet „ enfant (*a*) "?

De tout ce qui vient d'être dit, on peut inférer qu'il ne ſervoit de rien à notre Auteur d'avoir quelque candeur, puiſqu'on ne l'en croyoit pas quand il aſſuroit n'avoir point prêté ſa plume à d'autres; ou de la modeſtie, puiſque, dans le tems qu'il ſe gardoit d'écrire certaines Piéces, on lui imputoit l'imprudente témérité des autres. S'il entreprenoit ſeul quelque grand Ouvrage, on l'accuſoit d'une hardieſſe impardonnable (*b*). S'il aſſocioit quelques autres à ſon travail, on le repréſentoit comme trompant le Public (*c*). Les plus nobles Poëmes Epiques, les plus ſottes Ballades, les Traités contre l'Etat & contre l'Egliſe, des Piéces ſatyriques contre les perſonnes les plus reſpectables de l'un & de l'autre ſexe, tout cela lui a été également attribué en différens tems. Si quelque Ouvrage ne portoit aucun nom d'Auteur, on diſoit que Mr. Pope ſe tenoit caché : ſi l'Auteur ſe nommoit,

(*a*) Cibber's Letter to Mr. Pope. p, 19.

(*b*) Burnet's Homerides p. 1. on his tranſlation of the Iliad.

(*c*) The London and Miſt's Journals, on his undertaking of the Odyſſey.

moit, il ne faiſoit que prêter ſon nom à Pope: ſi le ſtile de l'Ouvrage reſſembloit au ſien, la choſe étoit claire; s'il en différoit extrêmement, Pope le déguiſoit exprès. On a même trouvé bon d'unir en lui des principes diamétralement oppoſés, tant en Réligion qu'en Politique. Voilà véritablement un étrange caractére! Que le Lecteur en faſſe ce qu'il pourra.

Il y a lieu de ſuppoſer que la plupart des Commentateurs ne manqueront pas de tourner tout à l'avantage de notre Auteur; & fondés ſur le témoignage de ſes ennemis, d'affirmer, Qu'il avoit des talens ſupérieurs & ſans bornes; qu'il poſſédoit à fond tous les ſtiles, & tous les ſujets; & que de ſon tems il n'y avoit aucun Ecrivain, en quelque genre que ce ſoit, qui pouvoit lui être comparé. Mais comme ce n'eſt point là notre ſentiment, nous ſuſpendrons notre jugement ſur cet article, en laiſſant au Lecteur la liberté d'ajoûter foi à des Auteurs qui ſe nomment, ou à des Auteurs qui ne ſe nomment pas; à ceux qui le connoiſſoient, ou à ceux qui ne l'ont point connû.

RE-

REMARQUES
DE
MARTINUS SCRIBLERUS,
SUR LA
DUNCIADE.

PRINCETON
THEOLOGICAL
SEMINARY

REMARQUES
SUR LA
DUNCIADE.

CE Poëme, deſtiné à célébrer les choſes les plus graves & les plus anciennes, le Chaos, la Nuit, & la Stupidité, eſt lui-même du genre le plus grave & les plus ancien. Homére, (dit Ariſtote) eſt le premier qui donna la *forme*, & (ſuivant Horace) qui adopta la *meſure* à la Poëſie Héroïque. Cependant on peut préſumer avec raiſon, ſi l'on conſulte les Ecrits des Anciens, qu'Homére compoſa pour ſon premier Ouvrage, une Piéce dans le goût de celle de notre Auteur. Car elle paroît avoir été du genre Epique, & aſſez intéreſſante, s'il en faut croire le témoignage du ſavant Archevêque Euſtathe, dans ſes obſervations ſur le X. Livre de l'Odyſſée. Outre cela, Ariſtote, dans ſon Art Poëtique,

Chap.

Chap. IV. établit cette régle, que comme l'Iliade & l'Odyſſée ont enfanté la Tragédie, de même ce Poëme a donné la premiére idée de la Comédie.

On peut, d'ailleurs, inférer des différens paſſages de ces Auteurs, que le Héros, ou principal Perſonnage, n'en étoit pas moins *obſcur*; & pas moins étrange dans ſes conceptions, (s'il ne l'étoit pas davantage) qu'aucun des Acteurs de notre Poëme. MARGITES eſt le nom de ce perſonnage, que toute l'Antiquité atteſte unanimement avoir été *Stupide premier du nom*; & ſurement pas indigne (à en juger par ce qui eſt rapporté de lui) d'avoir un ſi prodigieux nombre de Succeſſeurs.

Ainſi le Poëme, compoſé à ſon honneur étoit proprement & abſolument une *Dunciade*; laquelle, quoique malheureuſement perdue maintenant, eſt néanmoins ſuffiſamment connue, quant à ſa nature, par les traits indiqués ci-deſſus: d'où il ſuit, que la premiére *Dunciade* a été le premier Poëme Epique, écrite par Homére lui-même, & antérieure à l'Iliade & à l'Odyſſée.

Or comme notre Poëte avoit traduit ces deux fameux Poëmes d'Homére, qui ſubſiſtent encore, il a cru qu'il étoit auſſi de ſon devoir d'imiter le Poëme per-

perdu. Dans cette vue, il y a donné la même forme qu'Homére (dit-on) donna au ſien. Le titre en étoit auſſi dans le génie des anciens Grecs, ſavoir, celui de *Dunciade*. C'eſt quelque choſe d'étonnant, qu'aucun des Modernes (excepté notre Auteur) n'ait été porté à entreprendre quelque *Dunciade!* puiſque (dans l'opinion de la multitude) cette tâche doit être moins difficile, que celle de compoſer un Poëme véritablement héroïque. Mais il ſe pourroit bien auſſi, que tout bien examiné, celui qui a voulu tenter cette entrepriſe, a trouvé qu'il étoit plus facile de peindre un Charlemagne, un Brutus, ou un Godefroi, avec cet air de dignité qui convient à des Héros, qu'un Margites, un Codrus, ou un Fleckno.

Voici pourquoi, & à quelle occaſion, notre Auteur a mis la main à la plume pour écrire ce Poëme. Il vivoit dans un tems, ou (après que la Providence eut permis l'invention de l'Art d'imprimer, pour ſervir de châtiment aux péchés des Gens de lettres) le prix du Papier baiſſa tellement, & le nombre des Imprimeurs fut tellement augmenté, qu'un déluge d'Auteurs inonda le Païs. Il arriva de-là que non ſeulement la paix des honnêtes ſujets, qui ne ſe mê-

mêloient pas d'écrire, fut journellement troublée par ces faméliques Auteurs, qui prétendoient leur extorquer des applaudiſſemens, & même de l'argent, ſans mériter ni l'une ni l'autre de ces choſes. Dans ce même tems, la licence de la Preſſe étoit telle, qu'il y avoit du danger à les refuſer; car ils auroient d'abord appellé à leur ſecours la Calomnie, des Piéces Anonymes, & des Colporteurs, qui débitent le menſonge & le blaſphême, pourvu qu'on veuille les acheter.

(*a*) Notre Auteur, ayant le malheur de vivre dans ces tems-là, a jugé qu'il convenoit à un honnête Satyrique de détromper les *Sots*, & de punir les *Méchans*. Dans cette vue généreuſe, il forma le Plan de ſon Poëme, qui étoit le plus grand ſervice qu'il pouvoit jamais rendre à ſa chére Patrie. Il commença par conſidérer les cauſes productives de pareils Auteurs, ſavoir, la *Stupidité* & l'*Indigence*; l'une née avec eux, & l'autre gagnée par leur peu de ſoin de faire uſage des talens qu'ils ont, & par l'orgueilleuſe imprudence de tenter des entrepriſes au-deſſus de leurs forces. Il enveloppe cette vérité d'une *Allégorie* (*b*) (ce qu'e-

(*a*) Vide Boſſu, Du Poëme Epique, Ch. VIII.
(*b*) Boſſu, Ch. VII.

qu'exige la nature du Poëme Epique) & feint qu'une de ces Déeſſes eſt venue faire ſa demeure avec l'autre, & qu'elles inſpirent conjointement de tels Ecrivains, & de pareils Ouvrages (*a*). Il marque enſuite les *qualités* dont ces Déeſſes douent les Auteurs, & les *effets* qu'elles produiſent (*b*); puis les *matériaux*, ou le *fonds* qu'elles leur fourniſſent (*c*); & ſur-tout, l'*opinion exceſſive* (*d*) de leurs talens, ſans laquelle ils auroient l'avantage de pouvoir être rangés dans la claſſe ordinaire des Sots. Le prodigieux pouvoir de ces Divinités alliées (dont l'une invente tous les Arts, tandis que l'autre rêve creux) devoit éclater dans quelque *Action remarquable*, qui fut outre cela *une* & *grande* (*e*). Et aucune ne pouvoit avoir ces trois caractéres dans un degré plus éminent, que celle que notre Auteur a choiſie, ſavoir, le rétabliſſement du régne du Chaos & de la Nuit, par le miniſtére de leur Fille la Stupidité, transférant ſon ſiége impérial de la Cité, dans un plus noble ſéjour. C'eſt ainſi que l'action

(*a*) Book I. ℣. 32. &c.
(*b*) Vers 45, 56.
(*c*) Vers 57 to 77.
(*d*) Vers 80.
(*e*) Ibid. Chap. 7, 8.

tion de l'Enéïde consiste proprement dans le rétablissement de l'Empire de Troye, par la transflation des restes des habitans d'Ilion dans le Païs Latin. Mais comme Homére, en chantant simplement la *colére* d'Achille, ne laisse pas de renfermer dans son Poëme toute l'Histoire de la Guerre de Troye; de même notre Auteur a inséré dans cette unique Action toute l'Histoire de la Stupidité & de ses enfans. Pour soutenir cette Action, il faut nécessairement une *Personne*, & ce Phantôme doit avoir un nom (*a*): Le Poëte trouve que c'est ——; & pour lui rendre la justice qui lui est due, en fait le Héros de son Poëme. La Fable étant ainsi, conformément aux régles de l'Art, une & entiére, l'exécution est une chaîne continue d'Allégories, destinées à mettre dans tout leur jour la puissance, les fonctions, & l'empire de la Stupidité, dans les différentes Opérations des Instrumens qui lui sont subordonnés.

Le tout est partagé en *Episodes*, dont chacune à sa Morale à part, quoique tendant toutes au même but. La multitude assemblée dans le second Livre démontre que le dessein du Poë-

(*a*) Bossu, Chap. VIII. Vide Aristot. Poëtic. Cap. IX.

Poëme comprend quelque choſe de plus que les ſeuls mauvais Poëtes, & qu'on a lieu d'attendre d'autres Epiſodes, dont les ſujets ſeront ceux qui protégent, encouragent, ou payent de pareils Auteurs. Et le troiſiéme Livre, bien conſidéré, ſemble embraſſer tout le monde. Chaque jeu a rapport a quelque vile claſſe d'Ecrivains: Le premier concerne le Plagiaire que notre Auteur déſigne ſous le nom de More; le ſecond le Nouvelliſte calomniateur, qu'il nomme Elize; le troiſiéme le Faiſeur de Dédicaces flatteuſes; le quatriéme le Critique pétulant ou le Poëte braillard; le cinquiéme, l'obſcur & mépriſable Ecrivain qui vend ſa plume à un Parti; & ainſi du reſte; aſſignant à chacun quelque *nom convenable* tel qu'il a pu le trouver.

Pour ce qui eſt des caractéres, le Public a déjà reconnu qu'ils ſont juſtes & reſſemblans. Les mœurs ſont dépeintes de façon, & les ſentimens ſi particuliers à ceux auxquels ils ſont attribués, qu'il ſeroit difficile de les transférer à des gens d'honneur ou de ſens: Et il eſt certain, que chaque perſonne intéreſſée, étant conſultée à part, a reconnu d'abord la reſſemblance de chaque portrait, à l'exception du

du ſien. C'eſt ainſi que Mr. Cibber les appelle „ une troupe *de pauvres* „ *malheureux*, & autant de *miſérables* „ *mouches* (*a*); mais il ajoûte que l'es- „ prit de notre Auteur eſt bien plus „ ſterile toutes les fois qu'il s'efforce „ de trouver quelque choſe ſur le „ chapitre de Cibber, que ſur celui „ de quelque autre que ce ſoit ".

Les *Deſcriptions* ſont ſinguliérés, les *Comparaiſons* délicates, & la *Narration* variée. La pureté de la diction a été obſervée avec tant de ſoin, que dans les endroits les plus ſuſpects, les mauvais Critiques n'ont point cenſuré les mots, mais ſeulement les *images*, qui cependant ont été comme conſacrées par l'autorité claſſique, de même que par celle des plus graves Docteurs & des plus habiles Critiques.

Comme ce Poëme porte le nom d'*Epique*, il eſt ſoumis par cela même à l'obſervation des régles les plus ſévéres, qui ont été impoſées à ce genre de Poëmes, & dont une des principales eſt une exacte & ſcrupuleuſe imitation des Anciens; car la moindre licence à ce dernier égard, quand elle ſeroit accompagnée des plus grandes beautés, a toujours été blâmée par les plus

(*a*) Cibber's Letter to Mr. Pope, p. 9, 12, 41.

plus grands Critiques. Pour ſe former une idée de l'exactitude avec laquelle s'eſt faite cette imitation, il faut en conſidérer non ſeulement la conſtruction générale, mais auſſi les alluſions ſans nombre, dont pluſieurs ont échappé, tant au Commentateur, qu'au Poëte lui-même.

En un mot, tout le Poëme paroît manifeſtement être l'Ouvrage de notre Auteur, dans le tems que ſes facultés avoient toute leur vigueur & leur perfection: tems où les années avoient mûri ſon jugement, ſans affoiblir ſon imagination: ce qui a préciſément lieu (diſent les bons Critiques) à l'âge de *quarante ans*. Car ce fut à cet âge que Virgile acheva ſes Géorgiques, & que le Chevalier Blackmore compoſant ſes Arthus, affirma que c'étoit-là le vrai période de la Vie pour le Poëme Epique. Dans la ſuite il paroît avoir reculé ce terme juſqu'à *ſoixante ans*, année dans laquelle il compoſa ſon Alfred (*a*). A-la-vérité, les talens pour la *Critique*, ſavoir, l'aigreur, la promtitude à cenſurer, le caractére déciſif, ſemblent plutôt être l'appanage de la jeuneſſe, que d'un âge plus mûr. Mais il en eſt tout autrement en *Poëſie*, témoin les Ouvrages de Mrs. Rymer & Den-

(*a*) Voy. ſes Eſſais.

Dennis, qui débutant par la Critique, ſont devenus dans la ſuite des Poëtes tels qu'on n'en a jamais vus. Ainſi c'eſt avec beaucoup de raiſon que notre Auteur s'eſt déterminé à écrire ſon Eſſai ſur la Critique à vingt ans, reſervant pour un âge plus mûr le grand & merveilleux Poëme de la Dunciade.

OB-

OBSERVATIONS
DE
RICARDUS ARISTARCHUS
CONCERNANT LE
HEROS DU POËME.

OBSERVATIONS

SUR

QUELQUES AGRÉGATIONS

CONCERNANT LE

PROBLÈME DU TRIÈDRE.

DU HEROS
DE CE
POËME.

LE ſavant & laborieux Scriblerus a, ſuivant ſa coutume, & avec aſſez de jugement, propoſé ſes conſidérations ſur la nature de la *Danciade* en général, & ſur l'autorité de ce Poëme, auſſi bien que ſur l'art que l'Auteur a mis dans l'exécution. Mais quand il vient à parler de la perſonne du Héros propre à figurer dans un pareil Poëme, je ſuis obligé d'avouer qu'il ſe trompe étrangement. Car abuſé par un certain Mr. Boſſu, qui n'eſt qu'un Critique François, il fait mention de je ne ſais quel Phantôme d'un Héros, uniquement forgé pour ſoutenir la Fable. Bizare idée! comme ſi Homére & Virgile, ſemblables à nos Ecrivains modernes, avoient formé le plan d'une guerre ou d'un voyage, avant d'avoir penſé, ni à Achille ni à Enée. Nous allons donc remettre ſur la bonne voye notre bon frére, & le reſte du Monde, rélativement à cet article, en leur affirmant que, dans les Poëmes Epiques du premier ordre, la principale intention de la Muſe eſt

d'exalter la vertu Héroïque, afin d'en perpétuer l'amour parmi les *Enfans* des hommes; & par conſéquent, que le premier ſoin du Poëte doit être de choiſir un ſujet réel, & digne d'être célébré; non un Héros qu'il doit rendre illuſtre, mais qu'il trouve déjà devenu tel. C'eſt-là le premier mobile du Monde Poëtique. Car dès qu'un pareil ſujet eſt trouvé, il eſt reconnu d'abord pour un Héros, & chargé du rôle qui convient le mieux à la dignité de ſon caractére.

Mais ce n'eſt pas aſſez que la Muſe prenne en cette occaſion ſon eſſor vers le Ciel. Car après avoir admiré ces *Soleils* de gloire, elle dirige auſſi quelquefois ſon vol vers la Terre, & à l'exemple de la foudre de Jupiter, tombe quelquefois ſur des *Oiſons* & des *Serpens*: rien n'étant plus naturel que d'appliquer aux Chaſtes Sœurs, ce qu'un ancien Sage diſoit des Dieux en général: *Si Dii non iraſcuntur impiis & injuſtis, nec pios utique juſtosque diligunt. In rebus enim diverſis, aut in utramque partem moveri neceſſe eſt, aut in neutram. Itaque qui bonos diligit, & malos odit; & qui malos non odit, bonos non diligit. Quia & diligere bonos ex odio malorum venit; & malos odiſſe ex bonorum caritate deſcendit.* Ce qui, traduit en François, ſignifie proprement. „ Si les Dieux ne ſont pas ir-

„ rités

„ rités contre les méchans, ils n'ai-
„ ment pas non plus les juſtes & les
„ bons. Car les objets contraires doi-
„ vent ou exciter des affections con-
„ traires, ou point d'affection du tout.
„ De ſorte que celui qui aime les bons
„ doit par cela même haïr les méchans,
„ & celui qui ne hait pas les méchans,
„ ne ſauroit aimer les bons à cauſe que
„ l'amour pour les bons, procéde d'un
„ principe d'averſion pour les mé-
„ chans, & que haïr les méchans eſt
„ réellement aimer les gens de bien.".

De cette délicateſſe, en fait de ſentiment, nâquit le *petit Poëme Epique* (plus vif & plus colérique que ſon frére aîné, naturellement phlegmatique) dont le Héros doit proprement fournir un exemple marqué de folie & de vice. C'eſt ainſi au-moins (ce qui n'a point échappé aux recherches du ſavant Scriblerus) que la choſe a été traitée par le Pére du Poëme Epique. De lui cette pratique a paſſé a ſa poſtérité, les Poëtes Dramatiques Grecs, qui dans la compoſition de leur *Tétralogie*, ou aſſortiment de quatre Piéces, avoient accoutumé de faire de la derniére une Tragédie ſatyrique. Par le plus grand bonheur du monde, une de ces anciennes *Duncïades* (car c'eſt ainſi qu'il faut les nommer) nous a été tranſmiſe parmi les Tragédies du Poëte Euripide. Le ſujet

de la Piéce, dont-il s'agit, eſt remarquable, ſavoir le ſage Ulyſſe expoſé à la fureur d'un *Cyclope vieux, ſtupide & débauché*, qui reçoit enfin au *front* une marque indélébile pour ſalaire de ſa méchanceté. Ne ſommes-nous donc pas en droit d'enviſager à l'avenir les Poëmes Epiques d'Homére, de Virgile, & de Milton, conjointement avec le nôtre, comme une *Tétralogie* complette, dans laquelle le dernier occupe à juſte titre le rang aſſigné à la Piéce *Satyrique*?

On n'a pas encore juſqu'ici (ce qui eſt une vraye honte) décidé la queſtion, ſi le Héros du *grand Poëme Epique* doit être *un homme de bien*? ou, comme les Critiques François expriment la choſe, *un honnête homme* (*a*): mais c'eſt une vérité inconteſtable, que le Héros du *petit Poëme Epique* doit ne rien valoir du tout. D'où nous inférons, à l'honneur de notre *Dunciade*, que la *Morale* doit être bien plus juſte dans ce Poëme, où une queſtion ſi importante ſe trouve déjà décidée.

Il ne ſuit cependant point de-là, que tout faquin, ni (qu'il me ſoit permis d'ajoûter ce mot) chaque fou, ſoit un ſujet propre pour une Dunciade. Il doit y avoir, ſinon une reſſemblance en

(*a*) Si un Héros doit être un honnête homme. Boſſu du *Poëme Epique*. Liv. 5. Ch. 5.

en fait de qualités, du-moins quelque eſpéce d'analogie entre les Héros des deux Poëmes; & cela afin de donner lieu à ce que les Critiques appellent *Parodie*, qui eſt peut-être la premiére des graces du *petit Poëme Epique*. Cela étant, comme tout le monde convient, que les qualités eſſentielles du Héros du grand Epique, ſont la *Sageſſe*, la *Valeur*, & l'*Amour*, dont naît la vertu Héroïque, il s'enſuit, que les qualités diſtinctives du Héros de l'autre Poëme, doivent être la *Vanité*, l'*impudence* & la *Débauche*: aſſemblage, dont réſulte la *Stupidité Héroïque*, ſujet immortel de notre Poëme.

Tout ceci, étant ainſi établi en général, exige une explication un peu détaillée. La marque la moins équivoque de la vraye *Sageſſe*, eſt de placer ſa principale confiance en elle-même, & à ne chercher ſa félicité que dans le contentement intérieur que procure la vertu. Or les avantages de la *Vanité*, portée juſqu'à l'héroïſme, n'égalent-ils pas cette ſatisfaction, dont nous venons de parler? Je dis plus, ne la ſurpaſſent-ils pas même conſidérablement dans l'idée du Héros ſubalterne? „ Que le monde, (dira un „ pareil Héros) m'impute la folie, ou „ la foibleſſe qu'il voudra; juſqu'à ce „ que la ſageſſe me donne quelque „ choſe qui me rende plus réellement

„ heureux, je me contente d'être RE-
„ GARDE' (*a*) ". N'eſt-ce point-là le véritable Langage de la *Vanité Héroïque*; non l'ignoble ambition de vouloir paroître ornés des *vertus* que *nous n'avons pas*, mais l'ambition louable d'être *regardés* avec étonnement dans le tems que nous faiſons gloire de ces *vices*, que tout le monde ſait que *nous avons?* „ On demandera (dit-il) pour-
„ quoi je fais confidence au Public
„ de mes folies? Pourquoi non? Je
„ me ſuis fort bien amuſé avec el-
„ les (*b*)". En un mot, il n'y a aucune ſorte de vanité, dont un pareil Héros ſe faſſe le moindre ſcrupule, à moins qu'elle ne tendît à le dégrader du haut rang qu'il occupe dans cette Dunciade. De ce genre, par exemple, ſeroit la *vanité* qu'il concevroit, s'il avoit honte *de ſes folies* (*c*). La *valeur*, ſecond attribut du véritable Héros, eſt le courage ſe manifeſtant dans chaque membre du vrai Héros, tandis que la vertu correſpondante du Héros ridicule, eſt ce même courage raſſemblé tout entier ſur la *Face*. Et comme la puiſſance réunie doit être plus forte, que quand elle eſt partagée, cette ſorte de courage va ordi-
nai-

(*a*) Dedication to the life of C. C.
(*b*) Life. p. 2. Oct. Edit.
(*c*) Life. Ibid.

nairement au point de braver les hommes & les Dieux. Le caractére de Mezentius eſt ſans-contredit le plus valeureux qu'il y ait dans toute l'Enéide: mais de quel genre? du genre Blaſphémateur, qui eſt le plus hardi de tous. Et ne pouvons-nous pas en dire autant de ce vaillant homme, qui, après nous avoir dit qu'il plaçoit „ ſon *ſummum bonum* dans ſes folies, „ qu'il ne ſe contentoit pas ſimplement „ de poſſéder, mais dont il tiroit auſſi „ gloire ", ajoûte, „ ſi je ne me „ trompe, C'EST LA FAUTE DE „ LA NATURE, & je LA prends „ pour Guide (*a*) ". Et nous ne ſaurions nous abuſer en faiſant de cette heureuſe qualité une eſpéce de *courage*, quand nous conſidérons les illuſtres marques, qui rendent ſa FACE „ plus connue (comme il s'en vante „ à juſte titre) que preſque aucune „ autre du Royaume ", & que nous prêtons l'oreille à ſon *Langage*, qui eſt rempli de Figures bien hardies puiſqu'elles ſont empruntées du *nom de Dieu*.

L'Amour, ſecond ingrédient qui entre dans la compoſition du vrai Héros, eſt un oiſeau de paſſage, qui s'envole ſur les aîles de la jeuneſſe; mais quand il reſte en dépit de l'âge avan-

(*a*) Life p. 23. Octavo.

avancé, alors il devient un ornement durable pour le petit Poëme Epique. On pourroit objecter à-la-vérité, qu'un pareil Amour ne convient guéres à un Héros, étant reconnu pour *commun* par les ignorans, mais même par celui qui en connoît le mieux la valeur: „ Penſez-vous, s'écrie-t-il, que ce ne „ ſoit rien, que de pouvoir dire qu'*un* „ *Homme a ſa concubine* (*a*)? *Defendit* „ *numerus*: prenez dix mille hommes „ au hazard, & vous pourrez parier „ dix contre un, que, l'un parmi l'au- „ tre, chacun d'eux eſt coupable de „ la même foibleſſe (*b*)"; mais il ne paroît pas s'être rendu juſtice à lui-même en cette occaſion: car tout Homme, qui entretient une Fille de joye à quatre vingts ans, eſt ſurement un Héros. Sa modeſtie diminue en ceci le mérite de *toute une vie bien employée*; ſans ſonger à s'approprier la louange (qu'*Horace* regardoit comme la plus grande qu'on puiſſe donner à un caractére théatral) ſavoir, de reſter juſqu'à la *lie* le même qu'on étoit au commencement,

——— Servetur ad IMUM
Qualis ab incepto proceſſerit.

Cependant, pour rendre juſtice, tant au

(*a*) Par alluſion à un endroit de l'Epitre au Dr. Arbuthnot.
(*b*) Letter to Mr. P. p. 46.

au Poëte qu'au Héros, obſervons de plus, que par cela même qu'il l'appelle *ſa* concubine, il faut qu'elle ait été *la ſienne*, & point celle de ſon *prochain*. Continence véritablement digne d'éloge, & telle que Scipion lui même l'auroit admirée ! Quel merveilleux renoncement à ſoi-même que celui de ne pas convoiter la concubine de ſon prochain ! & quels desordres cette convoitiſe n'auroit-elle pas cauſés dans une Societé, où (ſuivant ce calculateur politique) de *dix* hommes *neuf* ont leurs concubines ?

Nous venons de parcourir, avec toute la briéveté poſſible, les trois qualités radicales des deux Héros. Mais ce n'eſt dans aucune de ces qualités, ni dans toutes réunies enſemble, que reſide proprement ou eſſentiellement l'Héroïſme : c'eſt plutôt un heureux reſultat, produit par la colliſion de ces qualités l'une contre l'autre. Cela étant, comme de la Sageſſe, de la Valeur, & de l'Amour nait la *Magnanimité*, objet de *l'Admiration*, qui eſt le but du *grand Poëme Epique* ; pareillement la Vanité, l'Impudence & la Débauche, produiſent la *Bouffonnerie*, ſource du *Ridicule*, cet ornement moqueur „ comme il l'appelle (*a*), „ du petit Poëme Epique.

Il

(*a*) Letter to Mr. P. p. 81.

Il n'a pas honte (& n'a garde d'en avoir) d'un pareil caractére, étant dans l'idée, que ce n'eſt point la Raiſon, mais la *Riſibilité*, qui diſtingue l'eſpéce des hommes d'avec celle des brutes. „ Comme la Nature (dit ce „ profond Philoſophe) diſtingue no„ tre eſpéce de celles des brutes par „ notre Riſibilité, ſon deſſein DOIT „ avoir été d'exalter notre BONHEUR „ par cette faculté, auſſi manifeſte„ ment, que d'élever la dignité de „ notre FORME au deſſus de la leur, „ par le moyen de NOTRE *os ſubli„ me* (*a*)". Tout ceci étant bien examiné, quel Héros achevé, & quel heureux mortel ne doit pas avoir été un Homme, dont la Riſibilité ne réſide pas ſimplement dans les *muſcles*, comme cela a lieu à l'égard du reſte de ſon eſpéce, mais (à ce qu'il a la bonté de nous l'apprendre lui-même) dans les *eſprits*? Et dont l'*os ſublime* n'eſt pas ſimplement une *Face élevée*, mais une tête de bronze, qu'il paroît préférer à une tête de fer, telle qu'en avoit, à ce qu'on aſſure, le feu Roi de Suéde (*b*).

Mais quelles que puiſſent être les qualités perſonnelles d'un Héros, les exemples d'Achille & d'Enée font voir,

(*a*) Life p. 23, 25.
(*b*) Letter p. 8.

voir, que tous les talens du monde ne ſervent preſque de rien, ſans *le ſecours* conſtant des DIEUX: car la ſubverſion & l'érection des Empires n'ont jamais paſſé pour être des ouvrages humains. Ainſi quelque idée favorable que nous ayons de ſes grandes perfections, nous ne ſaurions les croire capables par elles-mêmes de rétablir l'Empire de la Stupidité. Un pareil exploit demande la faveur particuliére & la protection des GRANDS, qui étant les protecteurs nés des *Lettres*, comme les Dieux l'étoient autrefois de *Troye*, doivent premiérement épouſer quelque autre intérêt, avant que leur deſtruction totale puiſſe arriver. Pour ſurmonter donc cette derniére & puiſſante difficulté, nous avons, dans cet excellent homme, un Favori déclaré, & un Ami intime des Grands. Et ce qui mérite d'être bien conſidéré, quelque efficace qu'ait eu l'ancienne piété pour attirer les Dieux dans le parti, l'Encens moderne a eu plus d'efficace encore pour faire entrer les Grands dans celui de la Stupidité.

Le Lecteur impatient dira peut-être, que s'il faut un ſi grand nombre de différentes perfections pour former un Héros, ce caractére ne ſauroit tomber en partage à aucun mortel. Mais c'eſt lire avec bien peu d'attention, que de

ne

ne pas voir dans chaque trait que nous venons de tracer cet UNIQUE INDIVIDU dans lequel tant de qualités différentes ſe trouvent réunies & comme concentrées.

Comme dans ce Monde, les choſes les plus parfaites & les plus ſacrées ne jouiſſent point du privilége d'être à couvert des traits de l'Envie, il me ſemble déjà entendre une troupe d'envieux s'écrier, que le titre de Héros eſt proſtitué, quand on le confére à un pareil objet.

Ils ajoûteront, apparemment, qu'il n'auroit pas ſuffi pour être le Héros de l'Iliade ou de l'Enéide, qu'Achille eût été aſſez vaillant pour renverſer de fond en comble un Empire, ou Enée aſſez pieux pour en fonder un autre, s'ils n'avoient pas eu des Déeſſes pour méres. Que veut donc dire cet Auteur, en élevant un Hiſtrion (,, qui n'a ja-,, mais été un Héros, même ſur le ,, théatre (*a*) ") à la dignité d'aſſocié à l'Empire de la Stupidité, & en le faiſant réuſſir dans une entrepriſe, que ni Omar, ni Attila, ni Jean de Leiden, n'auroient jamais oſé tenter?

Pour réſoudre cette objection (qui ſurement a quelque choſe de très-ſpécieux) nous rapporterons les propres paroles d'un fameux Hiſtorien Romain, *Fa-*

(*a*) Hiſt. Life p. 148.

Fabrum esse suæ quemque fortunæ ; Que chaque homme est un Maréchal-ferrant de sa propre fortune. Le Politique Machiavel va plus loin encore, & dit que pour être un des plus dignes Héros, il suffit de s'imaginer qu'on est tel. „ Qu'on „ se persuade seulement, dit-il, qu'on „ est capable des plus grandes choses, „ & on en viendra nécessairement à „ bout ". D'où il suit, que comme rien n'égale la grandeur des conceptions de notre Héros, ses prouesses doivent par cela même être au dessus de tout. Voyez à quels Héros il a eu la modestie de se comparer ! tantôt à ALEXANDRE LE GRAND & à CHARLES XII., par rapport à l'excès & à la délicatesse de son ambition (*a*) ; à HENRI IV. Roi de FRANCE, en fait d'honnêteté Politique (*b*); à l'ancien BRUTUS en fait d'amour pour la Liberté (*c*); & au Chevalier ROBERT WALPOLE, en fait de sage Gouvernement, pendant qu'il étoit à la tête des affaires (*d*): & tantôt, au divin SOCRATE, en fait d'amusemens & de parties de plaisir (*e*), à HORACE, à MONTAGNE, & au Chevalier TEMPLE, rélativement à cette élégante vanité, qui fera qu'ils seront toujours lus, & toujours admirés (*f*); à deux grands Chan-

(*a*) Ibid. P. 149. (*b*) P. 424. p. 365. (*c*) P. 457.
(*d*) P. 11. (*e*) P. 425. (*f*) P. 436. 437.

Chanceliers, qui, s'étant ligués contre lui, reconnurent au Barreau combien ſon éloquence, & ſon habileté en Juriſprudence, étoient ſupérieures aux leurs (*a*); & pour tout exprimer par un ſeul mot, à Mylord EVEQUE de LONDRES lui-même, en fait de talens pour écrire des *Lettres Paſtorales* (*b*).

Ses *Actions* n'ont nullement reſté au-deſſous de ſes ſublimes idées. Dans ſa premiére jeuneſſe, il *rencontra la révolution* (*c*) face à face à Nottingham, dans le tems que des perſonnes d'un rang plus diſtingué ſe contentoient *de la ſuivre.* Mais il ne brille pas moins à la Cour que dans les Champs de Mars. On eut *recours à lui* dans le tems que la Nation étoit *en travail* de cette *Révolution* (*d*); & il fut à la cérémonie du Baptême une des Marraines avec l'Evêque & les Dames de la Cour (*e*).

Pour ce qui eſt de ſa naiſſance, nous ſommes obligés de convenir, qu'il n'a jamais prétendu deſcendre de quelque Dieu ou de quelque Déeſſe du Paganiſme; mais, ce qui n'eſt guéres moins honorable, il a eu pour Pére un FAISEUR de Divinités, de l'un & de l'autre Sexe (*f*); & c'eſt ſa propre faute, s'il n'a point paſſé dans le Monde pour un

(*a*) P. 52. (*b*) P. 47. (*c*) P. 47.
(*d*) P. 58, 59. (*e*) Ibid. (*f*) Un Sculpteur.

un Héros, auſſi bien par la naiſſance que par l'éducation : car dans l'Hiſtoire de ſa Vie il parle de ſa naiſſance comme d'une anecdote, & déclare qu'il n'auroit tenu qu'à lui de paſſer pour n'être *le fils de qui que ce ſoit* (*a*). Ce qui eſt un trait caractériſtique de Héros.

Mais en admettant pour un inſtant (puiſque les Loix pointilleuſes du Poëme Epique le demandent ainſi) qu'un Héros ne doit pas avoir des parens mortels, nous avons pourtant une ſolution à cette difficulté : rien ne nous étant plus facile que de faire deſcendre notre Héros d'une Déeſſe, dont la Puiſſance & l'Autorité ſont très-grandes parmi les Hommes. Car comme les anciens Sages ont trouvé un Fils de Mars dans un valeureux Guerrier, un Fils de Neptune dans un Nautonnier expert, un Fils de Phœbus dans un grand Poëte; de même, nous aurons ici, en cas de beſoin, un Fils de la FORTUNE dans un *Joueur* adroit. Et qui dans l'Univers ſeroit plus propre à rétablir l'Empire de la *Nuit* & du *Chaos*, qu'un deſcendant du *Hazard*?

Il reſte véritablement une objection de plus grand poids, ſavoir, „ Que „ ce Héros exiſte encore, & n'a point „ achevé juſqu'ici ſa carriére mortel-

„ le

(*a*) Life p. 6.

„ le. Car ſi Solon avoit raiſon de di-
„ re, qu'aucun homme ne pouvoit
„ s'appeller heureux avant ſa mort, il
„ n'étoit point permis à plus forte rai-
„ ſon de donner le titre d'heureux à
„ un Héros en vie. Cette claſſe d'hom-
„ mes étant beaucoup plus ſujette
„ qu'aucune autre aux caprices de
„ l'humeur & de la Fortune ". Voici notre réponſe, qui ne peut que paroître déciſive, puiſqu'elle nous a été fournie par notre Héros *lui-même*, qui pour terminer d'un ſeul mot tout cette diſpute, a proteſté ſolemnellement, qu'il *ne changera, ni ne ſe corrigera jamais*.

Pour ce qui eſt de ſa *vanité*, il déclare ne vouloir jamais rompre avec elle. „ La Nature, dit-il, m'a riche-
„ ment pourvu de vanité: plaiſir au-
„ quel, ni la vivacité de mon eſprit,
„ ni la gravité de la Sageſſe, ne me
„ feront jamais renoncer ". Notre Poëte avoit charitablement tâché d'apporter quelque reméde à ce mal: mais le Héros de ſon Poëme a déconcerté tous ſes efforts, par ce langage ingénu: „ d'autres pourront être amendés
„ par lui; mais pour moi, je me dé-
„ clare incorrigible. Je regarde mes
„ folies comme la meilleure partie de
„ ma Fortune ". Et bien à juſte titre, eu égard à ce qu'elles lui ont valu.

S'étant donc déclaré lui-même *in-*

corri-

corrigible, il eſt cenſé *mort ſuivant la Loi*, (je parle de la *Loi de l'Epopée*) & dévolu à notre Poëte comme lui appartenant de droit: ainſi ce Héros, ſi grand à tant d'égards, doit être traité, comme un de ces anciens Héros Egyptiens, c'eſt-à-dire, embaumé, pour que le ſouvenir en ſoit transmis à la poſtérité.

Il ne reſte donc plus, à ce qu'il nous paroît aucun obſtacle, qui puiſſe empêcher l'accompliſſement immédiat de la Prophétie qu'il a faite touchant lui-même: Félicité rare, s'il en fut jamais, & dont bien peu de Prophétes ont joui pendant leur vie. Voici l'Oracle merveilleux qu'il a prononcé ſur ſon propre ſujet, MA STUPIDITE' TROUVERA QUELQU'UN QUI LUI RENDRA JUSTICE (*a*).

Tandem Phœbus adeſt, morſusque in ferro parantem
Congelat, & patulos, ut erant, INDURAT hiatus (*b*).

(*a*) Ibid. p. 243. Oct. Edit.
(*b*) Ovid. en parlant du Serpent qui vouloit mordre Orphée.

PA-

PARALLELE DES CARACTERES DE MR. DRYDEN ET DE MR. POPE.

Tels qu'ils ont été tracés par quelques-uns de leurs contemporains.

MR. DRYDEN.

Ses sentimens en fait de Politique, de Religion & de Morale.

MR. Dryden eſt un franc renégat, en fait de Gouvernement Monarchique, de Poëſie, & de Bon-ſens (*a*). Un vrai fils républicain d'une Egliſe Monarchique (*b*). Un Athée & républicain (*c*). Dès le commencement Dryden a été un ἀλλοκρόαλλος, & je ne doute pas qu'il ne reſte tel juſqu'à la fin (*d*).

Dans le Poëme intitulé *Abſalom & Achitophel*, on calomnie le ROI, la REI-

(*a*) Milbourn ou Dryden's Virgil, 8. 1698. p. 6.
(*b*) P. 38. (*c*) P. 192. (*d*) P. 8.

PARALLELE DES CARACTERES DE MR. POPE ET DE MR. DRYDEN.

Tels qu'ils ont été tracés par quelques-uns de leurs contemporains.

MR. POPE.

Ses sentimens en fait de Politique, de Religion & de Morale.

MR. Pope eſt un ennemi ouvert & mortel de ſon Païs, & de la République des Lettres (*a*). Il y a des gens qui l'appellent un Whig Catholique, ce qui eſt une contradiction dans les termes (*b*). Pope, entant que Catholique, doit être un Tory, & partiſan de l'Égliſe Anglicane (*c*). Il eſt & Whig & Tory à la fois (*d*).

Il s'eſt fait une habitude de paroître épouſer tour à tour les ſentimens des différens partis (*e*).

Les

(*a*) Dennis Remarks on the Rape of the Lock, Préf. p. 12.
(*b*) Dunc. diſſect.
(*c*) Preface to Gulliveriana.
(*d*) Dennis character of Mr. Pope.
(*e*) Théobald, Letter in Miſt's Journal, Juin 22. 1728.

REINE, les Seigneurs, la Chambre des Communes, & la NATION entiére. C'eſt un *Scandalum Magnatum*, & même un crime de léze-*Majeſté* (*a*).

Il regarde l'Evangile comme une Fable ridicule (*b*), & ſon Chriſtianisme même doit être revoqué en doute (*c*). Il doit s'attendre à d'autant plus de ſévérité de la part des autres, qu'il n'a uſé de miſéricorde envers qui que ce ſoit (*d*). Fidéle imitateur du Pape, il s'arroge au moins l'infaillibilité Poëtique (*e*).

Mr. DRYDEN *n'eſt qu'un Verſificateur,*

Tout ſon Ouvrage eſt mauvais & mal écrit, & la ſeule beauté qu'on y découvre, eſt que les vers en ſont harmonieux & coulans (*f*). Le génie de Mr. Dryden paroît uniquement dans ſa verſification, & c'eſt l'unique louange qu'on puiſſe lui donner à juſte titre (*g*).

Le

(*a*) Whip and Key, 4. printed for R. Janeway, 1682. Preface.
(*b*) ibid.
(*c*) Milbourn, p. 9.
(*d*) ibid. p. 175.
(*e*) P. 39
(*f*) Whip and Key, Pref.
(*g*) Oldmixon, Eſſay on Criticiſm. p. 84.

Les perſonnes lézées dans ſes Oeuvres diverſes ſont, le ROI, la REINE, le feu Roi, les deux Chambres du PARLEMENT, le Conſeil privé, le Banc des Evêques, l'Egliſe dominante, le Miniſtére préſent, &c. Pour donner du ſens à certains paſſages, il faut ſuppoſer que c'eſt une Satyre contre la perſonne ſacrée du ROI, ou contre la famille ROYALE (*a*).

C'eſt un Rimeur Catholique, élevé dans des ſentimens de mépris pour l'Ecriture Sainte (*b*). Sa Religion lui permet de détruire les Hérétiques, non ſeulement avec la plume, mais auſſi avec l'épée; & il eſt bon d'obſerver, que tous les Auteurs, qu'il a ſacrifiés à ſes maudits principes Catholiques, étoient Proteſtans (*c*). Il ſe met en fureur toutes les fois qu'on le ſoupçonne de n'être pas auſſi infaillible que le Pontife de Rome, dont il porte le nom (*d*).

Mr. POPE *n'eſt qu'un Verſificateur.*

L'harmonie des vers de la Dunciade, eſt tout ce qu'il y a de beau dans la Dunciade, où l'on ne trouve abſolu-

(*a*) Liſt at the and of a Collection of Verſes, Letters, &c. in 8. printed for A. Moore, 1728. and the Preface to it. p. 6.

(*b*) Dennis Rem. on Hom. p. 27.

(*c*) Preface to Gulliveriana.

(*d*) Dedication to the Collection of Verſes &c. p. 9.

Le Virgile de Mr. DRYDEN.

Tonſon l'appelle *le Virgile de Dryden*, pour marquer que ce n'eſt pas ce Virgile tant admiré du tems d'Auguſte, mais un Virgile d'une toute autre eſpéce, un Auteur ridicule, ſtupide & impertinent (*a*). Il n'y a jamais eu qu'un Bavius, un Mœvius, ou un Bathyllus, qui ayent trouvé quelque défaut dans Virgile ; & auſſi n'y a-t-il qu'une pareille vermine qui puiſſe admirer le Traducteur (*b*). Des vers coulans & faciles peuvent à-la-vérité convenir dans les Epitres d'Ovide, ou dans ſon Art d'aimer —— mais Virgile, qui eſt grand & majeſtueux, &c. demande plus de force dans les vers, plus de poids dans les mots, & quelque choſe de plus ſerré dans les expreſſions ; non une Muſe qui va l'amble, & légérement vétue, comme ſi elle vouloit diſputer le prix aux courſes de chevaux à Newmarket. Il a manqué le ſens de ſon Auteur dans un nombre infini d'endroits (*c*).

Mr. DRYDEN *n'entendoit ni le Grec ni le Latin.*

On m'a dit que Mr. Dryden a été quel-

(*a*) Milbourn. p. 2. (*b*) P. 35.
(*c*) P. 22 & 192.

lument aucun autre mérite (*a*). On ne ſauroit lui refuſer la louange, qu'il y a de la richeſſe dans ſes rimes, & que ſes vers ſont coulans (*b*).

L'Homére de Mr. POPE.

L'Homére, que Lintot a imprimé, ne reſſemble point à Homére, mais à Pope; & l'on jureroit que celui qui l'a traduit a eu pour Parnaſſe une Taupiniére, & que ſon Hippocréne a été quelque marais bourbeux (*c*). Il n'a jamais été admiré par aucun de ceux qui ont du diſcernement & de l'eſprit (*d*).

Ses vers ſont coulans; mais l'Auteur n'a ni génie, ni bon-ſens, ni même une connoiſſance tant ſoit peu paſſable de la Langue Angloiſe. Les qualités diſtinctives d'Homére ſont la beauté de la diction & l'harmonie des vers. Mais le petit Auteur, qui eſt ſi fort en vogue, n'a ni ſens dans ſes penſées, ni rien qui ſente la beauté de la Langue Angloiſe dans ſes expreſſions (*e*).

Mr. POPE *n'entendoit point le Grec.*

Il a entrepris de traduire Homére du Grec

(*a*) Miſt's Journal of June 8. 1728.
(*b*) Character of Mr. P. and Dennis ou Hom.
(*c*) Dennis Rem. on Pope's Hom. p. 12.
(*d*) Ibid. p. 14.
(*e*) Charact. of Mr. Pope. p. 17. and Rem. on Hom. p. 91.

Grec, dont il n'entendoit pas un ſeul mot, en Anglois, qu'il ne ſavoit guéres mieux (*a*). Je voudrois voir ſa mine, quand on découvrira, qu'il n'a pas traduit dix vers d'Homére, ſans défigurer l'original; & cependant il oſe reprocher à ceux qui ont tenté la même entrepriſe que lui, qu'ils n'entendent pas le Grec (*b*). Il s'eſt tellement éloigné de l'original, qu'on a lieu de le ſoupçonner de ne le pas entendre (*c*). Je ſerois charmé de ſavoir quelle de toutes les beautés d'Homére eſt celle qui a tant été admirée par les Dames, & par les Meſſieurs qui jugent comme elles (*d*). Mais il a un talent prodigieux pour le burleſque, & ſon génie y eſt ſi naturellement porté, qu'il a traveſti Homére ſans le ſavoir (*e*).

Mr. POPE *a trompé ceux qui ont ſouſcrit pour ſon Homére.*

Il y a une hardieſſe prodigieuſe à un ſeul Homme d'entreprendre un pareil Ouvrage. Mais il n'eſt plus tems de fai-

(*a*) Dennis ubi ſupr. p. 12.
(*b*) Daily Journal. April 23. 1728.
(*c*) Supplem. to the Profund. Pref.
(*d*) Oldmixon Eſſay or Criticiſm. p. 66.
(*e*) Dennis Rem. p. 28.

faire ſentir l'extravagance du projet (*a*). L'attente de ceux qui ont ſouſcrit, a hauſſé à proportion de l'argent qu'il leur en coutoit ; & Pope, pour les mieux duper, a loué ſon nom à des Libraires (*b*).

Noms donnés à Mr. POPE.

Un ANE.] Je dois dépouiller ce petit Ane de ſa peau de Lion (*c*).

Une CHOSE.] Une petite choſe vile & mépriſable (*d*).

Un FAQUIN.] Il a été marqué par Dieu & par la Nature, pourqu'on remarquât d'abord qu'il n'a en lui aucun principe d'humanité (*e*).

Un FOU.] Les noms des plus grands Poëtes ſeront donnés aux plus grands Fous, & Pope ſera appelle Homére (*f*).

Une GRENOUILLE.] Un petit être, qui s'enfle comme la grenouille de la

(*a*) Homerides. p. 1. &c.
(*b*) British Journal. Nov. 25. 1727.
(*c*) Dennis Rem. on Hom. Pref.
(*d*) Id. Rem. on Hom. p. 8.
(*e*) Charact. of Mr. Pope. p. 3.
(*f*) Dennis Rem. on Hom. p. 37.

pourroit-il être doué de l'eſprit de Virgile? ou un miſérable vermiſſeau croaſſant acquérir la groſſeur (*a*) d'un bœuf?

Un POLTRON.] Un Clinias, un Damœtas, ou un homme auſſi vaillant que (*b*) Dryden.

Un SINGE.] Un malin Singe revêtu d'un bel habit —— ſa Critique eſt un fouet dans la patte d'un Singe pour faire des malices. Il n'y a que des Singes & des Catholiques qui puiſſent ſe déclarer pour lui (*c*).

(*a*) Milbourn. p. 176. (*b*) ibid. p. 11.
(*c*) Whip and Key, Pref.

la Fable, & qui ſe fâche quand on ne dit pas qu'il eſt gros comme (*a*) un bœuf.

Un POLTRON.] Un Poltron qui ſe tient caché ſur le bord du grand-chemin (*b*).

Un SINGE.] Prenons la lettre initiale de ſon nom de baptême, & la lettre initiale avec la lettre finale de ſon ſurnom, ſavoir APE, & nous aurons quelque idée de ſa phyſionomie (*c*).

(*a*) Dennis Rem. on the Rape of the Lock, Pref. p. 9.
(*b*) Charact. of Mr. Pope. p. 3.
(*c*) Dennis Rem. or Hom. p. 8.

FIN du Tome VI. & dernier.

CATALOGUE
DE LIVRES
QUI SE TROUVENT
Chez ARKSTE'E ET MERKUS,

Libraires a Amsterdam & a Leipzig.

A.

ABrégé Chronologique de l'Hiſtoire d'Angleterre, par Salmon, Ouvrage dans le goût du Préſident Hainaut. 2 vol. 8. Paris 1751.

Abrégé de la Vie des plus fameux Peintres avec leurs Portraits en tailles-douces, par Mr. ***. 4. 3 vol. fig. Paris 1745.

Académie des Jeux, Nouvelle Edition conſidérablement augmentée. 8. 3 vol. 1753. avec fig.

Amuſemens de la Chaſſe & de la Pêche, où l'on enſeigne à prendre toute ſorte d'Oiſeaux & d'Animaux à quatre piés, cinquiéme Edition augmentée d'un Dictionaire de tous les termes uſités pour la Chaſſe & la Pêche, & de beaucoup d'autres choſes néceſſaires, 12. 2 vol. avec figures, 1743.

L'Analyſe des Echecs contenant une nouvelle Méthode pour apprendre en peu de tems à ſe perfectionner dans ce noble Jeu, par A. P. Philidor. 8. Londres 1752.

Anecdotes Hiſtoriques, Militaires & Politiques de l'Europe, depuis l'Elevation de Charles-Quint au Trône de l'Empire juſqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. par Mr. l'Abbé Raynal, 2 part. 12. Amſt. 1753.

An-

Antiquités Romaines de Denys d'Halicarnaſſe, traduites en François avec des Notes Hiſtoriques, Géographiques, Chronologiques, & Critiques, par Mr. ***. 4. 2 vol. fig. Paris.

Anti-Paméla, ou la Fauſſe Innocence découverte dans les Avantures de Siréne, traduit de l'Anglois, par Mr. de M**. 1743. 12.

L'Antiquité expliquée & repréſentée en Figures, par Dom Bernard de Montfaucon, François & Latin, fol. 15 vol. grand papier, avec beaucoup des figures.

Architecture Hydraulique ou l'art de conduire, d'élever & de ménager les Eaux, par Mr. Belidor. 4. 4 vol. fig. Paris 1737-1751.

Art de monter à Cheval, par Mr. le Baron d'Eiſenberg. Nouvelle Edition augmentée d'un Dictionaire des Termes du Manége Moderne, Folio Longo. 1747. avec des figures de B. Picart.

Art de Bâtir les Maiſons de Campagne, par Mr. Briſieux. 4. 2 vol. Paris 1744. avec beaucoup des figures.

L'Art de verifier les Dates des Faits Hiſtoriques, des Chartres, des Chroniques & autres anciens Monumens par des Religieux Bénédictins, 4. 2 vol. Paris 1750.

L'Art de bien parler François, par Mr. de la Touche, ſixiéme Edition, 12. 2 vol. 1747.

L'Art de la Guerre, par Principes & par Régles, Ouvrage de Mr. le Maréchal de Puiſegur. 2 vol. 4. fig. Paris 1749.

—— le même Livre. 2 vol. fol. Paris 1748.

L'Art de tourner ou de faire en perfection toute ſortes d'Ouvrages au Tour &c. par le R. P. Charles Plumier. Nouvelle Edition

augmentée, fol. avec beaucoup de figures. Paris 1748.

Arriani Ars Tactica, Acies contra Alanos, Periplus Ponti Euxini, Periplus Maris Erythræi, Liber de Venatione, Epicteti Enchiridion, ejuſdem Apophthegmata & Fragmenta quæ in J. Strobæi Florilegio & in Auli Gelli Noctibus Atticis ſuperſunt; cum Notis ex recenſione N. Blancardi, 8. *Græc. Lat. Amſt.* 1750.

B.

Bibliothéque Choiſie & Amuſante. 12. 6 vol. 1749.

Bible (la Ste.) nouvelle Verſion Françoiſe, par Mr. Charles le Céne. fol. 2 vol. 1741.

——— dito grand Papier.

Bibliothéque de Campagne. 12. 18 vol. Nouv. Edition, Genéve 1752.

Bibliothéque des Auteurs Eccléſiaſtiques, par Elie du Pin. 8. 54 vol. Paris.

——— Idem. 4. 19 vol. Amſt. 1693-1715.

Bibliothéque des Prédicateurs, par le P. Houdry. 4. 22 vol. Lyon.

Bibliothéque Univerſelle, Choiſie, & Ancienne & Moderne, par Jean le Clerc, 12. en 90 vol. complet.

Bibliothéque Françoiſe. 8. 42 vol. Amſt. 1723. & ſuivans.

Bibliothéque Italique. 8. 18 vol. Genéve 1728. & ſuivans.

Bibliothéque Germanique, 50 vol. Amſt. 1727. & ſuivans.

Bibliothéque (Nouvelle) Germanique. 8. 12 vol. Amſt. 1748. & ſuivans.

Bi-

Bibliothéque Britannique, ou Hiſtoire des Ouvrages des Savans de la Grande-Bretagne. 8. 25 vol. Haye 1735, & ſuivans.

Bibliothéque Raiſonnée des Ouvrages des Savans de l'Europe, 8. 50 vol. complet. 1728-1753.

La Bigarure ou Mélange curieux, inſtructif & amuſant, de Nouvelles, de Critique, de Morale, & de Poëſies, par l'Auteur du Journal Univerſel. 8. 20 vol. complet. Haye 1750.

Bynkershoek Opera Juridica, 4. 6 *vol. Lugd. Bat.* 1719-1744.

Boerhave (Herm.) Methodus Studii Medici emaculata & acceſſionibus locupletata, ab Alb. de Haller. 4. 2 *vol. Amſt.* 1751.

C.

Le CAbinet des plus beaux portraits de pluſieurs Princes & Princeſſes, des Hommes illuſtres, fameux Peintres, Sculpteurs, Architectes, Amateurs de la Peinture & autres; faits par le fameux Antoine van Dyk, fol. Anvers.

Capitulation Harmonique de Muldener, continuée juſqu'au tems préſent, ou Traduction exactement littérale & mot pour mot, de toutes les Capitulations des Empereurs depuis & compris l'Empereur Charlequint juſques & compris l'Empereur François I. actuellement régnant. 4. Paris 1750.

Cérémonies de tous les Peuples du Monde. fol. 9 vol. 1743. avec fig. du B. Picart

Comédies de Plaute, par Gueudeville. 12. 10 vol. Leide 1726.

Commentaire de Céſar, Traduction nouvelle, 12. 2 vol fig. 1743.

Les Comédies de Térence avec la Traduction & les Remarques de Mad. Dacier, Nov. Edit. augmentée des Notes de Bentlei, de Donat, de Faërn &c. avec des très-belles figures. 3 vol. 12. 1747.

Corps Diplomatique du Droit des Gens, par Mr. du Mont. fol. 26 vol. complet.

Cours Abrégé de la Philoſophie Wolfienne en forme des Lettres, par Mr. J. Deſchamps. 12. 2 vol. 1743 & 1747.

——— dito Tome II. à part, diviſés en 2 volumes, qui contiennent la Pſychologie Expérimentale & Raiſonnée. 1747.

Cours des Belles-Lettres, ou Principes de la Littérature, Nouv. Edit. 4 vol. 8. Paris 1753.

Q. Curce de la Vie & des Actions d'Alexandre le Grand, de la Traduction de Vaugelas, avec les Supplémens de Freinshemius traduit par Du Ryer, 8. 2 vol. fig. 1747.

Cymbalum Mundi, ou Dialogues Satyriques ſur différens ſujets, par Bonaventure des Periers, Nouv. Edition. 8. fig. 1753.

Caſſiani (Joan) Opera omnia, cum Comment. D. Al. Gazæi, Ord. St. Benedictini, fol. 1733.

Ciaconii (J. Alfonſ.) Bibliotheca Libros & Scriptores ferme cunctos ab initio Mundi ad annum 1583. *in lucem prodit ſtudio & cum Obſervationibus J. Dionyſii Camuſati. fol.* 1745.

D.

DEscription Géographique, Hiſtorique, Chronologique, Politique, & Phyſique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe, enrichie des Cartes générales & particuliéres, & d'un grand nombre de figures, par le P. J. B. du Halde, 4. 4 vol. fig. Haye 1737, avec l'Atlas Plano.

Les Devoirs de l'Homme & du Citoyen tels qu'ils lui ſont preſcrits par la Loi Naturelle, par Puffendorf, cinquiéme Edition, 8. 2 vol. 1735.

Dictionaire (nouveau) Hiſtorique & Critique pour ſervir de Supplément au Dictionaire de Bayle, traduit de l'Anglois & conſidérablement augmenté par Mr. de Chauffepié, fol. Tom. I. II III. Amſt 1750--53.

——— ——— idem Tom 3. à part 1753.

Dictionaire Hiſtorique & Critique, par Pierre Bayle, fol 4 vol. 1740.

Dictionaire Hiſtorique & Critique, par Louis Morery, fol. 8 vol. 1740.

——— Géographique & Critique, par Mr. de la Martiniére, fol. 9 vol. Amſt.

Dictionaire Hiſtorique, Critique, Chronologique, Géographique & Littéral de la Bible par Calmet, enrichi de plus de 300 figures en tailles-doucés, Nouv. Edition, fol. 4 vol. Paris 1733.

Dictionaire des Arts & des Sciences de M. D. C. de l'Académie Françoiſe, Nouv. Edition revue, corrigée, & augmentée, par Mrs. de l'Académie Royale des Sciences, fol. 2 vol. Paris.

Dictionaire de l'Académie Françoiſe, Nouv. Edi-

Edition, considérablement augmentée, fol. 2 vol. Paris 1741.

Dictionaire Universel de la Langue Françoise, par Furetiére, Nouv. Edit. augmentée, par Mr. de la Riviére, fol. 4 vol. Haye. 1727.

Dictionaire Latin & François à l'usage du Dauphin, par Danet, Nouv. Edit. 4. 2 vol. Lyon. 1736.

Dictionaire Universel François & Latin, vulgairement appellé Dictionaire de Trevoux, Nouv. Edition folio 7 vol. Paris 1752.

——— dito le Supplément pour la précédente Edition, fol. 2 vol. Paris 1752.

Dictionaire Etymologique de la Langue Françoise, par Mr. Ménage, Nouv. Edit. considérablement augmentée, fol. 2 vol. Paris 1750.

Dictionaire des Rimes par Richelet, Nouvelle Edition, considérablement augmenté, par l'Abbé Berthelin, Chanoine & Avocat au Parlement, 8. Paris 1752.

Dictionaire Royal François-Anglois & Anglois-& François, par Mr. Boyer. Nouvelle Edition, considérablement augmentée, & avec une Dissertation sur la Prosodie Françoise, 4. 2 vol. Amst 1752.

Dictionaire Universel de Mathématique & Physique, par Mr. Saverien, 4. 2 vol. fig. Paris 1753.

Dictionaire Oeconomique, par Chomel. Nouv. Edition augmentée par Maret, avec le Supplement, folio 4 vol. Amst. 1732–1740.

Dictionaire de Commerce. Contenant tout ce qui concerne le Commerce qui se fait dans les quatre Parties du Monde &c., par Mr. Savary. Nouvelle Edition considérablement augmentée, fol 4 vol. Genéve 1752.

Dic-

Dictionaire de la Langue Bretonne où l'on voit ſon Antiquité, ſon Affinité avec les Anciennes Langues, par Pelletier, fol. Paris 1753.

Dictionaire Hiſtorique Portatif : Contenant l'Hiſtoire des Patriarches, des Princes Hébreux, des Empereurs, des Rois, & des Grands Capitaines, &c. par Mr. l'Abbé l'Advocat, 8. 2 vol. Paris 1752.

Dictionaire Comique, Satyrique, & Burleſques, par Mr. le Roux, 8. 2 vol. 1752.

Dictionaire Néologique à l'Uſage des Beaux-Eſprits du Siécle, avec l'Eloge de Pantalon Phœbus. Nouvelle Edition conſidérablement augmentée. 8. 1749.

Dictionaire des Termes du Manége Moderne pour ſervir de Supplément à l'Art de monter à cheval, par le Baron d'Eiſenberg. Folio Longo 1747.

Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle, par Boſſuet. 4 vol. 12. 1754.

——— dito le Tome I. & le 4. ſéparément.

Diſcours ſur l'Uſage & les Fins de la Prophétie dans les divers Ages du Monde, par T. Scherlock, Lord Evêque de Bangor, traduit de l'Anglois par A. le Moine. 8. 1744.

Droits des Souverains défendus contre les Papes, par Fra Paolo. 12. 2 vol. 1744.

E.

ECole du Monde ou Inſtructions d'un pére à ſon fils, par Mr. le Noble, 12. 6 vol. fig.

L'Ecole des Demoiſelles ou Mémoires de Conſtance, 12. 4 parties, Amſt. 1753.

L'Eſprit de Fontenelle, ou Recueil de penſées tirées de ſes Ouvrages, par Mr. de Premonval. 12. Paris 1753.

De l'Eſprit des Loix, ou du rapport que les Loix

Loix doivent avoir avec la Conſtitution de chaque Gouvernement, les Mœurs, le Climat, la Religion, le Commerce, &c. par Mr. de Monteſquiou, 8. 3 vol. 1749.

Eſſai ſur l'Hiſtoire des Belles-Lettres, des Sciences & des Arts par Carlencas 8. 4 vol. Nouvelle Edition augmentée. Lyon 1749.

Eſſai ſur les Bienſéances Oratoires, 8. 2 vol. Amſt. 1753.

Exercices de Piété pour tous les jours de l'Année par le R. Pére J. Croiſet de la Compagnie de Jéſus. 12. 18 vol. Lyon 1741.

Eurypidis Hecuba, Oreſtes & Phœniſſa cum Scholiis Antiquis ac verſione notiſque Joh. King, curante Thom. Morell qui Alceſten, adjecit &c. Græc. Lat. 8. *2 vol. Londini* 1748.

F.

FAble des Abeilles ou les Fripons devenus des Honnêtes-gens. 8. 4 vol. 1740.

G.

GEographie des Enfans, ou Méthode Abrégée de la Géographie diviſée par Leçons, avec la Liſte des Cartes néceſſaires aux Enfans. Nouv. Edit. Conſidérablement corrigée & augmentée par Mr. l'Abbé Lenglet du Freſnoy. 8. fig. 1754.

Géographie moderne, avec un Traité de la Sphére par Mr. l'Abbé Nicole. 12. 2 vol. Paris 1752.

Géométrie Pratique ſur le Papier & ſur le Terrein, par Mr. le Clerc. 8. 2 vol avec fig. 1735.

Grammaire Allemande de Mr. Gottſched, contenant les meilleurs principes de la Langue Allemande, 8. Paris 1754.

Cal-

Gallia Chriſtiana in Provircias Eccleſiaſticas diſtributa ſtudio Dion. Sammarthani. fol. 10 vol. Pariſiis 1716--1752.

II.

Hiſtoire Univerſelle depuis le commencement du Monde juſqu'à-préſent, traduite de l'Anglois d'une Société de Gens de Lettres. 4. 14 vol. avec des Cartes & des Planches. Amſt. 1742. & 1751.

——— idem tous les Tomes à part.

Hiſtoire du Prince François Eugéne de Savoie, Généraliſſime des Armées de l'Empereur & de l'Empire, ornée des Plans de Bataille & des Médailles néceſſaires pour l'intelligence de cette Hiſtoire. Nouvelle Edition conſidérablement augmentée & corrigée. 8. 5 vol. Amſt. 1750.

Hiſtoire du Vicomte de Turenne, Maréchal-Général des Armées du Roi, par Mr. de Ramſay. 8. 4 vol. avec les plans des Batailles & des figures. Amſt. 1749.

Hiſtoire de Tom. Jones ou l'Enfant trouvé. Traduite de l'Anglois de Mr. Fielding, par M. D. L. P. S. 4 vol. avec de belles figures. 1750.

Hiſtoire de Pierre I. ſurnommé le Grand, Empereur de toutes les Ruſſies, &c. enrichie de Plans de Batailles & de Médailles &c. Ouvrage curieux & nouveau qui n'a jamais paru, 4. 1743.

——— le même Livre 12. 3 vol. fig.

Hiſtoire Générale, Civile, Naturelle, Politique & Religieuſe de tous les Peuples du Monde, avec les Obſervations ſur les Mœurs, Coutumes, Caractéres, &c. par L'Ab-

l'Abbé Lambert, 12. 15 vol. Paris 1750.

Hiſtoire Littéraire de la France, par les Bénédictins 4. Tom. 9. Paris 1750.

——— le même Ouvrage. 4. 9 vol. compl.

Hiſtoire Navale d'Angleterre, depuis la Conquête des Normands en 1066, juſqu'à la fin de l'année 1734, traduite de l'Anglois de Thomas Lediard. 4. 3 vol. Lyon 1751.

Hiſtoire d'Angleterre, par Rapin Thoyras, Nouvelle Edition, augmentée des Notes de Mr. Tindal & de quelques autres Remarques miſes au bas des pages, & des Mémoires pour les vingt premiéres années du Régne de George II. 4. 16. vol. fig. Haye 1749.

Hiſtoire Militaire des Suiſſes, par Mr. le Baron de Zur-lauben. Tom. 6, 7 & 8. 12. Paris 1752.

——— Idem en 8 vol. complet.

Hiſtoire du Théatre François depuis ſon origine juſqu'à-préſent, Tom. XV. 12. Paris 1754.

——— Le même Livre. 15 vol. compl.

Hiſtoire ancienne des Egyptiens, Carthaginois &c. par Rollin, avec le Traité des Etudes. 4. 8 vol. Paris 1741.

Hiſtoire Romaine, par M. Rollin. 4. 8 vol. Paris 1752.

Hiſtoire des Empereurs Romains, par Crevier. 4. 4 vol. Paris 1751.

Hiſtoire générale de Languedoc, avec des Notes & les Piéces juſtificatives, enrichie de divers monumens par les Religieux Bénédictins. 5 vol. fig. Paris 1740--1745.

Hiſtoire des Rois de Thrace & de ceux du Boſphore Cimmérien, Eclaircie par les Médailles, par Mr. Cary. 4. fig. Paris 1752.

Hiſtoire & Avantures de Sir Williams Pickle. Ouvrage traduit de l'Anglois par l'Auteur des Mœurs 4 parties, 12. Amſt. 1753.

Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences. 4. Année 1749, Paris 1753. de l'Imprimerie Royale.

——— Le même Ouvrage, complet en 90 vol. 4. Paris

Hiſtoire de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Tome XVIII, XIX & XX. 4. Paris 1753. de l'Imprimerie Royale.

——— Le même Ouvrage, en 20 vol. complet. 4. Paris

Hiſtoire des Révolutions de Génes, depuis ſon établiſſement juſqu'à la concluſion de la Paix de 1748. 12. 3 vol. fig. Paris 1753.

Hiſtoire Naturelle, Générale & Particuliére, avec la Deſcription du Cabinet du Roi, par Mrs. de Buffon & d'Aubenton. 4. 4 vol. Paris 1753. de l'Imprimerie Royale.

——— Le même, en 4 vol. 4. Paris

Hiſtoire de Don Quixotte de la Manche, Nouvelle Edition. 12. 6 vol. Liége 1750.

Hiſtoire Civile, Eccléſiaſtique & Littéraire de la Ville de Niſmes, avec des Notes & les Preuves &c. par Mr. Menard de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. 4. 3 vol. Paris 1750.

Hiſtoire Eccléſiaſtique, par Fleury. 4. 36 vol. Paris 1716--1634.

——— Le même Livre. 12. 36 vol. Bruxell.

Hiſtoire des Empereurs, avec les Mémoires Eccléſiaſtiques, par Tillemont. 4. 22 vol. Paris.

Hiſtoire des Ordres Monaſtiques, Religieux & Militaires ; & des Congregations Séculiéres

liéres de l'un & de l'autre Sexe qui ont été établis juſqu'à préſent, &c. avec d'excellentes figures en tailles-douces. 4. 8 vol. Paris 1716.

Hiſtoire Univerſelle de Jaq. Aug. de Thou, Nouvelle Edition. 4. 11 vol. Haye 1739.

Hiſtoire de France depuis l'établiſſement de la Monarchie Françoiſe, par le P. G. Daniel, Nouv. Edit. 12. 16 vol. Amſt. 1742.

Hiſtoire Militaire de Louis XIV. par le Marquis de Quincy. 4. 7 vol. fig. Paris 1727.

Hiſtoire des Ouvrages des Savans, par Mr. Basnage de Bauval. 12. 24 vol. Amſt.

Hiſtoire de Don Quichotte de la Manche. 12. 14 vol. Paris 1741. avec de magnifiques figures en tailles-douces.

Hiſtoire du Peuple de Dieu depuis ſon Origine juſqu'à la Naiſſance du Meſſie tirée de l'Ancien Teſtament, par le P. Berruyer. 12. 10 vol. Paris.

Hiſtoire de Polybe traduite du Grec, par le P. Thuillier, avec des Notes Critiques & Hiſtoriques ſur le Métier de la Guerre, par Mr. de Folard. 4. 6 vol. avec beaucoup de figures. Paris 1727.

—— Le même Ouvrage. 4. 7 vol. Amſt. 1753.

Hiſtoire Civile du Royaume de Naples, traduite de l'Italien de P. Giannone. 4. 4 vol. Haye 1742.

Hiſtoire Romaine, par Catrou & Rouillé, avec des Notes Hiſtoriques, Géographiques & Critiques, des Gravures en tailles-douces, &c. 4. 21 vol. Paris 1730-1748.

—— Le même Ouvrage. 12. 20 vol. Paris 1731.

Hiſtoire & Deſcription Générale de la Nouvelle

velle France, avec le Journal Hiſtorique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale, par le P. Charlevoix, Jéſuite. 4. 3 vol. Paris 1744. avec beaucoup de figures.

Hiſtoire des anciens Traités de Paix, d'Alliance, & de Commerce, pour ſervir d'Eclairciſſement aux Traités modernes, par Mrs. Barbeyrac & Rouſſet. fol. 2 vol. 1739.

Le Hollandois Raiſonnable, ou Sort digne d'envie, par Mr. de St. Quenain. 12. 3 vol. avec fig. 1741.

Heiſteri (D Laur.) Inſtitutiones Chirurgicæ, Editio Auctior ac Emendatior. 4. *2 vol. Amſt.* 1750. *cum Tabulis Æneis*

Heiſteri (Laur.) Compendium Medicinæ Practicæ. 8. 1743.

Hoffmanni (Fred.) Operum Supplementum ſecundum. fol. 2 vol. Genevæ 1753.

I.

INgénieur de Campagne ou Traité de la Fortification paſſagére, par Mr. de Clairac, Brigadier des Armées du Roi. 4 fig. Paris 1750.

Journal du Siége de Bergopzoom en 1747. rédigé par Mr. Eggers Lieutenant-Colonel Iugénieur Volontaire de l'Armée des Aſſiégeans, avec les Plans de la Ville & des Forts. 8. 1750.

Jugemens ſur les Ouvrages des Savans, par Baillet. 12. 17 vol. 1725.

L.

LEçons de Phyſique Expérimentale, par l'Abbé Nolet. 12. 4 vol. 1753.

Lettres de Théréſe ***, ou d'une jeune Demoi-

moiſelle de Province, pendant ſon ſéjour à Paris, 8. 6 parties 1746.

Lettres de la Marquiſe de M*** au Comte de R***, par Crebillon le Fils. 12. 2 vol. 1753.

Lettres Morales & Critiques ſur les différens Etats & les diverſes Occupations des Hommes, par le Marquis d'Argens. 8. 1746.

Lettres Chinoiſes, par le Marquis d'Argens. Nouv. Edition, augmentée de nouvelles Lettres & de Remarques. 8. 5 vol. Haye 1751.

Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement Familiéres, traduites en François, ſur les Editions de Grævius & d'Olivet, avec des Notes continuelles, par Mr. l'Abbé Prévoſt. 12. 5 vol. Paris 1745 & 1747.

Lettres de Mr. Roger de Rabutin, Comte de Buſſy. 12. 6 vol. Nouvelle Edit. augmentée. Amſt. 1752.

Lettres ſur quelques Ecrits de ce Tems, par Mr. Fréroſt. Tom. VIII, IX & X. 12. Paris 1753.

——— Idem, 10 vol. complet.

Lettres Hollandoiſes, ou les Mœurs, les Uſages & les Coutumes des Hollandois comparés avec leurs Voiſins, 8. 2 vol. Amſt. 1747 & 1750.

——— dito Tome II à part. 1750.

Libanii Sophiſtæ Epiſtolæ, edidit, Latine convertit & Notis illuſtravit Wolfius. fol. 1738.

M.

MEmoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Brandebourg de main de Maître avec quelques autres Piéces intéreſſantes. 8. 2 part. 1751.

——— dito Tome II. à part.

Mé-

Mémoires Critiques pour ſervir d'Eclairciſſemens ſur divers points de l'Hiſtoire ancienne de la Suiſſe & ſur les monumens d'Antiquité qui la concernent, par Mr. de Bochat. 4. 3 vol. Lauzanne 1751.

Mémoires du Régne de Catherine, Impératrice & Souveraine de toute la Ruſſie. 12. 1743.

Mémoires de Maximilien-Emanuel Duc de Wirtemberg, Colonel d'un Régiment de Dragons au ſervice de Suéde. Contenant pluſieurs particularités de la Vie de Charles XII. Roi de Suéde depuis 1703—1709. après la Bataille de Pultowa, par Mr. F. P. 12. 1740.

Mémoires d'un Homme de Qualité qui s'eſt retiré du Monde. Nouv. Edit. augmentée, par l'Auteur. 12. 7 vol. 1742.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Malthe, ou l'Hiſtoire de la Jeuneſſe du Commandeur de *** par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité. 12. 2 vol. 1742.

Mémoires d'Omer Talon, Avocat-Général à la Cour du Parlement de Paris. 12. 8 vol. 1732.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes, par Mr. de Reaumur, Paris de l'Imprimerie Royale. 4. 6 vol. fig. 1734—1743.

Mémoires de Gaudence de Luques, Priſonnier de l'Inquiſition: augmentés de pluſieurs Cahiers qui avoient été perdus à la Douane de Marſeille: enrichis des ſavantes Remarques de Mr. Rhedi. 12 4 parties Amſt. 1753.

Mémoires de Mr. Roger de Rabutin Comte de Buſſy. 12. 3 vol. Amſt. 1731.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Mœurs du XVIII Siécle par Mr. du Clos. 8. Londres 1752.

Mabillon (Joh.) Annales Ordinis Benedictini. fol. 6 vol. Parisiis 1703–1733.

Martenne & Durand, Veterum Scriptorum & Monumentorum, Historiarum, & Dogmaticorum Moralium amplissima Collectio. fol. 6 vol Parisiis 1724 & 1730.

Miscellaneæ Observationes Criticæ novæ in Auctores veteres & recentiores. 8. *Tomus IX. Amst.* 1749.

——— dito complet.

N.

NAufrage des Iles Flottantes, ou Basiliade du célébre Pilpai, Poëme Héroïque traduit de l'Indien, par Mr. M***. 8. 2 vol. à Messine 1752.

Nouveau Traité de Diplomatique où l'on examine les fondemens de cet Art, on établit des régles sur le discernement des titres, & l'on expose historiquement le Caractére des Bulles Pontificales & des Diplômes donnés en chaque siécle par deux Bénédictins. 4. Tome I. Paris 1750.

O.

OBservations sur les Ecrits Modernes, par l'Abbé des Fontaines & l'Abbé Granet, depuis son commencement jusques à-présent 12. 34 vol. Paris 1735–1743.

Observations sur la Littérature Moderne, par Mr de la Porte. 12. 9 vol. Paris 1751 & 1752.

Oeuvres de Boileau, fol. 2 vol. Haye 1730. avec des figures de B. Picart.

——— Le même Livre, 4. 2 vol. Paris avec des magnifiques figures

Oeu-

Oeuvres Poſthumes de Meſſire J. B. Boſſuet, Evêque de Meaux. 4. 3 vol. Paris 1753. pour ſervir de Supplément aux dix-ſept Volumes des ſes Ouvrages, ci-devant publiés.

——— idem Complet. 4. 20 vol. Paris 1748-1753.

Oeuvres de Scarron. 12. 12 vol. Nouv. Edit. Paris 1752.

——— dito, 7 vol. Amſt. 1753.

Oeuvres d'Horace, en vers François. 12 5 vol. Paris 1752.

Oeuvres de Destouches de l'Académie Françoiſe. Nouv. Edition augmentée de Piéces nouvelles. 12. 4 vol. la Haye 1752.

Oeuvres de Mr. Boindin, de l'Academie des Inſcriptions & Belles-Lettres. 12. 2 vol. Paris 1753.

Oeuvres de Milton. 12. 4 vol Amſt. 1753.

Oeuvres de Moliére, Nouv. Edition avec de magnifiques figures en tailles-douces. 12. 4 vol. Amſt. 1749.

Oeuvres de Racine, Nouv. Edition avec de très-belles figures 12. 3 vol. Amſt. 1750.

Oeuvres d'Horace traduites en François par le P. Tarteron. 12. 2 vol. 1750.

Oeuvres de Mr. Greſſet 8. 2 vol. 1748.

Oeuvres de Mad. de Villedieu. 12. 12 vol. Paris 1740.

Oeuvres d'Horace en Latin, traduites en François, par Mr. Dacier & le P. Sanadon avec des Remarques Critiques, Hiſtoriques, & Géographiques. 12. 8 vol. Amſt. 1735.

Oeuvres de Rouſſeau, Nouv. Edition, revue, corrigée, & augmentée ſur les Manuſcrits de l'Auteur. 4. 3 vol. Bruxelles. NB. Paris Edition Royale.

Ouvrages de Xénophon. Le premier, intitulé Portrait de la Condition des Rois, le ſecond, la Retraite des Dix Mille, & le troiſiéme, les Choſes mémorables de Socrate, traduit en François par Mr. Charpentier, Nouv. Edit. 12. 2 vol. 1745.

Oriens Chriſtianus in Quatuor Patriarchatus digeſtus ſtudio R. P. F. Michaelis le Quien. fol. 3 vol. Pariſiis ex Typogr. Regiâ 1740.

——— *Idem Charta Major.*

P.

La PAïſane Parvenue, par Mr. le Chevalier de Mouhy, Nouv. Edition augmentée par l'Auteur. 8. 12 partie avec le Portrait de l'Auteur. 1740.

——— idem toutes les Parties à part.

Parfait Négociant, par Mr. Savary, Nouvelle Edition augmentée, fol. Genéve 1752.

——— Le même Livre 4. 2 vol. 1752.

Le Paſſe-Tems Agréable, ou nouveau Choix de Bons-mots, de Penſées ingénieuſes, &c. cinquiéme Edition. 8. 2 vol. 1743.

Penſées ſecrettes, ou Réflexions ſur la Religion, & ſur la Vie Chrétienne, par G. Beveridge Docteur en Théol. & Evéque de St. Aſaph, traduit de l'Anglois, onziéme Edition. 12. 2 vol. 1743.

Le Philoſophe Anglois, ou Hiſtoire de Cleveland, fils naturel de Cromwel, par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité. 12. 8 vol. fig. 1743.

Les Principes du Deſſein, ou Méthode courte & facile pour apprendre cet Art en peu de tems, par le fameux Gerard de Laireſſe, fol. 1746. ornés de plus de 120 belles planches.

Prin-

Principes de l'Hiſtoire pour l'Education de la Jeuneſſe, par Années & par Leçons, par l'Abbé Lenglet du Freſnoy. 8. 6 vol. Amſt. 1754.

Pandectæ Juſtinianeæ in Novum ordinem digeſtæ cum Legibus Codicis & Novellis &c. cura R. S. P. folio 3 vol. Pariſiis 1748, 1753.

Petavii (Dionyſii) Rationarium Temporum, Editio recentiſſima. 8. 3 *vol. fig.* 1745.

Q.

QUintilien de l'Inſtitution de l'Orateur, traduit par l'Abbé Gedoyn. 12. 4 vol. Paris 1752.

Quintilianus de Oratoriâ Inſtitutione Libri XII. ex emendatione & notis Caperonerii. fol. Pariſiis 1725.

R.

REcueil de Piéces d'Eloquence, préſentées à l'Académie Françoiſe, pour le prix qu'elle diſtribuë, 12. 4 vol. Amſt. 1750.

——— dito le Grand Recueil Complet, depuis le commencement juſqu'à-préſent, 12. 40 volumes.

Recueil des plus belles Piéces des Poëtes François, depuis Villon juſqu'à Benſerade. 6 vol. Paris 1752.

Recueil des Pierres Antiques deſſinées par B. Picart le Romain, avec l'Explication du Baron Stoch. fol. Amſt. 1724.

Recueil (Nouv.) Choiſi & Mêlé des meilleures Piéces du Théatre François & Italien 8. 12 vol. la Haye 1733–1740.

Recueil général des Opéra repréſentés par

l'Académie Royale de Musique, 12. 14 vol. Paris 1703. & suivans

Recréations Mathématiques par Ozanam. Nouvelle Edition, 8. 4 vol. fig. Paris 1750.

Réflexions sur les Ouvrages de Littérature, 12. 12 vol. Paris 1738–1740.

Réflexions Morales de Marc-Antonin avec des Remarques de Mr. & Mad. Dacier, cinquiéme Edition. 12. 2 vol. avec fig. 1740.

Religion des anciens Gaulois tirée de la pure source de l'Antiquité, par Dom Martin, 4. 2 vol. avec de très-belles figures 1750.

S.

SAint Evremoniana, ou Recueil de diverses Piéces Curieuses avec des Pensées judicieuses, de beaux Traits d'Histoire, & des Remarques très-utiles de Mr. de Saint Evremont, à quoi on a joint une Dissertation sur les Oeuvres du même Mr. de Saint Evremont. 8. 2 vol. 1701.

Satyre Ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne & de la tenue des Etats, &c. 8. 3 vol. fig. 1736.

Science des Personnes de la Cour, de l'Epée, & de la Robe. Nouv. Edit. 12. 18 vol. fig. Amst. 1753.

——— Le même Ouvrage, Nouv. Edit. 8 vol. Paris 1753.

Sermons du Pére Bourdaloue, Nouv. Edit. 12. 15 vol. Lyon 1751.

Spectacle de la Nature, Nouv. Edit 12. 8 vol. Paris 1752.

Spectateur ou le Socrate Moderne. 12. 7 vol. Nouv. Edit. 1746–1750.

——— dito Tome VII. à part. 1750.

La Spectatrice, traduit de l'Anglois. 12 4 vol. Haye 1750 & 1751.

Sanc-

Sanctii, (Franc.) Minerva, de Causis Linguæ Latinæ, cum Notis Variorum &c Jac. Perizonii. Editio Sexta Amst. 1754.

Scriptores Societatis Hafnienſis. 4. 2 *vol.* 1745.

Simſonii (Edw) Chronicon Catholicon ex recenſione & cum animadverſ. P. Weſſeling. Editio. altera fol. Amſt. 1752.

Swieten (Ger. van) Commentarii in Boerhave Aphorismos. 4. *Tomus Tertius. Lugd. Bat.* 1754.

T.

Le TEmple des Muſes, orné de LX. Tableaux, par Picart & autres habiles Maîtres, avec des Explications & Remarques ſur chaque Table. fol. 1733

Théatre Italien de Gherardi, par Gherardi. 12. 6 vol. fig 1721.

Théatre François contenant les meilleures & les plus nouvelles Piéces de Théatre, 12. 12 vol. Paris 1737.

Théatre des Grecs, par le P. Brumoy. 12. 6 vol. Amſt. 1732.

Le Théatre de P. & T. Corneille, Nouvelle Edit. 12. XI vol. Amſt. 1754.

Le Théatre de Mr. de Marivaux, Nouv. Edit. 12 4 vol. 1754.

Théatre de la Foire, ou l'Opéra-Comique, par Mrs. le Sage & d'Orneval. 12. 10 vol. fig. Amſt. 1722.

Traité des Pierres Gravées, par P. J. Mariette. 3 vol. Paris 1750. avec de belles figures.

Traité des Maladies des Yeux, par Mr. de Saint Yves. 12. 1736.

Traité de la Morale de Péres de l'Egliſe, par Mr. J. Barbeyrac 4. 1728.

——— dito grand Papier à part.

Trai-

Traité de la Police, par la Mare. fol. 4 vol. Amſt. 1729.

Theſaurus Gothanus ſive Gotha Numaria, Authore C S. Liebe, fol. fig Amſt. 1730.

Theophili Inſtitutiones Cæſareæ cum Notis variorum, & Obſervationibus editis & ineditis, novam Verſionem κατα ποδας concinnavit, ſuasque animadverſiones & Επικρισεις addidit G. O. Reitz. J. C. 4. 2 vol. Hag. Com 1751.

Trommii (Abrah) Concordantiæ Græcæ Vet. Teſtam. fol. 2 vol.

——— *idem Charta Major.*

V.

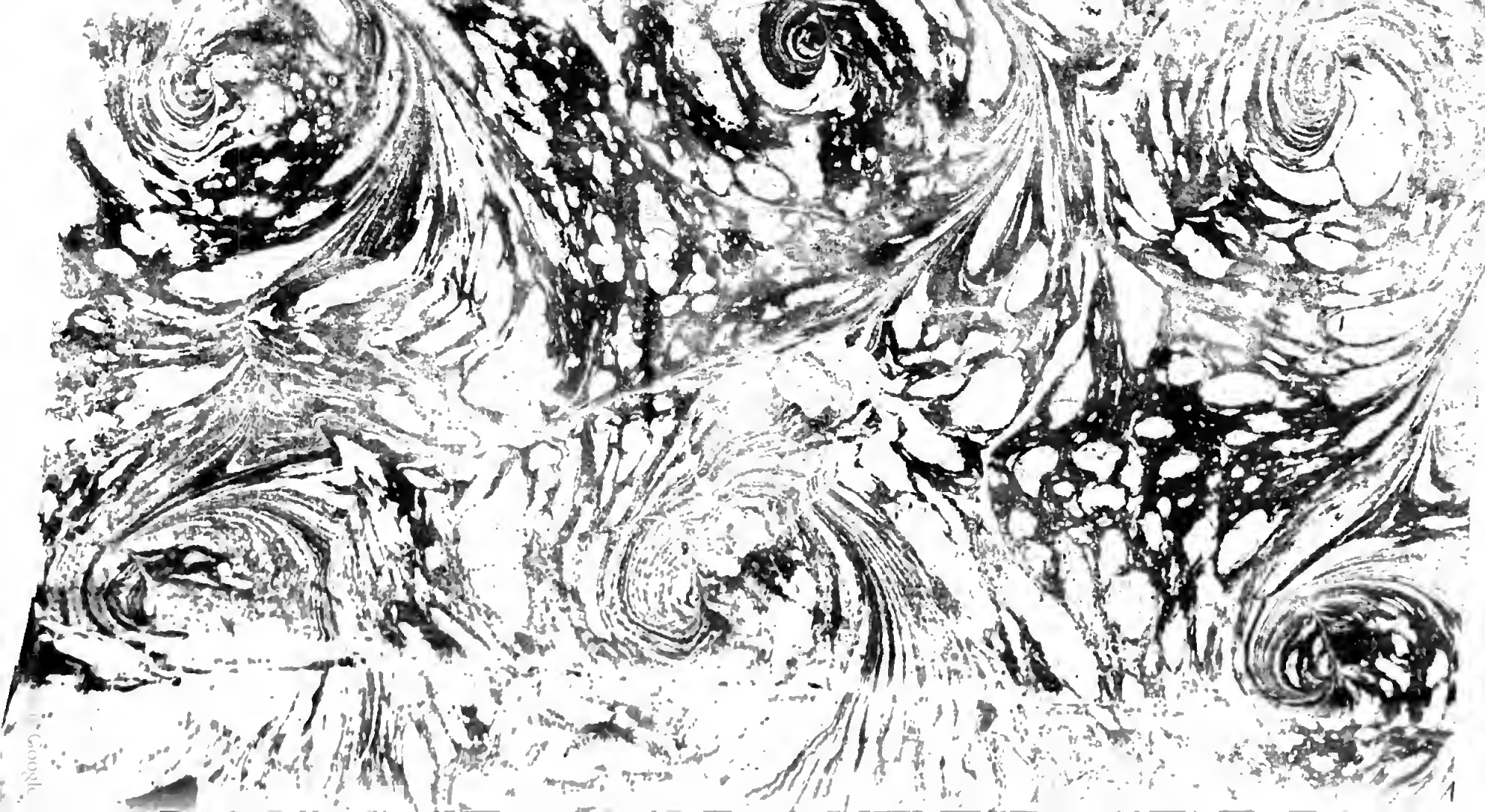
VIe des Saints, par Baillet. 4. 10 vol. Paris 1739.

Vie de Guſman d'Alfarache, 12. 3 vol. fig 1743.

Voyage Hiſtorique de l'Amérique Méridionale fait par ordre du Roi d'Eſpagne, par Don George Juan, & par Don Antoine de Ulloa, Ouvrage orné des très-belles Figures, Plans & Cartes néceſſaires, 4 2 vol. Amſt. 1752.

Voyage autour du Monde, fait dans les années 1740. 1, 2, 3 & 44 par George Anſon, préſentement Lord Anſon. Nouv. Edition, corrigée & augmentée, avec fig. 4. 1750.

Fin du Catalogue.

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

30446 to